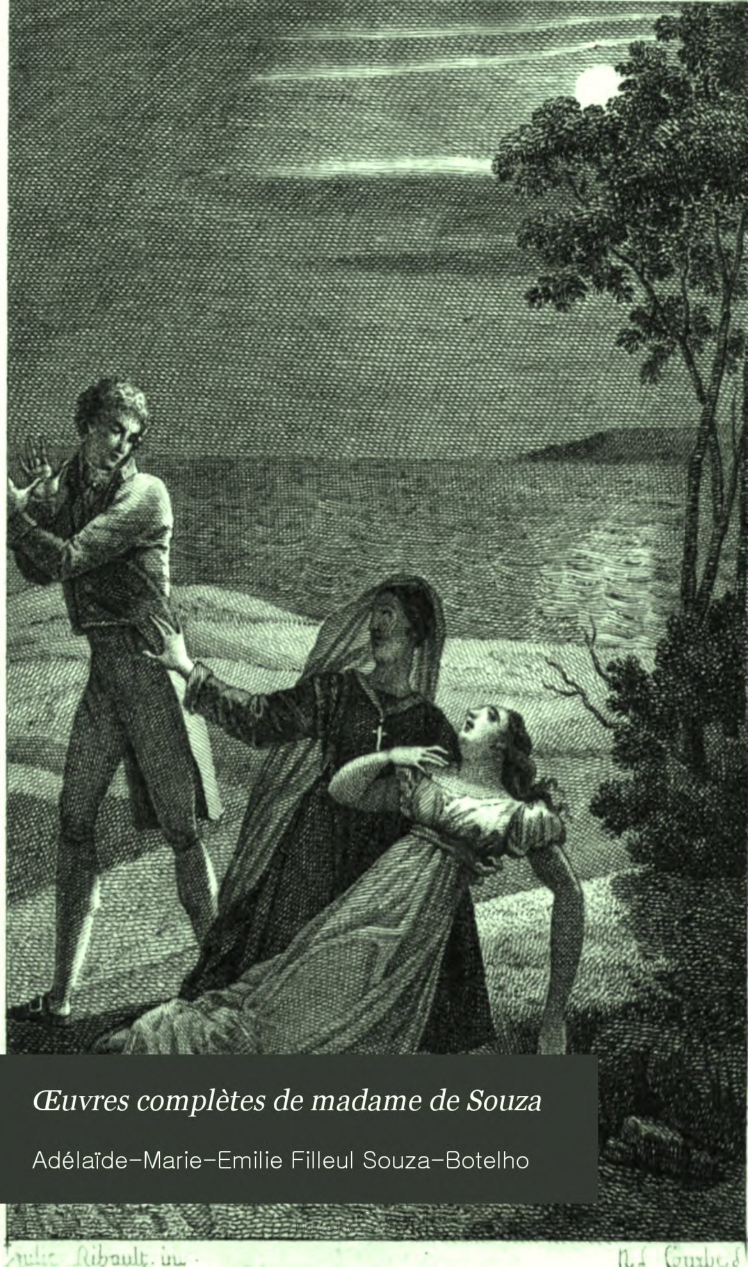
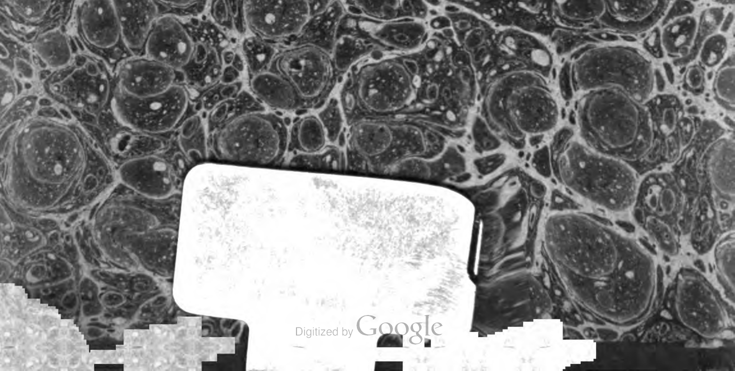
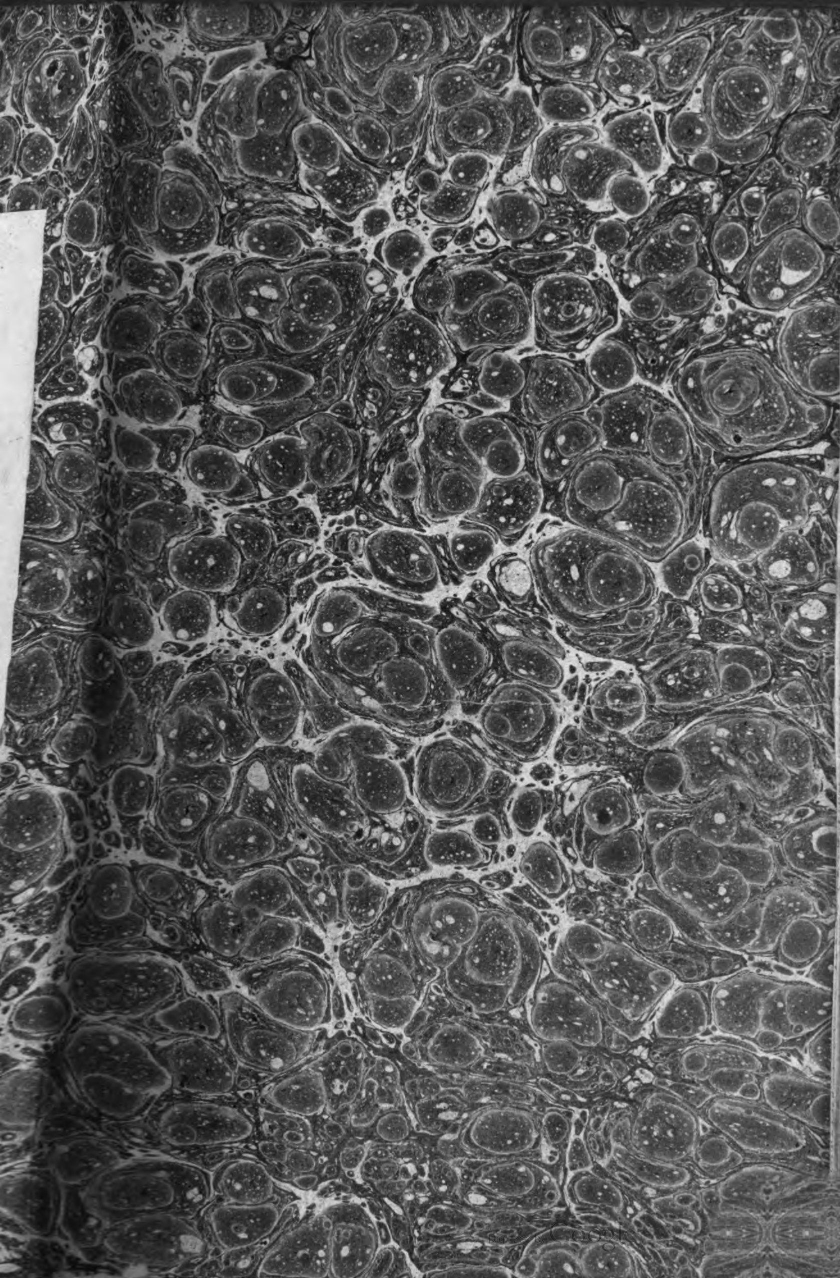


Œuvres complètes de madame de Souza

Adélaïde-Marie-Emilie Filleul Souza-Botelho


DOMI
NUS
ILLU
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution.





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

MADAME DE SOUZA.



ŒUVRES
COMPLÈTES
DE
MADAME DE SOUZA,

Revues, corrigées, augmentées, imprimées sous les yeux de l'auteur, et ornées de gravures.

TOME TROISIÈME.

EUGÉNIE ET MATHILDE.



PARIS.

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE MAZARINE, Nº 30.

1821.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI,

A BRUXELLES,

Chez DEMAT, imprimeur-libraire;

A LONDRES,

Chez TREUTTEL et WURTZ; — BOSSANGE et Cie.

MADAME DE SOUZA, précédemment MADAME LA COMTESSE DE FLAHAULT, m'ayant cédé *l'entière propriété* de ses Œuvres, je place la présente édition sous la sauve-garde des lois, et je déclare que je poursuivrai tous contrefacteurs ou débitans d'éditions contrefaites ou non revêtues de ma signature.

Paris, le 15 octobre 1821.



ŒUVRES COMPLÈTES de Madame DE SOUZA; nouvelle édition, revue, corrigée par l'auteur, et augmentée d'un ouvrage inédit; 5 vol. in-8° et 10 vol. in-12, ornés de figures.

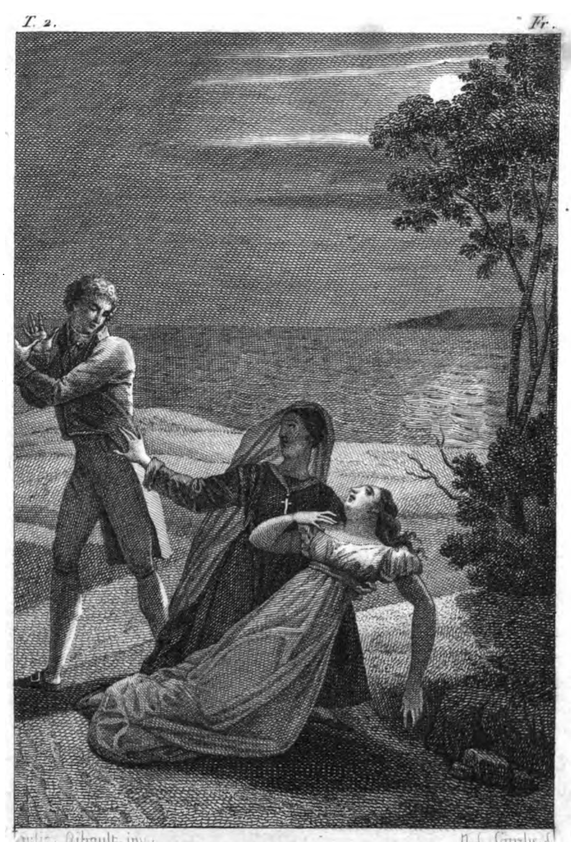
CES OEUVRES SE COMPOSENT DE :

Adèle de Sénange. — *Emilie et Alphonse.* — *Charles et Marie.* — *Eugène de Rothelin.* — *Eugénie et Mathilde.* — *Mademoiselle de Tournon.* — L'Ouvrage inédit.

Prix des 5 vol. in-8., 30 fr.; et des 10 vol. in-12, 27 fr. Il sera tiré du papier vélin pour l'in-8. Prix, 60 fr. Vingt exemplaires seulement seront imprimés sur papier vélin double satiné, gravures avant la lettre, les eaux-fortes en regard. Prix, 100 fr. — L'ouvrage paraîtra en cinq livraisons d'un volume in-8. et de deux in-12. Le prix de chaque livraison, pour l'in-8., est fixé à 6 fr.; et, pour l'in-12, à 5 fr. 40 c. — La première livraison est en vente.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FRÈRES,
Rue de Vaugirard, n. 36.

T. 2. Fr.



Julie Ribault. inv. N. L. Courbe. S.

Quand Malthilde parut revenir à elle-même,
Eugénie engagea Ladislas à se cacher.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE
MADAME DE SOUZA,

Revues, corrigées, augmentées, imprimées sous les yeux de l'auteur, et ornées de gravures.

TOME TROISIÈME.

EUGÉNIE ET MATHILDE.



PARIS.

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE MAZARINE, N° 30.

1821.



EUGÉNIE
ET
MATHILDE,
OU
MÉMOIRES DE LA FAMILLE
DU COMTE DE REVEL.

CHAPITRE PREMIER.

Le comte de Revel s'était marié fort jeune à mademoiselle de Couci. Il jouissait d'une fortune considérable, substituée, à défaut d'enfant mâle, à une autre branche de sa maison; aussi désirait-il vivement un fils qui pût conserver ces grands biens dans sa famille. Mais la naissance d'une fille vint tromper ses espérances, et il sentit à peine

la joie que donne toujours un premier enfant.

Madame de Couci offrit de se charger de la petite Ernestine. Elle pensa que, dans l'isolement de la vieillesse, cet enfant lui ouvrirait un nouvel avenir, en créant pour elle de nouveaux intérêts; mais elle mit pour condition à sa générosité, qu'Ernestine ne dépendrait que d'elle seule. Monsieur de Revel accepta la proposition de sa belle-mère. Sa femme se rappelait avec inquiétude que son enfance n'avait pas été heureuse; et l'extrême sévérité de madame de Couci l'effrayait pour sa fille. Cependant elle aimait trop son mari, et craignait trop sa mère pour résister à leurs volontés.

L'année suivante, madame de Revel eut une seconde fille qui fut aussi mal reçue par son jeune père. Cette fois elle se montra plus courageuse, et déclara qu'elle voulait garder Mathilde près d'elle. Monsieur de Revel y consentit, parce qu'il ne trouva aucune bonne raison pour s'y opposer.

Il espérait toujours ce fils, cet héritier de son nom, objet idéal de son amour. Il éloignait de sa pensée le souvenir des familles

qui avaient vu s'éteindre des noms illustres, et passer leur fortune dans des maisons étrangères : aussi son désespoir fut-il extrême, lorsque la naissance d'une troisième fille vint faire évanouir encore les rêves de son ambition.

Madame de Revel partageait la douleur de son mari : sa santé s'en ressentit; une fièvre continue l'accablait, et ne lui permettait pas de s'occuper de son enfant.

La petite Eugénie fut nourrie à la campagne dans une terre de ses parens. Sa mère, toujours infirme et languissante, la voyait peu. D'ailleurs le chagrin de monsieur de Revel avait fini par lui donner à elle-même de l'humeur contre cette petite fille. Cependant, loin de s'aveugler sur son injustice, elle se la reprochait; et, pour se tranquilliser, elle se disait qu'avec le temps Eugénie lui deviendrait aussi chère que ses sœurs. En attendant que l'avenir la ramenât à des sentimens plus naturels, elle s'abandonnait à toute sa faiblesse. Non-seulement elle aimait mieux Mathilde qu'Eugénie, mais elle lui préférait même Ernestine, quoique madame de Couci, jalouse de son autorité, la

rendît presque étrangère à la maison paternelle.

Lorsque Eugénie eut deux ans, monsieur de Revel proposa à sa femme de la confier à sa tante, abbesse de ***. Il se voyait à vingt-quatre ans père de trois filles qui ne pouvaient attendre de lui que très-peu de fortune, puisque tous ses biens étaient substitués; et il pensait avec douleur combien il lui serait difficile de les marier un jour dans le rang où leur naissance les plaçait. Il espéra donc qu'en mettant Eugénie au couvent, loin du luxe et des dissipations, elle aurait des goûts plus simples, et par la suite se résignerait plus facilement à tout ce qu'il aurait décidé pour elle. Il conjura sa femme de ne pas s'opposer à un projet si raisonnable. Il avait le droit d'ordonner, et il priait! Madame de Revel, soumise, mais affligée de se voir ainsi enlever ses enfans, n'avait pas la force de prononcer un consentement trop douloureux. Elle jeta un triste regard sur Mathilde, qui jouait à ses côtés : « Au moins, » lui dit-elle en soupirant, « puisqu'on ne me laisse » que toi à aimer, je te rendrai parfaite-» ment heureuse! » — Monsieur de Revel

interpréta ces paroles comme un aveu ; il prit Mathilde, et la mit dans les bras de sa mère. Les larmes que madame de Revel donnait à Eugénie coulaient sur le petit visage de Mathilde, et bientôt à ces larmes succédèrent les plus douces caresses. Madame de Revel, dans son cœur, dans sa pensée, dans ses yeux, disait encore : « Au moins » tu seras heureuse ! »

Monsieur de Revel éprouvait souvent le besoin de répéter qu'il ne sacrifiait point ses enfans. — A qui confiait-il Ernestine ? A la mère de sa femme. Eugénie passerait ses premières années chez une tante, bonne, respectable et généralement estimée. Il se persuadait encore que, nièce de l'abbesse, les religieuses la combleraient de tendresse et de soins ; et il ne craignait pour elle qu'une trop grande indulgence. Mais ne restait-il pas maître d'adoucir les petits chagrins d'Ernestine, de surveiller l'éducation de sa sœur ? — Il finit par s'applaudir du parti qu'il avait pris ; et madame de Revel s'accoutuma insensiblement à ne voir et à n'aimer que Mathilde.

CHAPITRE II.

L'enfance de madame de Revel ne lui avait laissé aucun souvenir agréable. Toujours sous les yeux d'une mère sévère, qui ne lui parlait qu'en grondant, elle avait été accablée de maîtres de tout genre, qui avaient fatigué son esprit sans l'éclairer. Aussi elle détestait l'étude; et, lorsqu'à quinze ans on la maria, un de ses premiers plaisirs fut de penser qu'elle allait perdre tout son temps, sans que personne le trouvât mauvais.

Madame de Couci n'avait pas vu sans regret qu'une éducation qu'elle croyait merveilleuse, eût si peu satisfait sa vanité. Cependant elle suivit le même système avec Ernestine. Seulement pour que sa petite-fille ne pût comparer la contrainte qu'elle lui imposait avec la liberté accordée à Mathilde, elle ne l'amenait chez madame de Revel que les jours consacrés aux visites

d'égards et de respect ; car une des maximes de madame de Couci était que les relations de parenté peuvent ne pas plaire, mais que l'esprit de famille doit se conserver.

Elle fit d'Ernestine une personne toute factice et pénétrée de son propre mérite. Si jeune encore, elle se croyait des opinions à elle, des aperçus nouveaux ; grave, affectée, sa parure toujours recherchée n'avait aucune grâce ; son maintien froid, dédaigneux, inspirait une sorte d'éloignement. Se trouvait-elle avec des personnes de son âge ? sa présence arrêtait le rire et suspendait la joie. Enfin c'était un petit composé de toutes les prétentions, que dès quinze ans on eût voulu rajeunir.

Madame de Revel apercevait les inconvéniens de l'éducation qu'Ernestine recevait chez sa mère ; pour les éviter, elle se jetait dans un excès contraire. Ernestine était gênée dans tous ses mouvemens ; une légère mousséline pressait à peine la taille élégante de Mathilde. Sa sœur ne parlait que lorsqu'un regard de sa grand'mère l'y autorisait ; Mathilde riait et chantait suivant sa fantaisie. Née avec beaucoup d'esprit, il était impos-

sible de se fâcher, à peine même de conserver du sérieux avec elle.

Mathilde était jolie, gaie, naturelle, remplie de grâces; mais Mathilde était vive, étourdie; et pour s'excuser, elle croyait donner une raison admirable en disant : *Je suis comme cela*... Sans timidité, sans orgueil, « je suis comme cela » répondait à tout. « Telle je suis née, telle je mourrai, » disait-elle; — « mais la nature veut que tout » change; vous êtes jolie, et vous deviendrez laide. » — Mathilde fuyait, appelant un ennemi personnel celui qui inspirait une pensée triste. La mort, le malheur étaient des objets sur lesquels elle n'osait fixer son attention. Cependant, lorsque madame de Revel la conduisait au spectacle, une belle tragédie l'intéressait; car de grands criminels lui paraissaient appartenir aux générations d'un monde qui avait fini : c'étaient les peines d'une vie ordinaire qui lui semblaient un supplice dont il fallait détourner les yeux.

Que Mathilde était séduisante! ses qualités qu'elle devait au hasard d'une heureuse nature venaient du cœur, et ses impressions

étaient si rapides que ses défauts se laissaient à peine sentir. Loin d'inquiéter, ils promettaient du bonheur. Qu'elle aime! se disait-on; et un mot, un regard les fera disparaître.

CHAPITRE III.

PENDANT qu'Ernestine et Mathilde étaient élevées d'une manière si différente, Eugénie restait près de sa tante à l'abbaye de ***. Monsieur de Revel la voyait rarement. Dans les premières années, il s'était dit qu'un enfant était suffisamment soigné par des femmes, et qu'il s'en occuperait à l'âge où la surveillance d'un père lui deviendrait utile; mais l'âge et le temps les rendirent chaque jour plus étrangers l'un à l'autre.

Eugénie, élevée loin de son père, le craignait plus qu'elle ne l'aimait. Monsieur de Revel, n'ayant jamais reçu d'elle ces émotions vives d'espérance ou d'inquiétude qui éveillent et nourrissent l'amour paternel, oubliait souvent qu'il avait une troisième fille. Quelquefois, des questions indiscrètes de la société, le silence de ses amis, lui faisaient juger que sa conduite envers elle

n'était pas approuvée; et ce sentiment pénible ajoutait à l'indifférence qu'Eugénie lui inspirait.

Seize années se passèrent, sans que monsieur et madame de Revel songeassent à déterminer le sort de leurs enfans. Ernestine avait obtenu toute l'affection de madame de Couci : peu à peu madame de Revel s'était habituée à ne se croire mère que de Mathilde; et son père portait sur elle seule tout son intérêt.

La plus grande partie de ses biens était substituée à son cousin le comte Edmond de Revel. Cette substitution lui donnait contre ce jeune homme une humeur qui avait été fort augmentée par plusieurs procès qu'il avait eu à soutenir contre ses tuteurs. Mais occupé du bonheur de Mathilde, il songea qu'en la mariant avec Edmond, elle jouirait de cette grande fortune; et il ne pensa plus qu'aux moyens de se rapprocher de lui, sans avoir trop l'air de le rechercher.

Monsieur de Revel espérait qu'Eugénie, accoutumée à la retraite, consentirait sans peine à rester au couvent. Il voulait in-

sensiblement lui en inspirer le désir ; et il s'arrangeait pour que tout ce qui lui venait du dehors ne lui donnât que des impressions désagréables, et que tout ce qu'elle voyait dans le cloître ne lui offrît que des sentimens doux.

Monsieur de Revel était comme sont les caractères faibles : uniquement occupé de parvenir à son but, sans bruit, sans obstacle, il craignait autant ses propres réflexions que celles des autres; une fois décidé, il ne se permettait plus d'examiner si le temps ou les circonstances ne devaient rien changer à ses résolutions. Ne pouvant établir convenablement ses trois filles, il s'appuyait sur les nombreux exemples de maisons qui, dans la crainte de se mésallier, avaient consacré leurs enfans à l'état religieux. Ce motif n'avait-il pas déterminé sa tante à prendre le voile? Sa conduite lui paraissait une autorité qu'il opposait aux timides représentations de madame de Revel. Ce projet l'occupait sans doute depuis long-temps; car dès que la santé de madame de Revel avait été rétablie, il l'avait conduite lui-même à la grille

du couvent pour voir Eugénie; et depuis, il n'avait jamais souffert que sa fille en sortît un instant.

Mathilde aimait beaucoup mieux Eugénie qu'Ernestine; et souvent elle obtenait que madame de Revel l'envoyât passer quelques heures dans l'intérieur du cloître. Là, toujours en présence des religieuses, enchantée des jeux de la classe, elle était loin de trouver sa sœur malheureuse. Eugénie même ne croyait pas l'être. Seulement lorsqu'elle voyait les autres pensionnaires aller dans leur famille, elle s'étonnait de ne pas être désirée dans la sienne. Mais on cherchait à la distraire d'un sentiment si naturel, en lui disant que, vouée dès l'enfance à la religion, elle ne devait pas connaître le monde, ce monde trompeur dont sa tante ne lui parlait point, et que les autres religieuses peignaient avec des couleurs effrayantes.

On avait persuadé à ses compagnes qu'étant destinée au cloître, il serait cruel de lui donner des regrets. Ces jeunes personnes, accoutumées à une obéissance entière envers leurs parens, n'imaginaient même pas qu'Eugénie pût résister à la volonté de son père,

Par bonté, par affection, elles entraient dans l'espèce de ligue qui devait l'entraîner. D'ailleurs, si elles étaient plus chéries de leurs familles, Eugénie l'était davantage dans le cloître. Nièce de l'abbesse, toutes les religieuses s'empressaient à lui plaire, et jamais enfance n'avait été plus heureuse.

L'abbesse aurait souhaité que sa nièce fît un grand mariage; mais les intentions de monsieur de Revel lui étant connues, pour s'y soumettre, elle se disait : « Est-il bien » sûr que le bonheur existe? » — Elle se rappelait toutes ces jeunes pensionnaires qu'elle avait vues, charmées de sortir du couvent, de paraître dans un monde dont elles se faisaient une idée enchanteresse, et qui, bientôt après, revenaient lui conter leurs chagrins : « Car, disait-elle, chaque » état a ses peines. Si peu à peu, et » sans regret, Eugénie pouvait prendre le » goût du cloître, pourquoi ne pas assurer » une vie tranquille à celle dont l'ame douce » et tendre est si facilement contente, et à » qui, près de moi, un beau jour, un sou- » rire suffit? »

Cependant, sans trop examiner à quoi ser-

viraient des talens agréables, elle lui donna les meilleurs maîtres. — « Le dessin, disait-» elle, l'occupera dans la solitude... La mu-» sique est un amusement bien innocent!... » Eugénie a la voix belle; et lorsque cette » voix fraîche et pure se fera entendre » à la prière, chaque religieuse en devien-» dra plus fervente. L'orgue touché par Eu-» génie nous donnera une idée des concerts » des anges. » — « Et la danse ? demanda » l'austère maîtresse des novices. » — « Oh! » répondit l'abbesse, cette maison est petite; » ma nièce, encore enfant, a besoin d'exer-» cice pour développer sa taille et fortifier » sa santé. » — Eugénie suivit donc les mêmes leçons qui préparaient des succès à ses jeunes compagnes, et leur inspiraient le désir de plaire.

Les habitudes d'Eugénie étaient toutes pour le cloître; ses occupations toutes pour le monde. Mais sa tante lui donnait avec soin les principes qui devaient la préparer à l'état religieux. Chaque soir, elle lui faisait examiner sa journée. Les actions les plus frivoles n'échappaient point à sa vigilance; les motifs inaperçus étaient recherchés avec attention.

A peine sortie de l'enfance, Eugénie existait déjà de cette vie intérieure qui n'est bien connue que dans le cloître. Déjà elle avait ce doute, cette crainte d'elle-même qui lui rendait l'obéissance plus sûre que sa raison. Eugénie à seize ans réunissait ce que le monde a de séduisant, ce que la religion a de céleste.

CHAPITRE IV.

Dès qu'Ernestine eut dix-huit ans, madame de Couci songea à la marier, et choisit pour elle un de ses anciens amis, un homme de cinquante ans, distingué par son rang et ses places. Le marquis de Sanzei, haut, vain, dédaigneux, était si rempli de lui-même, qu'il n'y avait aucune circonstance qui ne lui fournît d'heureux rapprochemens avec sa conduite, aucune conversation où il ne trouvât le moyen de parler de lui. Louait-on un ministre? il aurait fait davantage, et regrettait qu'on ne l'eût pas consulté. Si l'on vantait un jeune homme, à cet âge il avait bien autrement réussi. Admirait-on un livre nouveau? l'auteur le lui avait lu, et tenait de lui ses meilleures idées; un ouvrage ancien? il s'étonnait qu'on en fît tant de bruit, et n'y voyait rien de fort remarquable. En l'écoutant avec attention, il était facile

de découvrir qu'il se jugeait fort supérieur à l'âge présent, et pensait avoir manqué aux siècles passés. Mais, dans une société dont la grande affaire est surtout d'éviter l'ennui, on aime mieux croire que d'examiner; et on ne cherche guère d'où vient l'idée qu'on a des gens à qui l'on ne porte ni affection ni haine. Monsieur de Sanzei était donc estimé sur sa parole : il jouissait même d'une considération assez imposante.

Madame de Couci et monsieur de Sanzei se convenaient parfaitement. Lorsqu'ils se trouvaient dans le monde, il l'approuvait toujours, et elle le louait à tout propos; ils appelaient cela former l'opinion : et ces mêmes éloges leur fournissaient ensuite le sujet du plus agréable entretien lorsqu'ils étaient ensemble. Elle disait de lui qu'il était né sage. En effet, jamais il n'avait laissé craindre ces élans de l'ame, ces vertus généreuses qui peuvent compromettre; on ne lui avait jamais vu ce bruit, cette folie de jeunesse qu'on blâme en souriant. La vie de monsieur de Sanzei avait été occupée à bien savoir ce qu'il devait attendre des autres, et jusqu'à quel point il pouvait leur manquer

sans se nuire. Avec Ernestine et sa grand'-mère c'était toujours : *un homme comme moi.* — Parlait-on de naissance ? *des gens comme nous.* — Enfin, lorsqu'ils étaient entr'eux, *je, moi, nous*, revenaient sans cesse. Madame de Couci s'exprimait très-bien, en appelant cette union un mariage de convenance.

Elle donna à sa petite-fille toute sa fortune. Monsieur et madame de Revel connurent trop tard qu'ils auraient mieux fait d'élever Ernestine eux-mêmes : alors elle n'eût pas été préférée par sa grand'mère, et Mathilde aurait pu avoir les mêmes droits à son intérêt. Madame de Couci en exaltant le respect, l'obéissance de sa petite-fille, ne négligeait point de faire sentir à madame de Revel qu'elle la punissait de s'être soustraite trop tôt à une dépendance qu'elle avait cru devoir être sans terme.

Les noces d'Ernestine se firent avec tout l'éclat, toute la dignité des anciens usages. Les parens, les alliés y furent invités. On les fêta même plus que monsieur et madame de Revel, qui n'étaient que des objets secon-

daires pour leur fille, et paraissaient presque étrangers à ces réjouissances.

L'orgueil de madame de Couci, l'indifférence d'Ernestine blessaient et affligeaient monsieur et madame de Revel. Ils se promirent de leur prouver qu'ils pouvaient aussi rendre Mathilde heureuse, et ils résolurent de la marier plus tôt qu'ils n'en avaient eu l'intention. Pour y parvenir, il fallait engager Eugénie à prononcer ses vœux; monsieur de Revel ne voulait point qu'elle vînt diminuer la dot de Mathilde, en partageant la légère partie de sa fortune dont il pouvait disposer.

Quelquefois il prévoyait une scène de résistance, de pleurs; et cette pensée le troublait. D'autres fois il se flattait qu'Eugénie aurait le désir de suivre l'exemple de sa tante, qui s'était faite religieuse par déférence pour ses parens; et cet exemple venait affaiblir en lui le sentiment de pitié qu'il avait d'abord éprouvé. Dans cette pénible agitation, il alla à l'abbaye de ***, disant en lui-même qu'il serait peut-être mieux de reprendre Eugénie chez lui pendant quel-

ques jours, pour lui faire connaître sa situation, et la déterminer à prendre le voile, plutôt que de traîner dans le monde une existence obscure, et y vivre pauvre ou mésalliée. D'ailleurs il craignait depuis long-temps, que la tendresse de sa tante pour elle, que surtout l'éducation brillante qu'elle lui donnait, ne la disposât point à la retraite. Il se décida donc à l'emmener, si elle ne se rendait pas d'elle-même aux calculs de la raison.

Lorsqu'Eugénie sut que son père la demandait et qu'il était seul, une terreur inexplicable la saisit : elle ne l'avait jamais vu qu'accompagné de madame de Revel. Près de la porte, la main appuyée sur la clef, elle ne pouvait se résoudre à entrer dans le parloir. Cette terreur ne la préparait que trop à se soumettre à la volonté de son père. Que devint-elle, lorsqu'en approchant de la grille, elle trouva l'abbesse en larmes ? C'étaient les premières qu'elle lui voyait répandre. A la vue de ces larmes, son cœur fut rempli d'effroi. Elle se demandait quelle peine pouvait à ce point troubler sa tante toujours si maîtresse d'elle-même?

« Venez, mon enfant, lui dit-elle ;

» votre père veut vous reprendre avec lui. » — Eugénie essaya de lever les yeux sur son père ; son air sévère les lui fit baisser aussitôt, et il lui sembla qu'en quittant sa tante elle allait commencer une vie toute de malheurs. « Je sais, dit monsieur de Revel, « qu'ici, loin de vous consacrer à de pieux » devoirs, vous recevez une éducation mondaine, qu'on vous apprend la danse, la » musique, la peinture. Du moins vous re» prendrez près de moi les habitudes aux» quelles vous devez vous destiner. » — « Il » me sera facile, répondit-elle, d'oublier » des études que vous condamnez. Les » bontés de ma tante m'ont fait souvent dé» sirer de passer mes jours près d'elle. Si » vous me permettez de rester dans cette » maison, j'y prononcerai des vœux dès » qu'on voudra les recevoir. » Eugénie n'avait que seize ans ; elle ignorait ce qu'est un long avenir, et disposait d'elle sans rien prévoir ni rien regretter.

Un consentement si prompt, si facile, étonna d'autant plus monsieur de Revel, qu'il en savait mieux qu'elle l'importance. Il avait obtenu tout ce qu'il désirait ; et cependant

il sentait des remords qui jusque-là lui avaient été inconnus. Il voulait que sa fille fût heureuse au couvent, et il aurait eu besoin de lui trouver plus d'opposition à ses volontés; si elle eût résisté, au moins un instant, son consentement lui eût paru plus libre. Il baissa les yeux à son tour; le courage pensa lui manquer. Un long silence régna entre ces trois personnes; et la moins émue était celle pour qui les deux autres tremblaient. Il s'en alla; mais le souvenir de sa fille le poursuivait malgré lui.

La crainte de vivre avec des parens qui s'étaient toujours montrés si peu sensibles pour elle, décida Eugénie à rester dans le cloître; et dès le lendemain, elle fut admise parmi les novices. Son père n'osa point la revoir pendant le temps des épreuves; mais, pour la première fois, il la combla de ces petits présens dont les religieuses se font de si grandes jouissances. Eugénie les donnait à ses compagnes. Toutes l'aimaient, et parce qu'elle était aimable, et parce que leur bien-être, leurs plaisirs venaient d'elle. Chérie de tout le couvent, elle était trop entourée pour avoir le temps de réfléchir. Hé! qu'il est

naturel de voir sans inquiétude son avenir fixé dans une maison où aucun jour n'a laissé de souvenir douloureux ! Prête à renoncer à la liberté, à sa famille et à elle-même, elle ne s'était pas dit un seul instant que sa vie était à peine commencée. Sans vocation, mais sans retour vers le monde ; sans piété ardente, mais respectant son état et ses devoirs, elle allait se préparer à des vœux éternels.

Le jour où une jeune novice prend le voile, on la pare avec éclat. Le mépris des pompes du monde devient plus solennel, quand on la voit rejeter une robe brillante, pour prendre l'humble vêtement qu'elle portera jusqu'à la mort. Le matin du jour où Eugénie devait se consacrer à Dieu, Mathilde obtint la permission d'aller présider à sa parure. Elle lui mit un tissu d'argent pareil à celui qu'Ernestine avait à son mariage. Ses cheveux étaient retenus par une couronne de roses blanches. Le contraste de cette robe magnifique et de cette couronne, symbole de pureté et de sacrifice, donnait à sa beauté un charme inexprimable. Mathilde la contemplait avec ravissement. « Ma » sœur, lui dit-elle, vous êtes-vous jamais

» admirée ? » — « A peine regardée, » répondit la jeune religieuse. — Mathilde l'entraîna devant un grand miroir ; elle examinait avec émotion la surprise de sa sœur.... La sévère maîtresse des novices s'empressa de réprimer ce léger mouvement d'orgueil, en disant à Mathilde : « Cette Eugénie qui » semble vous apparaître ce matin comme une » personne nouvelle, ne sera plus la même » dans quelques heures : à la timide pen» sionnaire, va succéder la pieuse et mo» deste novice. » Elle les éloigna de la glace ; et, sans trop le savoir, Eugénie regretta de voir si promptement s'évanouir des traits qui la frappaient pour la première fois.

Elles se rendirent à l'église où les religieuses les attendaient en prières. Le rideau de la grille était ouvert ; on voyait du dehors cet asile de repos et d'innocence. Monsieur et madame de Revel, madame de Couci, Ernestine, étaient placés près du chœur ; Mathilde resta dans l'intérieur du couvent avec Eugénie. Monsieur de Revel, en apercevant sa fille, avait besoin de se rappeler les peines de la vie ; de se dire que personne n'était heureux, et que si un jour Eugénie se trou-

vait à plaindre, elle n'aurait cependant que le sort commun à tous.

Lorsqu'elle eut pris place sur une estrade élevée pour elle dans le milieu de l'église, l'évêque de L*** prononça un sermon sur les douceurs d'une vie uniforme et toute vertueuse, d'une vie où chaque jour assure et les devoirs et la paix du jour qui le suit; où inaccessible au tumulte des passions, consacrée à Dieu seul, les souvenirs deviennent autant d'espérances. Mathilde, les yeux fixés sur sa sœur, n'écoutait point ces paroles consolantes. Monsieur de Revel les saisissait comme l'excuse ou le pardon du sacrifice qu'il avait obtenu. Eugénie, accoutumée à ces pieux discours, recueillait avec respect les promesses du ministre de l'évangile.

Après le sermon, elle sortit de la grille, et s'approcha de l'autel pour l'offrande. A genoux, au moment où l'évêque allait couper une boucle de ses cheveux, un rayon de soleil l'éclaira tout entière. Il s'éleva dans l'église un long murmure d'admiration et de pitié; on se rapprochait involontairement.... Eugénie surprise de s'entendre louer, d'inspirer un intérêt si nouveau, s'arrêta un ins-

tant avant de descendre les marches de l'autel, et jeta un premier et dernier regard sur cette nombreuse assemblée. Un trouble intérieur semblait l'avertir; une voix secrète lui répétait les mots *famille.... bonheur....* Tremblante, incertaine, ses genoux fléchissaient et ne pouvaient la soutenir. Mais aussitôt effrayée, craignant d'avoir donné quelque regret à un monde qui finissait pour elle, elle se hâta de repasser la grille qui devait l'en séparer pour toujours. Revenue à sa place, elle se prosterna contre terre : les religieuses commencèrent le chant des morts, et la couvrirent d'un drap funèbre, image du renoncement à cette vie périssable qu'elle allait jurer. Mathilde inquiète, hors d'elle-même, s'élança vers sa sœur, la conjurant tout bas d'attendre une seconde année d'épreuves. La jeune novice ne l'écoutait plus ; elle se releva, et prit le voile qu'elle ne devait jamais quitter.

CHAPITRE V.

C'ÉTAIT pour assurer un sort brillant à Mathilde, que monsieur de Revel avait déterminé sa fille à entrer dans le cloître; et Mathilde se reprochait à elle-même la rigueur de son père. Elle lui déclara qu'à l'avenir elle voulait voir Eugénie chaque jour, et veiller au peu de bonheur qui lui restait. Son âme ardente, sa tête vive étaient si frappées de l'idée que sa sœur lui avait été sacrifiée, qu'elle ne pouvait plus s'éloigner d'elle. Lorsque son père cherchait à la retenir, elle lui disait : « N'oublions pas que ses » peines lui viennent de moi : Eugénie l'i- » gnore; mais il me suffit de le savoir pour » me dévouer à elle. »

Cette pensée s'empara tellement de son esprit, qu'entraînée par la grande idée du sacrifice de soi-même, qui flatte tant la jeunesse; confuse de se montrer dans le monde

parée des dépouilles de sa sœur, elle annonça qu'elle voulait aussi être religieuse. Elle éprouvait une sorte d'effroi lorsqu'elle pensait à la douleur qu'en aurait sa mère; mais elle tâchait d'écarter cette impression funeste qui eût pu l'arrêter, en se disant qu'il resterait à sa mère un époux chéri, une famille, des amis, un état brillant, et qu'elle pourrait venir chaque jour passer quelques heures à la grille. Cependant Mathilde se disait en soupirant : « Des heures ! » et, pour se rassurer, elle ajoutait : « Hé !
» n'est-ce pas dans la société tout ce qu'une
» mère donne à sa fille, lorsqu'elle l'a ma-
» riée hors de la maison paternelle ? »

Satisfaite d'avoir trouvé cette consolation pour sa mère, elle ne voyait plus que la honte d'accepter la fortune d'Eugénie, que la gloire de s'enfermer avec elle. Elle jouissait même de tout ce que cette résolution pourrait lui coûter d'efforts et de regrets; car à cet âge, l'ame a presqu'autant besoin de peines que de bonheur.

Madame de Revel, désespérée, sentait trop tard combien il est insensé d'épargner à l'enfance ces légères contrariétés qu'elle

prend souvent pour des caprices, parce qu'elle ne peut les juger, mais qui l'accoutument de bonne heure à se soumettre à l'autorité des parens. Elle n'avait jamais su faire plier le caractère de Mathilde; et les mots *nécessaire*, *impossible*, lui étaient inconnus. Dans ses premières années, lorsqu'il lui venait quelques fantaisies qu'on ne pouvait satisfaire, sa mère, trop faible, et craignant de l'affliger, s'était bornée à porter ses désirs vers d'autres objets. Mathilde avait été distraite et point soumise. Aussi cette première volonté se montra-t-elle avec une décision qui paraissait insurmontable.

Monsieur de Revel, poursuivi par les plaintes de Mathilde, désolé de la douleur de sa femme, était encore fatigué des éternels reproches de madame de Couci. — « Si, d'après mes avis, disait-elle, vous » aviez habitué Mathilde à obéir sans répli- » quer, comme Ernestine elle se marierait » sans réfléchir. » — Cette Ernestine, présentée pour modèle, n'offrait jamais à son père un sentiment doux, jamais un cœur où le sien pût s'épancher.

Un matin, plus tourmenté que de coutume, il sortit pour fuir sa maison. Un sentiment dont il ne se rendait pas compte, lui fit porter ses pas vers le couvent d'Eugénie. Il monta au parloir, sans se demander ce qu'il venait lui dire, ce qu'il attendait d'elle. Lorsqu'elle parut à la grille, monsieur de Revel cacha sa tête dans ses mains. — « Eu» génie, lui dit-il, votre sœur me cause » bien des peines! — Elle est donc bien à » plaindre! répondit la jeune religieuse. » — Monsieur de Revel n'osait regarder sa fille; enfin, ce cri du cœur lui échappa : — « Mathilde veut nous quitter. Sa mère en » mourra, et ma vieillesse restera sans con» solation. » Eugénie ne put s'empêcher de penser qu'elle eût été bien heureuse de soigner ses parens : mais éloignant un souvenir qui lui était défendu, elle pria son père de lui apprendre les torts ou les chagrins de Mathilde.

Monsieur de Revel s'exprima d'abord avec ménagement; puis, oubliant bientôt devant qui il exhalait sa douleur, il s'écria : — « Mathilde enfermée dans un cloître, perdue » pour nous, soumise à des austérités dont

» elle n'a aucune idée, privée des soins
» dont nous avons comblé son enfance !... »
— A cette peinture de l'amour de ses parens,
Eugénie se leva : « Mon père, lui dit-elle
» d'un air suppliant, laissez-moi encore ai-
» mer cette maison : envoyez ici Mathilde;
» mon père, c'est moi qui vous la rendrai. »

Monsieur de Revel, effrayé d'avoir peut-être détruit le repos d'Eugénie, s'appuya contre la grille. Ému, troublé, ne pouvant retenir ses larmes, il dit à sa fille : « Mon
» enfant, excusez votre père; l'exemple,
» l'amitié de votre tante... » — Eugénie ne le laissa pas achever : tombant à genoux, elle prit la main de son père à travers la grille, et la couvrit de baisers et de larmes. « J'étais tranquille, lui dit-elle; mais ras-
» surez-vous, je serai heureuse en vous ren-
» dant Mathilde. » Monsieur de Revel connut trop tard le bien qu'il avait perdu. Eugénie revenue dans sa cellule, pria, non pour obtenir le bonheur, non pour refuser les peines; son cœur soumis acceptait la souffrance, mais elle demandait de ne jamais éprouver de regrets.

L'après-dînée, Mathilde vint au couvent.

Après avoir été ensemble saluer l'abbesse, les deux sœurs allèrent dans le jardin ; et là, sans se communiquer leurs sentimens, chacune d'elles commença à détruire l'idée qu'elle savait occuper l'autre ; elles ne s'étaient point parlé, et se répondaient. Avec quelle chaleur Mathilde représentait l'ennui de la société, le vide de ses plaisirs, la fatigue de ses succès ! Elle s'était si bien instruite de tout ce qui devait donner le dégoût du monde ! Eugénie peignit, mais en tremblant, les chagrins du cloître. Elle voulait les apprendre à Mathilde, et n'osait les entrevoir. Toutes deux se devinaient....

Eugénie, d'un air doux et caressant, dit à Mathilde : « Ma sœur, ne me faites pas » craindre pour vous un état que je dois » aimer pour moi. Depuis que mon père » m'a parlé de vous, j'ai bien souffert ! Inquiète sur votre sort, j'ai jeté un regard » en arrière, et n'ai plus su si j'étais heureuse. » — Mathilde la serra dans ses bras, lui répétant qu'elle ne la quitterait jamais. « Pensez-vous, s'écriait-elle, que les insipides distractions du monde puissent être » comparées à la satisfaction de me dévouer

» à celle qu'on m'a sacrifiée? » — *Sacrifiée!*
» reprit douloureusement Eugénie, sentez-
» vous combien ce mot est cruel? » — Ma-
thilde, épouvantée de ce mot qui lui était
échappé, tomba aux pieds de sa sœur.
« Non, non, ma chère Eugénie, nous ne
» nous quitterons plus; nous remplirons les
» mêmes devoirs... Ces mêmes pieux exer-
» cices suffiront à mon ame... je serai tout
» pour Eugénie. Hé! quel est dans le monde
» le cœur qu'on puisse se flatter d'occuper
» tout entier! »

Eugénie fit asseoir sa sœur près d'elle; accoutumée dès sa plus tendre jeunesse à modérer ses mouvemens, elle resta quelque temps en silence; enfin elle lui dit: « Bonne
» Mathilde, je ne vous parlerai pas aujour-
» d'hui de respect, de soumission pour nos
» parens; mais je vous rappellerai votre
» heureuse enfance. A qui ma mère deman-
» dera-t-elle de lui rendre ses soins, sa bonté,
» ses espérances?... Moi! Mathilde, j'ai été
» élevée dans cette maison: mes jeunes années
» sont toujours présentes à ma mémoire.
» Ma tante m'a chérie comme sa fille; cha-
» que jour elle est ma première pensée; je

» me dis : *J'ai quatorze ans de bonheur dont* » *je dois lui tenir compte*... En me voyant » soigner ma tante, le cri de votre cons- » cience vous rappellerait une mère.... » Bonne Mathilde, qu'un excès de généro- » sité ne t'aveugle pas : retourne à ta famille, » je t'en supplie... D'ailleurs, il ne faut pas » te tromper ; jamais ma tante ne souffrira » que tu prennes le voile dans cette abbaye. » Je serais la première à m'y opposer. Ne crois » pas que nous consentions à enlever à mes pa- » rens l'enfant de leur prédilection. Si Dieu » t'inspire, si Dieu t'appelle, un autre couvent » recevra tes vœux. » — Sa sœur voulut se ré- crier, l'interrompre ; Eugénie mit sa main sur ses lèvres. — « Retourne, Mathilde, je » t'en conjure ; que ma mère ignore s'il m'a » fallu te prier pour te ramener vers elle. » Lorsque mon père te verra heureuse et » soumise, ne prononce pas mon nom, Ma- » thilde ; ne parle de moi que s'ils ont d'au- » tres peines. » — « Ma chère Eugénie, je te » l'avoue, ton souvenir vient toujours se pla- » cer entre eux et moi ; il a détruit d'avance » les plaisirs que désirait ma jeunesse. Ta » fortune que mon père me destine me fait

» horreur. » — « Mathilde, » reprit Eugénie, « je te demande, au nom de notre amitié, » de cacher à mon père ces impressions. Je » veux, sans qu'il s'en doute, contribuer à » son bonheur. Je veux le tien aussi : et pour » ce que tu appelles ma part de fortune, je » te la confie ; tu secourras les malheureux, » et tu viendras me le dire. »

Mathilde se jeta dans les bras de sa sœur ; elle ne pouvait la quitter ; cependant elle lui promit de ne plus affliger son père. D'ailleurs l'espoir de passer ses jours près d'elle, de lui porter quelques consolations, l'avait seul déterminée à prendre le voile. Dès qu'Eugénie lui eut déclaré qu'elle ne serait pas reçue à l'abbaye de ***, elle ne sentit plus que le besoin de rester avec sa mère.

CHAPITRE VI.

Lorsque Mathilde revint, elle embrassa madame de Revel, en lui disant tout bas : « Maman, si vous m'aimez, aimez beaucoup » Eugénie. » — Elle alla aussi embrasser son père : ses regards lui disaient : « Votre » fille vous est rendue. » Mais pour obéir à sa sœur, elle ne prononça pas son nom.

Monsieur de Revel se persuada qu'un voyage effacerait de l'esprit de Mathilde cette cérémonie religieuse qui l'avait tant frappée. Il fit ordonner à sa femme les eaux de Spa, et partit aussitôt. Le soir de leur arrivée, en lisant la liste des personnes qui s'y trouvaient, madame de Revel remarqua le nom du comte Edmond de Revel : « Il sera sûrement » fort embarrassé en nous voyant, dit-elle » à son mari. » — « Je le crois, répondit-il; » car j'ai toujours eu pour ce jeune homme » un éloignement peut-être injuste, mais

» que je ne pensais pas être obligé de vain-
» cre. » — « Il me semble, dit Mathilde,
» qu'on ne peut le rendre responsable du
» tort que nos ancêtres nous ont fait. » —
» On n'est point condamné à voir ni à aimer
» tout le monde, répliqua sèchement mon-
» sieur de Revel. » — Mathilde s'aperçut qu'elle avait offensé son père; mais, comme de coutume, suivant sa première impression, elle n'avait pas remarqué si elle blessait en passant.

Le lendemain, à la redoute, Mathilde eut besoin de se contraindre pour ne pas saluer Edmond la première, tant elle craignait que l'accueil de son père ne fût pas assez obligeant. Il aborda monsieur et madame de Revel avec respect, et leur demanda la permission de danser avec sa cousine. Ils y consentirent d'un air de bienveillance qui semblait vouloir effacer le souvenir de leurs anciennes préventions.

Edmond n'avait que vingt-trois ans : il joignait à la plus charmante figure un caractère si heureux qu'il ne s'occupait jamais de lui, et pensait encore du bien de tout le monde. Une sorte de douceur, d'abandon,

lui donnait une grâce particulière. Loin d'être pressé de parler, lorsqu'il disait un mot spirituel ou fin, c'était avec tant d'insouciance, qu'on avait envie de le lui répéter, pour qu'il en jouît comme les autres. Il avait de ces tons, de ces manières à soi, qui restent dans la tête, comme les airs qu'on ne sépare plus des paroles. Jusque-là il n'avait éprouvé que de légers intérêts, accordé qu'une demi-attention à toute chose. Cet air indifférent le rendait même plus aimable; on se disait : Il dépend de lui d'être mieux encore; et on souhaitait qu'il pût aimer.

Mathilde écrivait souvent à sa sœur. Ses premières lettres exprimaient le regret de n'être pas restée près d'elle. Son esprit la suivait toujours; et une douce tristesse régnait sur ce joli visage, quoiqu'elle y parût étrangère : ce n'était pas du chagrin, mais une tendre rêverie.

Cependant la présence d'Edmond la rappelait à elle-même. Mathilde aurait été bien fâchée qu'il eût pris un air préoccupé pour de la malveillance. Elle aurait rougi qu'il l'eût crue capable de lui savoir mauvais gré d'une substitution dont on ne pouvait l'ac-

cuser. La crainte de n'être pas assez polie envers Edmond lui fit passer promptement les bornes d'une simple connaissance; en peu de jours tous deux eurent les dehors de l'amitié.

En cela Mathilde trouvait qu'elle se conduisait à merveille; et elle était fort contente d'elle-même. Son cœur était si pur, ses sentimens si généreux! D'ailleurs à cet âge l'oubli de ses intérêts ne paraît qu'un simple devoir. Edmond était comme enchanté par les grâces de Mathilde. Il aimait pour la première fois; heureux, confiant, il aimait, sans prévoir un moment d'inquiétude ou d'humeur. Les amusemens de chaque jour, s'arrangeaient la veille : en se retrouvant, Edmond et Mathilde semblaient s'être attendus; leurs premiers mots étaient toujours la suite d'une conversation précédente.

Tous les matins, Mathilde montait à cheval avec son père; Edmond l'accompagnait : le soir il dansait avec elle; enfin ils ne se quittaient point. La liberté des eaux permet d'être souvent ensemble; et cette manière d'être, commune à tous, devenait pour eux un bonheur particulier.

Il y avait déjà plus d'un mois que Mathilde était à Spa : elle s'y amusait beaucoup, et monsieur de Revel, la voyant si gaie, la crut tout-à-fait revenue de l'idée de s'enfermer avec sa sœur. Un soir, qu'il n'imaginait pas être entendu par sa fille, occupée à faire de la musique, son secret lui échappa. Il dit à madame de Revel, avec cet air important que donne souvent la prévoyance : « Je savais qu'Edmond était à Spa. Vous vous » rappelez que des amis communs me re- » présentent depuis long-temps que je de- » vrais lui donner ma fille, et réunir ainsi » les deux branches de notre maison ; car » l'éloignement qui existe entre nous nuit » à l'un comme à l'autre. Ici, ayant vu ce » jeune homme, à toute heure, j'ai été à » portée de le bien connaître ; il me con- » vient. Je m'aperçois avec plaisir qu'il s'at- » tache à Mathilde et paraît lui plaire. Du » moins, par ce mariage, elle retrouverait » la fortune que mes ancêtres ont jugé à » propos de lui ôter. »

Dès que monsieur de Revel eut prononcé le nom d'Edmond, Mathilde suivit attentivement toutes ses paroles : « Quoi ! disait-elle, lors-

» que je voulais seulement rassurer Edmond, » prévenir son embarras, ma gaieté aura » l'air factice; mon rire lui paraîtra de la » coquetterie; le plaisir que j'ai témoigné à » le voir, un projet de l'attirer! » — Elle en frémissait, et, toujours extrême, elle se promit de ne plus lui parler. — « Dorénavant je » danserai avec tous les autres; il me verra » mille fois plus aimable pour l'homme le » plus ennuyeux, que je ne l'ai jamais été » pour lui. »

En effet, quand elle le rencontra, Edmond resta confondu d'une manière d'être qu'il ne pouvait expliquer. Ses yeux étaient distraits, ses réponses vagues : il la regardait, et ne savait pas si c'était bien la même personne que, la veille, il avait laissée si aimable. Edmond examinait sa conduite et jusqu'à ses pensées, sans trouver rien qui pût motiver un pareil changement.

Comme à l'ordinaire, il lui apportait un bouquet; Mathilde le refusa, en disant que les fleurs lui faisaient mal. — Le soir, il la pria de danser. — Elle était engagée. — Il osa demander en quoi il avait pu déplaire? — Elle parut surprise, et lui demanda à son

tour pourquoi elle serait obligée de lui rendre compte de ses idées. Edmond s'éloigna, étonné de voir à dix-sept ans un caprice inoui, suivi hautement, et sans même se donner la peine de le dissimuler. La seule chose qui le consolât, c'est que Mathilde avait l'air de la plus mauvaise humeur, et que l'humeur était en elle un état trop extraordinaire pour durer.

Les jours suivans, même empressement de la part d'Edmond; même sécheresse de la part de Mathilde. L'envie d'être aimable pour les autres lui donnait mille grâces nouvelles. Jusqu'alors on l'avait admirée sans la rechercher; à présent tous s'empressaient à lui plaire. Ces succès amusaient assez Mathilde; mais les louanges ne la flattaient que lorsqu'Edmond pouvait les entendre. Comme elle était coquette, pour éviter qu'il ne l'accusât de coquetterie! Il eût été bien rassuré, s'il eût su qu'elle ne concevait pas qu'on pût la soupçonner de vouloir plaire à un autre qu'à lui.

CHAPITRE VII.

Edmond ne concevait pas ce qui avait pu en un instant lui nuire dans l'esprit de Mathilde. Ce doute, cette incertitude, dont il ne s'était fait aucune idée, devint un supplice, et une sombre tristesse remplaçait sa gaieté. Souvent il surprenait dans les yeux de Mathilde un intérêt plus tendre; mais dès que leurs regards se rencontraient, elle affectait un air distrait, insouciant, et il n'osait lui demander aucune explication.... Combien il se trouvait malheureux d'aimer!! Cependant il la cherchait toujours, et s'attachait à tous ses pas. Il lui était bien facile de rester près d'elle; car plus elle lui montrait d'éloignement, plus monsieur et madame de Revel semblaient redoubler de prévenances et d'affection pour lui.

Un jour qu'il avait dîné chez eux, madame de Revel lui proposa une promenade

en calèche avec elle et Mathilde. Ils allèrent fort loin dans la campagne. Sur la lisière d'un bois, ils aperçurent une jeune fille qui portait sur sa tête de petites branches sèches ; il en était tombé plusieurs qu'elle n'osait reprendre, dans la crainte que le reste n'échappât. Appuyée contre un arbre, les yeux fixés sur les petits morceaux de bois qui étaient à ses pieds, une main sur sa tête, de l'autre tenant un enfant de deux à trois ans, elle semblait attendre que quelqu'un la secourût.

Mathilde la vit la première : « Pauvre pe- » tite, » dit-elle, et la calèche passait. — Edmond devina sa pensée, fit arrêter, et envoya un des gens ramasser pour cette jeune fille le bois que sans doute elle portait à sa mère ; en même temps il lui jeta un louis, disant tristement : « Va, pauvre petite, tu as long-temps à » vivre ; je veux que cette journée te fasse » croire à des bonheurs inattendus. »

La calèche repartie, Mathilde ne voyait plus ni l'enfant ni la contrée. Attendrie par la bonté d'Edmond, elle se reprochait de l'avoir affligé ; mais qui l'empêchait de réparer ?..... Avec elle, penser et agir est une même chose. Depuis huit jours ils ne

s'étaient point parlé : les premiers mots de Mathilde furent : « Vous êtes bien bon, » et voulaient dire : « Vous êtes meilleur » que moi. » Pendant le reste de la promenade, elle fut silencieuse ; mais ses yeux avaient repris leur douceur, le sourire était revenu sur ses lèvres : Edmond était heureux ; avaient-ils besoin de parler pour s'entendre ?

A leur retour, il était tard ; et madame de Revel monta aussitôt dans sa chambre pour faire sa toilette : c'était l'heure de l'assemblée. Mathilde, oubliant sa parure, entra dans le jardin ; Edmond la suivit. Encore timide, pour être souffert il avançait en disant qu'il s'en allait..... Tous deux émus, leur crainte, leur trouble étaient une explication plus sûre que ce qu'ils avaient à dire pour s'excuser.

Mathilde, plus vive, rompit le silence.— « M'avez-vous trouvée bien extraordinaire, » lui dit-elle ? » — » Quels étaient mes torts, » répondit Edmond, avec l'air d'un tendre » reproche ? » — « Vos torts ne m'auraient » pas fâchée si long-temps ; c'étaient les miens » que je voulais punir. — « Les vôtres ! s'é» cria-t-il surpris ; ah ! de grâce, parlez»

» moi avec confiance ; vous m'avez fait tant
» de mal ! » Que lui dire ? comment avouer les projets de son père ! Mathilde s'aperçut encore trop tard qu'elle s'était jetée dans un embarras mille fois plus grand que celui dont elle venait de sortir. Edmond la conjurait de s'expliquer. Elle lui demanda d'attendre quelques jours; et ses regards lui disaient que c'était une complaisance dont elle lui saurait gré. Tous deux commençaient à s'avouer que leur bonheur allait dépendre de leur mutuelle affection.

Il voulait toujours se justifier; car, dans ce moment, loin de croire Mathilde injuste, il se persuadait qu'elle s'était laissé prévenir par quelques-unes de ces fausses apparences, de ces combinaisons bizarres que personne ne peut prévoir. « Accusez-moi, disait-il,
» je n'aspire qu'à me défendre. » — Dans son inquiétude, il lui peignait le charme qu'il avait trouvé près d'elle, la douleur que lui causait encore cet éloignement subit. « Vous
» m'avez fait éprouver toute la joie, toute
» la peine que mon cœur pouvait ressentir. »
Il osa parler d'amour, de mariage heureux.

Mathilde appuya son bras sur le dos du

banc où elle était assise, et détournant sa tête pour cacher son émotion, elle s'empressa de l'interrompre. — « Demanderais-je trop, » lui dit-elle, si je vous priais d'effacer de » votre esprit tout ce qui, dans ma conduite, » vous a paru inexplicable? » Edmond n'y pouvait consentir sans s'être justifié; elle ajouta : « Promettez-moi que nous n'en par- » lerons jamais. » — « Au moins, répon- » dit-il, nommez donc vous-même le jour » où je dois reprendre mes souvenirs.... » — Mathilde, les yeux baissés, mais en souriant, fit le bel accord, qu'il ne se rappelât du passé que ce qu'il souhaitait ne pas oublier. Edmond transporté la supplia de lui dire s'il lui était permis de donner à ces paroles toute l'étendue que son cœur désirait? Mathilde, par une sorte d'instinct, regarda l'appartement de sa mère, et l'aperçut à la fenêtre, attentive à les observer : « Ma mère » nous voit, lui dit-elle; il faut aussi qu'elle » m'entende. » — Se levant aussitôt, elle se mit à fuir, et laissa Edmond qui avait retrouvé à son tour un bonheur inattendu.

CHAPITRE VIII.

Madame de Revel avait eu constamment les yeux sur sa fille pendant cet entretien; elle cherchait à interprêter ses mouvemens, à deviner ses pensées. « Ils se parlent d'un air de » confiance, se disait-elle avec joie : Edmond » supplie.... Mathilde est émue;.... » et cette bonne mère demandait au ciel qu'Edmond et Mathilde pussent s'entendre et être unis pour toujours. Dès qu'elle vit sa fille se lever, elle descendit pour la joindre. Mathilde courait faire sa toilette; elle embrassa sa mère en passant.... Mais que ce baiser à sa mère voulait dire de choses!.... D'abord : « J'ai eu tort d'avoir eu une humeur bi- » zarre.... » Peut-être disait-il aussi : « Soyez » contente, j'espère être heureuse. » — Quelle est la jeune fille qui ne croie que sa mère doit la remercier lorsqu'elle espère être heureuse?

Madame de Revel trouva Edmond, qui ne comprenait pas encore comment il avait osé avouer à Mathilde qu'il l'aimait. Il prit la main de madame de Revel, et la baisa avec un respect vraiment filial. « Le père de Ma- » thilde n'est pas ici, lui dit-elle; il nous » attend à l'assemblée. » — Puis, avec ce sourire angélique qui semble éclairer la figure d'une mère lorsqu'elle entrevoit le bonheur de sa fille, elle ajouta : « Viendrez-vous » avec nous? »

Mathilde reparut : sa toilette n'avait duré qu'un instant; à peine savait-elle la couleur de sa robe, quelles fleurs attachaient ses cheveux. Sûre d'être aimée, elle ne pensait plus que la parure ou la mode pût ajouter aux moyens de plaire. Madame de Revel, Mathilde, Edmond entrèrent ensemble dans la salle de la redoute. Tous trois éprouvaient un repos, un calme enchanteur. Monsieur de Revel alla au-devant de sa femme, qui lui serra la main : il regarda sa fille, et comprit qu'il pouvait reprendre pour elle des espérances qui lui étaient si chères.

Elle dansa avec Edmond, ne dansa qu'avec lui, ne parla à personne, ne remarqua même

pas si elle attirait tous les regards : Edmond ignorait également s'il excitait l'envie. Le lendemain, il vint demander à monsieur de Revel la main de sa fille. Elle lui fut aussitôt accordée. Monsieur et madame de Revel, au comble de leurs vœux, ne cessaient de répéter avec quelle sécurité ils confiaient leur fille au noble caractère d'Edmond. Le mariage fut fixé au mois suivant, après leur retour à Paris.

Mathilde prétendait qu'elle était fort mécontente de l'empressement avec lequel ses parens avaient accueilli une demande sur laquelle ils auraient dû la consulter : on se rassurait en voyant son air satisfait; et ni sa famille ni Edmond n'écoutaient ses plaintes. Elle ne trouvait point, disait-elle, qu'on lui eût laissé le temps d'éprouver l'affection d'Edmond, de lui causer mille petits chagrins qu'elle aurait pu se permettre en sûreté de conscience; ne savait-elle pas combien elle l'aimait? Elle ajoutait qu'on lui enlevait aussi le plaisir si doux de lui plaire, de le charmer.... Edmond riait de ces regrets qu'elle exprimait en riant comme lui, mais qui n'en avaient pas moins quelque chose de réel.

Monsieur de Revel ne voulait pas retarder un mariage si convenable sous tous les rapports. Il avait déjà vu l'assemblée des notables; on parlait pour l'année suivante des États-généraux. Il craignait quelquefois, non le bouleversement de l'État, mais un peu de gêne, d'embarras dans les fortunes; et il trouvait sage de fixer le sort de sa fille sans délai.

Edmond, quoique transporté de joie en apprenant cette résolution, n'oubliait pas ses chagrins passés. Il revenait toujours prier Mathilde de lui apprendre les motifs du caprice qui l'avait tourmenté. Elle ne lui parla point du projet de monsieur de Revel; c'était le secret de son père. Mais combien elle se félicitait que le respect et la soumission filiale lui fissent un devoir de les cacher à Edmond! Qui sait si un jour ce plan de lui faire retrouver une fortune substituée ne l'eût pas inquiété sur ses sentimens? Elle en rougissait avec elle-même. Mathilde se borna donc à lui apprendre le désir qu'elle avait eu de se faire religieuse, bien sûre que ce désir ajouterait à l'attachement qu'elle lui avait inspiré. Elle prenait, comme on fait dans l'amour, toutes les formes d'un grand

courage pour avouer ses qualités; ce n'est que l'amitié qui confie des torts. Elle ne s'était point trompée. Edmond ravi de la générosité de Mathilde, ne se lassait pas de lui faire répéter des détails qui la lui rendaient mille fois plus chère. Tous deux se promirent de combler Eugénie d'affection et de soins.

En s'exprimant avec un intérêt si vrai, Mathilde se rappela qu'il y avait long-temps qu'elle ne lui avait écrit. Lorsqu'elle se croyait brouillée avec Edmond, elle ne s'occupait que de lui; à présent qu'elle voit son bonheur assuré, elle ne sait comment l'apprendre à sa sœur. Elle va dans le jardin, y fait porter son écritoire, et veut lui écrire une longue lettre. Après avoir tracé ces premiers mots, *ma chère Eugénie*, elle s'arrête embarrassée. De quoi peut-elle lui parler... des inquiétudes de l'amour? sa sœur les dédaignerait.... des espérances attachées à un mariage de goût? il eût été cruel de les lui faire regretter..... de la campagne? des prés? des bois? d'une rivière? toutes les beautés de la nature étaient inconnues à Eugénie...... Enfermée dans un cloître depuis l'enfance, elle n'était jamais sortie du très-

petit enclos de la maison. Mathilde se souvenait encore du triste étonnement qu'elle avait éprouvé, lorsqu'un jour Eugénie lui dit de venir voir son jardin, et lui montra avec joie quelques belles fleurs sur sa fenêtre. « Que lui écrire sans risquer de l'éclairer? » se disait-elle. En cherchant dans sa tête ce qui devait intéresser sa sœur, elle lève involontairement les yeux vers le ciel, et sent que de là seulement il peut lui venir des idées qui leur soient communes.

Cependant, résolue à écrire, elle lui annonce son prochain mariage. Mais tremblant qu'Eugénie ne fasse un triste retour sur elle-même, elle ne veut pas arrêter sa pensée sur une félicité qu'il ne lui est plus permis d'entrevoir; elle ne lui dit que quelques mots sur cette union qu'elle présente comme un ancien projet de son père.... Si elle n'eût pas craint d'en être punie, elle aurait osé médire de l'amour, pour affaiblir l'image de son bonheur.... Ah! ce n'était qu'à genoux devant sa sœur, qu'elle pourrait se faire pardonner une situation achetée par sa part de fortune et de liberté.

Eugénie lut cette lettre avec un peu de

chagrin. — « Quoi! disait-elle, lorsque la » crainte que Mathilde ne se sacrifiât pour » moi me tourmente encore, elle a déjà » oublié ce moment qui m'a laissé un sou- » venir si vif et si cher !.... déjà ! » Bientôt elle se reprocha un sentiment trop personnel. Hélas! c'était la première, la plus grande faute d'une vie si pure! Depuis cet instant, Eugénie allait tous les jours dans le jardin, à cette même place où sa sœur lui avait déclaré qu'elle voulait toujours rester avec elle; et là, se rappelant ce dévouement d'une amitié si rare, elle bénissait Mathilde et faisait des vœux pour elle.

CHAPITRE IX.

Monsieur et madame de Revel, après être restés encore huit jours à Spa, se mirent en route pour Paris. Edmond les accompagna. Dès le lendemain de leur arrivée, ils s'empressèrent d'aller faire part à madame de Couci du mariage de Mathilde. Monsieur de Revel pensait avec un secret plaisir qu'elle serait bien forcée de le trouver préférable à celui d'Ernestine. Edmond, jeune, riche, beau, aimable, avait une réputation si bien établie, que toutes les mères lui auraient confié avec joie le bonheur de leur fille.

En parlant à madame de Couci, monsieur de Revel pesait sur ces avantages. Madame de Revel, regardant tristement Ernestine, ne manqua pas de dire qu'elle n'aurait jamais donné à Mathilde un mari qu'il eût été difficile d'aimer. Enfin, sans se permettre aucune réflexion dont madame de Couci pût

raisonnablement se fâcher, ce père, cette mère trop imprudens, lui rendirent tous les mots piquans, tous les sous-entendus dont elle les avait accablés au mariage d'Ernestine. Madame de Couci était furieuse ; et la jalousie des parens ajouta encore à l'éloignement que leurs injustes préférences avaient fait naître entre leurs enfans.

Lorsque Mathilde alla à l'abbaye de ***, Eugénie la conduisit sur le banc où elle avait témoigné le désir de ne la jamais quitter. Pendant l'absence de sa sœur, la jeune religieuse l'avait fait entourer d'arbres verts et de fleurs. — « Ces arbres ressemblent à » mes souvenirs, lui dit-elle ; rien ne peut » les changer. » — Mathilde rougit en se rappelant combien le désir de se dévouer à sa sœur avait été peu durable. — « Les ar- » bres verts seront pour vous, répondit- » elle ; pour moi les fleurs les plus passa- » gères. » — « Ne parle pas ainsi, bonne » Mathilde, reprit Eugénie d'un air doux et » tendre : je te connais mieux ; et je sais que, » si j'avais abusé de ta générosité, tu serais » ici pour la vie. Mais j'adopte ta pensée ; » après la saison des fleurs, ces arbres verts

» resteront pour moi qui resterai toujours
» dans cette maison, sans plaisirs, sans pei-
» nes trop vives. » Elle ajouta, souriant
tristement ; « Comme ces arbres, je n'aurai
» pas de belle saison ; mais l'hiver viendra
» sans être aperçu. »

Les yeux de Mathilde se remplirent de larmes. Eugénie, pour la distraire, lui parla d'Edmond. Avec quel vif intérêt elle s'informait de son caractère, de son humeur ! Mathilde essaya de peindre les qualités brillantes qui l'avaient enchantée. Sa figure s'embellissait ; ses expressions vives, animées, avaient toute l'exaltation de l'amour. Eugénie la regardait avec surprise, et croyait entendre une langue étrangère. La félicité de sa sœur l'effrayait. « Pauvre petite, disait-elle intérieurement, que deviendrais-tu, si la mort
» enlevait Edmond ! » — Ce malheur lui semblait le seul à redouter ; car si elle n'avait pas imaginé qu'on pût aimer aussi vivement, elle croyait encore moins que l'on pût cesser d'aimer.

Le jour suivant, monsieur et madame de Revel amenèrent Edmond à l'abbesse. Eugénie, appelée à la grille, examinait avec

anxiété si les traits d'Edmond peignaient cette ame noble et pure qu'elle lui désirait. Elle contemplait Edmond et Mathilde uniquement occupés l'un de l'autre, et leur trouvait un air de joie, de contentement si parfait, qu'un instant elle cessa de demander le bonheur de sa sœur. Une vague inquiétude lui faisait sentir qu'elle n'avait à prier que pour le sien.

La semaine d'après, Edmond et Mathilde furent unis. Monsieur de Revel voulut que la magnificence de cette noce surpassât celle que madame de Couci avait déployée au mariage d'Ernestine. Les mois suivans se passèrent en visites, en présentations. Un nuage effrayant s'étendait sur la France, et cependant n'empêchait encore aucun des plaisirs de la société.

Mathilde allait souvent voir Eugénie, mais ne restait avec elle que des momens. L'année s'écoulait; et les diverses opinions politiques commençaient à troubler les familles. Elles intéressaient assez Edmond pour lui faire un peu négliger Mathilde; ce premier chagrin la ramena vers sa sœur.

Déjà l'abolition des droits féodaux avait fait

perdre à madame de Couci une partie de sa fortune. Les premiers décrets sur les substitutions menaçaient d'enlever à Edmond ses plus brillantes espérances. On avait brûlé le château de monsieur de Sanzei. Madame de Couci ne se croyant pas en sûreté dans ses terres, était venue avec Ernestine et son mari se réfugier chez monsieur de Revel, qui s'était retiré dans une fort belle maison à quelques lieues de Paris.

Là, tous les matins, après le déjeuner, les nouvelles de la veille excitaient des disputes interminables. La journée se passait dans le silence ou l'aigreur; le soir, on se quittait fatigués les uns des autres; et le lendemain, on se rejoignait n'ayant rien à se dire, jusqu'à l'instant où la lecture des journaux établissait de nouveaux points de discussion.

Au milieu d'aussi grands objets que le bouleversement ou la régénération d'un empire, il n'était plus possible à l'esprit de s'arrêter aux intérêts ordinaires; ils paraissaient insipides, et l'on ne comprenait même pas qu'ils eussent tenu quelque place dans la vie. La révolution détruisait tout : chaque

jour de nouvelles lois imposaient de nouveaux sacrifices, créaient des devoirs nouveaux, fomentaient de nouvelles haines.

Les nobles quittaient la France; Edmond désirait les suivre. Mais Mathilde était grosse, et trop souffrante pour l'exposer aux fatigues d'un voyage; et il ne pouvait se résoudre à l'affliger, en partant sans elle. Cependant, absorbé par cette pensée dominante qu'il s'efforçait de lui cacher, ses paroles ne venaient plus qu'avec effort; ses regards étaient toujours distraits, et Mathilde ne se trouvait plus heureuse.

Un soir, le journal annonça que les couvens étaient ouverts et les vœux annulés. — « Quoi! s'écria madame de Couci, nous » allons revoir la taciturne abbesse de *** » et sa merveilleuse Eugénie? » — « Il est » sûr, reprit monsieur de Revel, que ce n'est » point lorsque les fortunes s'écroulent de » toutes parts, qu'on peut sans inquiétude » retrouver une nouvelle famille dont on » croyait au moins le sort fixé. » — « Et de » plus, répliqua madame de Couci, il est » assez incommode de voir arriver tout-à-» coup une demoiselle de dix-huit ans qui

» n'aura aucune de nos habitudes, ne concevra
» point nos goûts, n'entendra rien à nos in-
» térêts. » — Ernestine observa que, si les enfans tombaient ainsi dans les familles, tout grands, tout élevés, ils paraîtraient assez embarrassans;.... qu'on s'y attachait, parce qu'ils se faisaient place par degrés, et sans que l'on s'en aperçût.

« Il me semble, dit sèchement Edmond,
» que si quelqu'un pouvait se fâcher du re-
» tour d'Eugénie, ce devrait être moi; car
» elle ne pensait point à se faire religieuse
» lorsque monsieur de Sanzei s'est marié, et
» ses vœux étaient prononcés quand j'ai
» épousé Mathilde. Cependant, je la rece-
» vrai avec un vrai plaisir. » — « Et moi,
» s'écria Mathilde, je la recevrai dans toute
» la joie de mon ame. C'est la seule chose
» que j'aime de cette révolution qui m'en-
» nuie à l'excès quand elle ne me désole
» pas. »

Madame de Couci lança un regard d'indignation sur Mathilde. Après un long silence, elle demanda à monsieur de Revel quel parti il comptait prendre à l'égard d'Eugénie? —
— « Mais, répondit-il, elle nous écrira sûre-

» ment; alors nous verrons. » — « Il me
» paraît, répliqua madame de Couci, que,
» jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli, vous
» devriez l'envoyer avec sa tante dans une
» des terres que vous n'habitez point. La
» solitude de la campagne remplacerait pour
» toutes deux la retraite du cloître, et les
» empêcherait de prendre le goût du monde.
» Ceci ne peut durer long-temps : c'est
» d'après cette idée qu'il faut se conduire. »
Chacun, préoccupé de ce nouvel incident, se retira, n'ayant plus envie de disputer.

CHAPITRE X.

Le lendemain matin, Mathilde ne parut point. Lorsque monsieur de Revel la demanda, Edmond dit qu'elle était allée voir sa sœur et qu'elle reviendrait pour dîner. « Assurément, observa madame de Couci, » c'est bien, de toute la famille, celle qui » peut le moins faire envisager à Eugénie sa » situation actuelle sous son véritable point » de vue. » — « Au moins, répondit Ed- » mond, leur ancienne amitié la rend plus » capable qu'aucun de nous de l'en conso- » ler. » — Madame de Revel ayant contracté depuis vingt ans l'habitude de l'obéissance la plus absolue envers son mari, attendait qu'il s'expliquât avant d'énoncer son opinion. Cependant, elle était beaucoup plus tourmentée de l'effet que produirait sur lui la démarche de Mathilde, qu'elle n'était occupée d'Eugénie.

« Hé bien! monsieur, que décidez-vous? » dit madame de Couci à son gendre. — « Hé » bien! madame, vous avez une fureur de » prendre des décisions, des détermina- » tions; rien n'est plus fatigant. Nous ver- » rons. » — « Comment! nous verrons? Il me » semble que tout est vu, et qu'il est facile » de voir que si Eugénie reste dans le monde, » elle se soumettra avec peine à la solitude » du cloître, lorsqu'il faudra y retourner. » — « Certainement, » répliqua monsieur de Revel avec humeur, « lorsqu'une fois mon » parti est arrêté, personne n'y tient plus » que moi. Ce n'est pas que je ne m'en sois » souvent repenti; mais il faut avoir du ca- » ractère. »

Cet homme, qui prétendait à tant de caractère, était, de tous les hommes, celui à qui il coûtait le plus de former une résolution. A la vérité, celle qu'il déclarait devenait irrévocable, par l'excès même de sa faiblesse; et alors, il se jetait dans l'avenir les yeux fermés, sans consentir à rien examiner.

Pour éviter les observations de sa belle-mère, il demanda le thé, prétexta divers

ordres à donner à ses gens, afin qu'ils restassent tant que durerait le déjeuner; et, immédiatement après, il partit pour la chasse. Tout en marchant, il reconnaissait que madame de Couci ne se trompait pas, lorsqu'elle pensait qu'Eugénie prendrait peut-être dans le monde le goût de la dissipation; ou qu'au moins, elle s'attacherait à sa famille, et que, par la suite, il lui serait trop difficile de la quitter.

Monsieur de Revel, ne voulant ni renoncer à une seule de ses habitudes, ni diminuer le train de sa maison, voyait sa fortune se détériorer chaque jour. Il ne se dissimulait pas que la présence de sa fille et celle de sa tante lui seraient fort à charge. Importuné par ces difficultés qu'il ne pouvait résoudre, il finit par se dire à lui-même : Nous verrons.

Mathilde, en arrivant au couvent, trouva l'abbesse désespérée. « Voilà notre ordre » détruit, lui dit-elle : il nous est défendu » de recevoir de nouvelles religieuses.... » Eugénie doit me succéder dans le gouver- » nement de cette maison; et quel avenir » lui est préparé!... Il lui est interdit de » former des novices pour lui adoucir les

» peines de la vieillesse. Si jeune encore, » elle nous survivra sans doute; et, après » avoir consolé chacune de nous, elle restera » seule et la dernière, sans consolation! » L'abbesse ne pouvait retenir ses larmes. Hélas! cet avenir inconnu qui nous cache tant de peines, nous empêche aussi de savoir que tel chagrin, dont la seule pensée nous effraie, n'est cependant pas celui dont nous devons souffrir.

Mathilde était accourue avec l'espoir d'emmener sa sœur; mais elle lui vit, pour la première fois, un air sévère qui lui inspira une sorte de crainte. N'osant pas lui parler de la permission qu'on donnait aux religieuses de sortir, elle hasarda seulement quelques phrases indirectes sur la possibilité de vivre aussi retirée au milieu du monde que dans le cloître. Si Eugénie parut la comprendre, ce fut parce qu'elle désira se séparer d'elle plus tôt que de coutume. « Aujourd'hui, lui dit- » elle, je veux rester près de ma tante: ce » jour est consacré à la retraite; car ce soir, » nous devons toutes nous réunir à l'église, » et répondre à cette liberté qu'on nous » offre, en renouvelant chacune nos vœux. »

Mathilde, avant de quitter Eugénie, l'embrassa, comme si elle la perdait de nouveau. Des larmes tombaient de ses yeux. « Par » amitié, par pitié pour moi, dit-elle à sa » sœur, ne répète pas ces vœux une seconde » fois ; la première te suffit. Je t'en conjure, » ne répète plus ces paroles qui m'ont fait » tant de mal. » — Eugénie soupira. « Si j'en » crois les sinistres prédictions de l'âge et de » l'expérience, répondit-elle, de grands mal- » heurs nous menacent. Laisse-moi, bonne » Mathilde, une conscience assez pure pour » qu'il me reste toujours et la prière et l'es- » pérance. »

CHAPITRE XI.

En revenant de l'abbaye de ***, Mathilde trouva monsieur de Revel à table avec sa famille. On était au dessert; madame de Revel fit resservir le dîner. Sa mère en montra de l'humeur. — « Je n'imaginais pas, dit-» elle à son gendre, que vous dussiez attendre » vos enfans. » — Mathilde s'excusa avec une douceur qui ne put désarmer madame de Couci. Renvoyant, sans y toucher, tout ce qu'on lui avait apporté, elle prit seulement quelques fruits qu'elle eut l'air de manger par complaisance pour Edmond.

On passa dans le salon. Monsieur de Revel fit asseoir Mathilde près de lui, sur un canapé un peu à l'écart, et lui demanda des nouvelles d'Eugénie. Quoique bien aise d'apprendre que les couvens n'étaient pas supprimés, il se sentait ému par la résignation et les vertus de sa fille. — Regardant madame

de Couci, il dit à Mathilde : « Si votre sœur
» s'était fait de belles chimères sur le charme
» de vivre en famille, il suffirait, pour l'en
» guérir, de lui faire entendre quelques-
» unes des agréables discussions qu'il y a ici
» tous les jours. »

Il se leva sans attendre de réponse ; car il ne voulait point autoriser sa fille à blâmer sa grand'mère, quoiqu'il ne se gênât pas lui-même pour témoigner l'ennui qu'elle lui inspirait. Lorsqu'il se fut retiré, madame de Couci, demanda à Mathilde s'il était possible de savoir ce que l'abbesse de *** et Eugénie allaient devenir ? — « Le décret permet seule-
» ment de sortir, et il faudrait qu'il l'or-
» donnât pour espérer de les revoir. » —
« C'est assurément fort heureux, repartit
» madame de Couci. Je conçois pourtant
» vos regrets ; la nouveauté de les avoir ici
» vous aurait fort agitée. Il y a des personnes
» qui sont tellement à la recherche des émo-
» tions, qu'elles aiment mieux un malheur
» qu'une situation tranquille. » — En parlant ainsi, elle regardait avec complaisance madame de Sanzei, qui tous les jours, après dîner, travaillait trois et quatre heures à

remplir au petit point le fond d'un meuble en tapisserie.

A tout propos, madame de Couci vantait la sagesse et la raison d'Ernestine. Cependant, quoiqu'aux yeux de tous elle parût paisible et soumise, avec plus d'attention on pouvait juger qu'elle s'ennuyait fort d'une vie si monotone. Souvent l'agitation de ses pensées lui donnait, contre son ouvrage, une impatience qui dévoilait son humeur.

Mathilde, mécontente d'être sans cesse blâmée avec amertume par sa grand'mère, désolée surtout de voir approcher l'heure où Eugénie devait renouveler ses vœux, s'en alla dans le parc. Elle chercha l'endroit le plus solitaire; et là, passant bientôt des peines de sa sœur à ses propres chagrins, elle se mit à réfléchir sur les promesses décevantes de l'amour et de la jeunesse. — « Pourquoi, se disait-elle, ces vœux qu'Eugénie » va renouveler redoublent-ils la pitié qu'elle » m'inspire.... ? Qu'a donc le monde de si » désirable... ? Depuis que ces horribles divisions politiques agitent les esprits, Edmond s'occupe-t-il de moi ? Quand il ne » dispute point avec ma grand'-mère, ne

» vient-il pas m'entretenir de ces grands
» intérêts que je ne comprends pas? Si je
» réponds en lui parlant de moi, il s'étonne...
» de lui! je parais l'ennuyer, ... Edmond
» ne m'aime plus.... Que ma sœur est heu-
» reuse de n'avoir pas connu le charme d'une
» mutuelle et parfaite affection! Je ne l'ai
» entrevue que pour la regretter toujours. »

Mathilde se rappelait avec tristesse ces momens de félicité qui avaient précédé leur mariage; ces rêves enchanteurs des premiers jours de leur union, où ils espéraient, pour chaque âge de la vie, un bonheur sans mélange! Mais Edmond ne l'aime plus...! Elle pleure; son cœur se brise, et elle se répète sans cesse: « Edmond ne m'aime plus. » Mathilde se répétant ces cruelles paroles, et pleurant, avait fait de ses doutes une certitude, de son chagrin un malheur.

Cependant cet Edmond, à qui Mathilde croyait être devenue indifférente, la cherchait dans le parc, avec l'anxiété d'un jeune amant qui craint de voir souffrir ce qu'il aime. Que devint-il lorsqu'il la trouva les yeux baignés de larmes!... Comme il maudissait madame de Couci à laquelle il attri-

buait sa douleur! — « Ce n'est pas elle qui
» m'afflige, dit Mathilde; c'est vous, Ed-
» mond. »—« Moi! » s'écria-t-il.—« Vous!
» — Eh! grand Dieu! qu'ai-je fait que mon
» cœur ne brûle de réparer? » — Vous
» ne m'aimez plus. » — « Ah! reprit-il en
» respirant, me voilà bien tranquille. »
Il voulut la presser contre son cœur, la plaisanter sur sa folle inquiétude. — « Non, non,
» aujourd'hui vous ne pouvez plus me con-
» soler, Edmond, vous ne m'aimez plus:
» mes larmes vous touchent encore; mais
» ma gaieté ne vous fait plus sourire. Tou-
» jours triste, préoccupé, vous ne m'écoutez
» jamais que d'un air distrait. Il y a, entre
» vous et moi, une pensée que je ne puis
» pénétrer, un pressentiment qui me menace,
» et que je ne m'explique pas. »

Lorsque Edmond avait voulu presser Mathilde dans ses bras, elle s'était retirée pour lui faire entendre sa douce plainte; mais après, craintive, ne sachant s'il voudrait se justifier, elle se rapprocha de lui, et, pour l'écouter, posa sa tête sur son cœur. — « Mon
» Edmond, lui disait-elle, souffrons de la
» même peine, et ne me cachez plus un seul

» de vos sentimens. » — « Si Mathilde était » raisonnable, » répondit-il d'un air timide... et il s'arrêta.

Avec quelle tendresse elle le conjurait de lui rendre sa confiance! — « Mais, » reprit-il bien bas... et il hésitait... voulait parler... la regardait... ne pouvait prononcer le mot qui devait l'affliger.... Elle sut lui persuader qu'elle était soumise à tout, excepté à l'horrible idée d'avoir perdu son affection ; et il finit par lui avouer le désir qu'il avait de sortir de France. — « Eh! pourquoi ne pas » l'avoir dit plus tôt? mon cher Edmond, » nous serions déjà loin. » — « Votre père, » votre mère vous laisseraient-ils me suivre? » — « Non, mais je les engagerai à nous ac- » compagner. » — « Et leur fortune? » — « Nous la retrouverons. »

Ce parti, qui paraissait à Edmond une affaire importante, ne semblait à Mathilde qu'un voyage. Qu'il était touché de cette disposition à lui tout sacrifier! — « Écoutez, lui » dit-elle, dans quatre mois je serai en état » de vous suivre. » — « Mathilde, répliqua- » t-il d'un air grave, lorsque ceux de notre » ordre retourneront, que dira ma femme,

» la mère de mon enfant, si son époux,
» son ami n'a point suivi l'étendard de la
» noblesse ? » — « Est-il donc bien sûr, re-
» prit-elle, qu'ils aient eu raison de partir ?
» Le roi est encore ici. » — « A mon âge,
» répondit Edmond, on doit faire comme
» les siens ; je les imite, sans savoir si je les
» approuve. Mathilde, ma chère Mathilde,
» laissez-moi profiter de ce moment, me
» montrer un seul jour à Bruxelles ; et je
» reviendrai aussitôt pour être près de vous
» à l'instant de vos couches. — « Ah ! s'écria-
» t-elle, que tout-à-l'heure j'étais heureuse
» au milieu de mes larmes !.... Non, Ed-
» mond, vous ne m'abandonnerez pas. Sé-
» parés l'un de l'autre, le malheur peut nous
» frapper ; et cet enfant qui n'existe que de
» ma vie, me condamnerez-vous à le nour-
» rir d'angoisses et de pleurs ? »

Mathilde, à qui d'abord tout était facile pour suivre Edmond, ne parlait plus que de craintes, de périls, dès qu'il voulait partir seul. Vainement cherchait-il à la rassurer, en répétant qu'il reviendrait. — « Au nom
» de toutes les douleurs que je dois éprou-
» ver, Edmond, ne dites plus *je reviendrai ;*

» promettez-moi de m'attendre. » — Edmond désespéré s'écria : « Laissez-moi suivre » les miens, ou me cacher pour toujours. » Des sanglots furent la seule réponse de Mathilde. Edmond se jeta à ses pieds : « Mon » amie, lui disait-il, dans votre état vous » ne pouvez me suivre, et je ne puis rester. » Consentez à une séparation d'un mois seu- » lement, le temps de me faire voir, d'an- » noncer votre arrivée; et je reviens pour ne » plus vous quitter. »

Mathilde n'osait refuser, et il lui aurait été impossible de consentir. Comme elle se reprochait d'avoir voulu pénétrer son secret! Combien elle regrettait cette vague inquiétude qui dans ce moment lui semblait le bonheur! — Les yeux fermés, appuyée sur le cœur d'Edmond, elle aimait à se sentir près de lui; et cependant, effrayée de l'avenir, craignant de nouvelles instances, elle n'avait plus la force ni de l'entendre, ni de lui répondre ; le son de sa voix lui faisait mal. « Restons l'un près de l'autre, lui disait- » elle; mais restons en silence. » — Il la tenait dans ses bras, regardait son visage baigné de larmes, et pensait à son enfant

qui ne voyait pas encore le jour, et pouvait déjà souffrir. Il ne savait plus si son premier devoir n'était pas de rendre Mathilde heureuse. Enfin, il l'appela de ce cri de l'ame qui répond à toute la pensée. — Mathilde ouvrit les yeux; elle sentit qu'il lui donnait le droit de l'arrêter : mais il avait parlé d'honneur, et son honneur lui était plus cher que la vie. Elle crut demander assez, en le priant d'attendre qu'elle eût retrouvé du courage et de la raison.

CHAPITRE XII.

Depuis qu'Edmond avait avoué ses projets à Mathilde, il ne la quittait plus. Ils se confiaient et leurs espérances et leurs craintes; rien de caché, ni sur le passé, ni pour l'avenir. Occupés sans cesse de départ, mais toujours ensemble, chaque instant rendait leur séparation plus difficile. Ils revenaient sur leurs jeunes amours, et se félicitaient de s'être aimés. Prévoyant l'absence, ils cherchaient à graver sur toute chose des souvenirs. Les yeux de l'un appelaient les regards de l'autre. Jouissaient-ils d'un beau jour? ils regrettaient d'avance tous ceux qui s'écouleraient avant de se réunir. Voyaient-ils un orage? ils redoutaient, sans trop y croire, ceux qui pouvaient les atteindre lorsqu'ils seraient séparés. Que leur peine était douce! mais qu'elle touchait de près au malheur! Cependant Edmond ne tremblait que pour Mathilde; et

Mathilde elle-même, considérant son état, se croyait seule menacée. Aimée d'Edmond, comment ne pas chérir la vie?... D'accord sur l'obligation de s'éloigner, ils retardaient toujours l'instant où il faudrait se dire adieu.

Les lettres des amis qu'Edmond avait hors de France, se succédaient rapidement. Les uns, touchés d'un véritable intérêt, l'invitaient à ne plus différer de les rejoindre; d'autres, moins indulgens, blâmaient sa faiblesse; tous le rappelaient à sa bannière. Un jour que toute la famille était réunie, on apporta à Edmond une boîte marquée d'un timbre étranger. Il s'empressa de l'ouvrir : que devint-il en trouvant une épée brisée?... « Dieu ! grand Dieu ! » s'écria-t-il indigné. Mathilde se jeta dans ses bras, et l'entraîna dans son appartement.

Dès qu'ils furent seuls, Edmond lui déclara qu'il partirait sans délai; mais il renouvela la promesse de revenir dans un mois, et la conjura d'avoir soin de son enfant et d'elle-même. — « Ah ! reprit-elle, jurez-moi plutôt » que si je meurs, vous ne lui donnerez ja» mais une autre mère. » — « Cruelle, » cruelle Mathilde, lui dit-il avec effroi ;

» pourquoi attacher à cet adieu des idées si » horribles?... — Elle pleurait. Avec quelle tendre affection il cherchait à calmer sa douleur! Frappé malgré lui de tristesse, pour se rassurer il regardait la fraîcheur, la jeunesse de Mathilde, et lui reprochait de penser à la mort. — « Près de vous, lui dit-» elle, loin de la craindre, elle me paraît » impossible. Oh! si j'étais au moment de » mourir, je sens que votre voix arrêterait mon » ame; tandis que séparés, il me semble si » naturel de cesser de vivre! » Edmond renouvela le serment de revenir pour le temps de ses couches, et Mathilde consentit qu'il partît le lendemain; mais elle le pria de ne le dire à personne. — « Je ne pourrais supporter » les observations de madame de Couci, les » faux éloges de monsieur de Sanzei, et jus-» qu'à la satisfaction secrète qu'éprouvera » ma sœur; tous me blesseraient égale-» ment. »

Edmond s'engagea volontiers à ne point parler d'un voyage que les craintes de Mathilde avaient environné de sinistres pressentimens. A l'heure du souper, il se mit à table, affectant une gaieté qui était bien loin

de son cœur. Quels doux regards il jetait sur Mathilde! que de tendres soins! Hélas! ils pensaient en même temps, et sans oser se le dire, que le lendemain les trouverait séparés sans consolation ni appui contre le malheur!

Lorsqu'on eut renvoyé les gens, madame de Couci demanda à Edmond s'il était enfin décidé? — « J'y penserai, madame, » répondit-il; charmé, en lui cachant ses projets, de n'avoir pas l'air de les soumettre à d'autres qu'à Mathilde. — « Il me sem-» ble cependant que vous n'avez plus de » temps à perdre. » — « Mais, s'écria Ma-» thilde hors d'elle-même, Edmond attend » l'exemple de monsieur de Sanzei. » — Il s'empressa de répondre : « Mon âge ni ma » santé ne me permettent pas l'espoir d'être » utile; » et il ajouta avec amertume : « Puis-» que vous m'avez interpellé, madame, je » dirai mon avis tout entier. J'avouerai que » si j'avais eu la jeunesse d'Edmond, j'aurais » été un des premiers à Bruxelles; et qu'au-» cun sacrifice ne m'eût coûté pour soutenir » la cause que j'aurais pu servir. » — Edmond, offensé, allait répliquer, lorsque

Mathilde se hâta de le prévenir, en disant avec aigreur à monsieur de Sanzei : « Vrai-
» ment, je vois bien que vous comptez pour
» peu de chose les sacrifices des autres :
» l'esprit de parti a cela d'admirable ; chacun
» voudrait que son voisin fût martyr. Au
» surplus, j'observerai, monsieur, que si
» votre bras ne peut plus être utile, vos
» conseils, votre fortune seraient d'un grand
» secours; et vous pourriez les offrir, sans
» vous occuper de nous. » — Madame de Revel, qui voyait la colère de madame de Couci prête à tomber sur Mathilde, se leva, et l'on sortit de table.

Monsieur de Sanzei, madame de Couci, Ernestine se rapprochèrent en murmurant... On entendait les mots.... *sans mesure... inconcevable.... gâtée depuis l'enfance....* Mathilde ne s'en embarrassait guère; Edmond allait la quitter, et personne ne pouvait ajouter à sa peine. Cependant, si quelqu'un lui eût demandé le motif de ses craintes, elle n'aurait pu le dire. Le succès de la cause qu'Edmond défendrait ne lui paraissait pas douteux : d'ailleurs elle se flattait qu'il n'aurait pas le temps de combattre; que l'or-

dre se rétablirait de lui-même. Ah! si elle avait pu le suivre, ce voyage ne lui eût paru qu'une course de plaisir et de curiosité.

CHAPITRE XIII.

Lorsqu'on sut le matin qu'Edmond était parti, madame de Couci ne vit dans ce départ, sans prendre congé d'elle, qu'un manque de respect inexcusable. Madame de Revel pensa que la crainte d'affliger Mathilde avait causé ce mystère. Monsieur de Revel fut intérieurement blessé que son gendre eût dédaigné de le consulter; et monsieur de Sanzei, se rappelant sa vivacité de la veille, craignit qu'Emond ne lui fît des ennemis parmi les émigrés. Enfin chacun, suivant son caractère ou ses intérêts, regrettait de ne l'avoir pas vu au moment de se quitter, de n'avoir pas attaché au dernier adieu l'impression qui devait durer.

Mathilde, évitant tous les regards, s'en alla de grand matin trouver sa sœur à l'abbaye; Eugénie essuyait ses larmes sans chercher à les arrêter. Elle entrait dans sa douleur, et devi-

nait tous ces mouvemens d'un cœur qui se rappelle et ses plaisirs et ses peines; elle écoutait ces repentirs d'une humeur quelquefois inégale, d'une affection souvent inquiète. Avec quelle secrète complaisance Mathilde exagérait ses torts, pour ajouter à l'éloge d'Edmond !

Le soir, à son retour, elle trouva une lettre qu'il lui avait écrite de la première poste. Plaisir inattendu, source de nouvelles larmes! Il est vrai qu'Edmond a promis d'écrire un mot chaque jour; mais, dans l'absence, chaque jour n'apporte pas un souvenir. Madame de Revel reprocha à sa fille d'avoir été chercher loin d'elle des consolations. Mathilde lui persuada facilement que, si elle eût été seule, c'est près d'une mère si tendre que sa fille serait venue pleurer.

Les jours suivans se passèrent sans confiance, mais sans nouvelles discussions, jusqu'à l'instant où l'on reçut une lettre d'Edmond. Il était arrivé à Bruxelles. La gaieté, la jeunesse, l'espérance aveuglaient sur le présent, et embellissaient l'avenir. Entre gens de même rang, c'était presque une vie de château; on se voyait tous les jours et à toute

heure. Plusieurs maisons illustres jouissaient encore de leur ancienne opulence. Elles tenaient un état qui étonnait les voyageurs, et peut-être un peu les gens du pays. Dans ces premiers temps, les Français ne pouvant se croire étrangers, faisaient l'agrément et même les honneurs des lieux où ils s'établissaient.

Edmond écrivait à monsieur de Revel : « Je ne vous parlerai point des esprits pro- » fonds, ni des grands politiques, ni des » graves personnages qui ne daignent pas » me faire part de leurs projets, m'admettre » à leurs entretiens. Je vous parlerai de nos » jeunes gens si braves, de ces femmes char- » mantes qui n'ont jamais été plus gaies. Ici, » loin de nous rien disputer, notre embar- » ras ne porte que sur les moyens d'ajouter » aux raisons ou à l'espoir de chacun. Dieu » me garde de présenter une seule des mo- » difications qu'en France j'entendais agiter » si souvent et si longuement. Dans nos cer- » cles joyeux, lorsqu'on m'interroge, moi » le dernier arrivé, l'on ne me dit point : » *Vous qui étiez présent, comment tel fait* » *s'est-il passé?* — Non; mais on me crie

» de toutes parts : *N'est-il pas vrai que c'est*
» *comme je le dis ?* — En vérité, j'aime à
» me persuader que de loin ils ont su des
» choses qui de près m'ont échappé.

» Quand vous arriverez ici, ne vous at-
» tendez pas à me voir encore livré à ces
» discussions qui désolaient Mathilde, vous
» fâchaient quelquefois, et nous laissaient
» toujours plus attachés à nos opinions. De-
» puis que j'ai quitté mon pays, que j'ai pu
» me séparer de ma famille, je ne pense plus
» à convaincre les autres, ou à les ramener.
» Je craindrais même que, dans la dispute,
» un mot, une réflexion ne vînt m'inquiéter
» sur l'avenir ; et je me sens comme un ma-
» lade qui ne veut savoir de son état que ce
» qui le flatte. »

Dans toutes les lettres qu'Edmond écrivait à Mathilde, il ne lui parlait que du désir de la revoir et de l'amener à Bruxelles. Un soir qu'elle était seule, et se plaisait à regarder les petites parures qu'elle destinait à son enfant, la porte s'ouvre : elle voit Edmond. Les bras étendus vers lui, elle ne respire plus ; et son bonheur ne peut s'exprimer : « Est-ce
» pour rester avec moi ? » lui demande-t-elle

d'un air timide; car elle n'osait s'en flatter. »
« Pas encore, » répondit Edmond en soupirant; « ce n'est qu'à l'instant de vos cou-
» ches, qu'il me sera permis de revenir près
» de vous. Dans ce moment quelques jeunes
» gens ont parié qu'ils viendraient ici au
» spectacle; je les ai accompagnés pour voir
» Mathilde. »

En effet il ne la quitta point, et soupa avec sa famille. Ernestine raconta qu'elle avait été à l'Opéra; et que ces mêmes jeunes gens qui croyaient devoir se cacher dans des loges grillées, n'en parcouraient pas moins les corridors de la salle, pour aller voir les personnes de leur connaissance. Madame de Couci très-scandalisée les blâmait, en répétant qu'elle ne pouvait les comprendre. Edmond riait de sa gravité, riait de leur imprudence. « J'ai pris une devise, dit-il à sa
» grand'mère, qui est comme moi assez sage
» sans en avoir l'air : c'est le dernier vers
» d'un quatrain fait pour des enfans qui cou-
» rent sur la glace :

Glissez, n'appuyez pas (1).

(1) Sur un mince cristal l'hiver conduit vos pas;

A minuit, ses camarades vinrent le chercher. Quel fracas! Plusieurs voitures, des chevaux de poste, des courriers, des cris.... le tout pour cacher cette course secrète.... Sourire de Mathilde, regard funeste de madame de Couci, vous fûtes leur adieu!

Edmond promit à Mathilde de revenir la surprendre au premier jour. Il traitait si lestement ce voyage, que du moins elle ne sentait plus l'effroi que son premier départ lui avait causé. Elle éprouvait encore la peine de l'absence; mais en s'affligeant, elle n'osait pas se croire aussi malheureuse.

Telle est de vos plaisirs la légère surface :
Le précipice est sous la glace;
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

CHAPITRE XIV.

Le lendemain, Mathilde alla conter à sa sœur cette visite inattendue. Avec quel ravissement elle peignait l'air satisfait d'Edmond! Eugénie pensait que sa grand'mère n'avait pas tout-à-fait tort de trouver cette gaieté un peu extraordinaire; mais elle s'en étonnait sans la blâmer. Peut-être enviait-elle tout bas ceux qui se berçaient ainsi d'heureuses chimères.

Cependant l'orage s'étendait sur la France. Un second décret ôta aux religieuses leurs biens, et les réduisit à une pension qui leur laissait à peine les moyens de subsister. L'abbesse, accoutumée à gouverner cette maison, savait mieux que ses religieuses quelle infortune les attendait. La plupart avaient prononcé leurs vœux entre ses mains. Quoique assurément elle n'eût jamais cherché à influer sur leur vocation, en voyant leur mal-

heur, elle regrettait quelquefois de ne les avoir pas détournées de prendre le voile.

Elle ne put supporter des peines si accablantes, aggravées par une prévoyance plus douloureuse encore, et elle tomba malade. Sentant sa fin approcher, elle bénit Eugénie, et lui dit : « Mon enfant, la révolution voudra peut-être altérer tous les devoirs.
» Souvenez-vous que, nommée pour me
» remplacer à la tête de cette maison, votre
» conduite sera l'exemple ou l'excuse de
» vos religieuses..., Promettez-moi, quoi-
» que bien jeune, de ne jamais porter votre
» pensée au-delà de chaque jour.... Laissez,
» ma fille, laissez tout l'avenir à Dieu qui
» voit tout.... Croyez-en mon expérience.
» Lorsque vous considérerez chaque jour
» comme une vie passagère et séparée du
» jour qui peut suivre, les plus austères
» vertus vous deviendront faciles; et l'exis-
» tence même alors vous paraîtra bien fugi-
» tive.... » Elle ajouta : « Ma chère enfant,
» puissent toutes vos actions, tous vos sou-
» venirs, vous conduire à une fin tran-
» quille! » Eugénie, à genoux près du lit de sa tante, regardait avec surprise et douleur

ce visage où se peignait un si grand détachement de soi-même. Un moment la malade perdit connaissance : en reprenant ses esprits, elle s'étonna d'exister encore; et retrouva la vie sans plaisir, comme elle attendait la mort sans crainte.

Lorsqu'elle ne fut plus, Eugénie fit graver sur sa tombe, non l'inscription fastueuse des vertus étrangères à l'humble état qu'elle avait embrassé, mais un éloge pur et simple comme sa vie. Souvent prosternée sur cette tombe, Eugénie allait y répandre des larmes de regret et de reconnaissance. Que de fois elle y trouva une sorte de consolation, en pensant combien sa tante aurait gémi du bouleversement général ! D'autres fois, debout, les yeux fixés sur ce marbre insensible, elle se perdait dans ses réflexions, et disait en soupirant : « Du moins son repos ne sera » plus troublé ! Les tombeaux seront inac- » cessibles au tumulte du monde, aux agi- » tations de la vie. »

CHAPITRE XV.

Mathilde touchait au dernier mois de sa grossesse. Prévoyant mieux qu'Edmond les dangers auxquels ce mot d'*émigré* l'exposerait, elle lui écrivait sans cesse, pour le conjurer de l'attendre à Bruxelles, sans risquer de venir la joindre. La famille n'avait plus de disputes politiques; leurs sentimens, leurs opinions ne différaient plus. Les journaux, attendus avec inquiétude, se lisaient bas et en tremblant : chacun regardait tristement venir l'orage.

Mathilde seule dans son appartement, seule dans ses promenades, pensait à Edmond : elle rendait ses peines plus vives, en rêvant au bonheur dont elle aurait joui dans d'autres temps. Madame de Revel souffrait de la tristesse de sa fille, et avait l'injustice d'être un peu jalouse de l'extrême affection de Mathilde pour son mari. — « Qu'elle

» l'aime! se disait-elle ; je le veux ; elle le
» doit : mais qu'il se soit emparé de toute son
» ame!... que sa mère n'ait même plus le
» pouvoir d'adoucir ses chagrins! voilà ce
» qui me désespère. » — Sensible à la douleur de sa fille, madame de Revel en blâmait l'excès; et plusieurs fois elle s'était permis de lui faire de tendres reproches. Alors Mathilde s'efforçait de se contraindre; et cette gêne, si opposée à son caractère, en lui causant une sorte d'embarras, augmentait la froideur dont sa mère s'affligeait.

Madame de Revel s'attendrissant sur elle-même, ne pouvait s'empêcher de plaindre les mères qui n'ont que des filles. Dès qu'elles sont mariées, disait-elle, leurs intérêts, et leur nom même les séparent de leur famille... Pour la première fois, depuis la naissance de Mathilde, elle regrettait de n'avoir pas eu un fils... Insensée! comme alors ses chagrins eussent été plus graves, ses inquiétudes plus vives! — Pauvres mères! vos fils, dans l'enfance, absorbent toutes vos pensées, embrassent tout votre avenir : et, lorsque vous croyez obtenir la récompense de tant d'années, en les voyant heureux, ils vous échap-

pent. Leur active jeunesse, leurs folles passions les emportent et les égarent. Vous êtes ressaisies tout-à-coup par des angoisses inconnues jusqu'alors.

Pauvres mères! il n'est pas un des mouvemens de leur cœur qui ne fasse battre le vôtre. Hier enfant, ce fils est devenu un homme; il veut être libre, se croit son maître, prétend aller seul dans le monde.... Jusqu'à ce qu'il ait acheté son expérience, vos yeux ne trouveront plus le sommeil que vous ne l'ayez entendu revenir... Vous serez éveillées bien long-temps avant lui : et ces tendres soins d'une affection infatigable, ne les montrez jamais. Par combien de détours, de charmes, il faudra cacher votre surveillance à sa tête jeune et indépendante!

Dorénavant, tout vous agitera. Cherchez sur la figure de l'homme en place si votre fils n'a pas compromis son avancement ou sa fortune; regardez sur le visage de ces femmes légères qui vont lui sourire, regardez si un amour trompeur ou malheureux ne l'entraîne pas.

Pauvres mères! vous n'êtes plus à vous-mêmes. Toujours préoccupées, répondant

d'un air distrait, votre oreille attentive reçoit quelques mots échappés à votre fils dans la chambre voisine... Sa voix s'élève... la conversation s'échauffe... peut-être s'est-il fait un ennemi implacable, un ami dangereux, une querelle mortelle... Cette première année, vous le savez, mais il l'ignore, son bonheur et sa vie peuvent dépendre de chaque minute, de chaque pas. Pauvres mères! pauvres mères! n'avancez qu'en tremblant.

Il part pour l'armée!... douleur inexprimable! inquiétude sans repos, sans relâche! inquiétude qui s'attache au cœur et le déchire!... Cependant si, après sa première campagne, il revient du tumulte des camps, avide de gloire, et pourtant satisfait, dans votre paisible demeure; s'il est encore doux et facile pour vos anciens domestiques, soigneux et gai avec vos vieux amis; si son regard serein, son rire encore enfant, sa tendresse attentive et soumise vous font sentir qu'il se plaît près de vous... Oh! heureuse, heureuse mère!

Ces réflexions qui nous échappent, madame de Revel les faisait aussi, lorsque Mathilde était restée plus long-temps avec elle,

il est vrai, à parler toujours d'Edmond; mais enfin lorsqu'elle s'était montrée plus attentive, plus tendre pour sa mère. Alors madame de Revel se reprochait sa jalouse tendresse : cependant, comment consentir à n'être plus qu'une affection secondaire pour l'enfant dont on a fait tout le bonheur !

Mathilde, en adorant sa mère, sentait le besoin d'une amie de son âge, qui ne disputât rien à sa peine. Madame de Revel, pour la plaindre selon ses désirs, savait trop bien ce que le temps efface, et comme il console. Sa fille était semblable à ces malades qui, dans la force de leurs souffrances, s'ils espèrent vivre, veulent au moins qu'on croie leur maladie mortelle.

Mathilde ne se trouvait satisfaite qu'auprès de sa sœur; là seulement elle était bien entendue. Eugénie croyait à l'éternité des passions, comme à l'immortalité de l'ame. Elle n'eût pas écouté le mot d'amour; mais elle recevait avec avidité la peinture d'un hymen heureux... Eugénie plaignait sa sœur d'être séparée d'Edmond, et trouvait à ses chagrins un charme inexprimable.... —« Je la plains, se disait-elle avec un soupir

qu'elle ne pouvait renfermer dans son cœur;
« je la plains, et cependant elle l'attend!...
» Moi! aujourd'hui, demain, les jours qui
» suivront... toujours seule! »

CHAPITRE XVI.

Un jour que Mathilde, plus souffrante qu'à l'ordinaire, n'était point sortie de sa chambre, madame de Couci entra chez elle avec violence. — « Vous voilà bien contente, lui » dit-elle. — Oh! s'écria Mathilde, à la fois » heureuse et craintive, « Edmond revien- » drait-il? » — « Dans l'état des choses, je » ne crois pas que vous puissiez le désirer, ré- » pondit sa grand'mère. Mais on vient de » m'annoncer que les différens décrets sur » les couvens n'ont pu satisfaire l'assemblée. » Hier, elle en a ordonné l'entière suppres- » sion; les religieuses vont sans doute retom- » ber chez leurs parens. » Aussitôt Mathilde sonna vivement ses femmes; elle voulait se lever, courir à Paris et aller à l'abbaye de ***. — « Calmez cet empressement, dit sa grand'- » mère; tâchez d'écouter la raison, s'il vous » est possible de l'entendre. »

Comme madame de Couci s'établissait dans son fauteuil, pour lui faire un discours préparé d'avance, les femmes, les domestiques de Mathilde, effrayés de la force avec laquelle on les avait sonnés, accoururent tous à la fois. — « Mes chevaux, dit-elle aux uns ; » ma toilette, » aux autres. — « Sortez, re- » prit sévèrement madame de Couci. »

« Ma fille ! » — A ce titre, qu'elle lui donnait pour la première fois, Mathilde sentit qu'elle avait le projet de la subjuguer, et se mit en garde contre tout ce qu'elle pourrait lui dire. Le respect seul l'empêchait de l'interrompre, tant elle était pressée d'aller trouver sa sœur. — « Ma fille, vous croyez aimer » beaucoup Eugénie, parce que vous l'avez » toujours protégée. » — « Quelle expression, » maman ! Les droits d'Eugénie ne devraient- » ils pas égaler les miens ? Moi ! protéger ma » sœur ! » — « Mathilde, cette expression » est plus juste que vous ne pensez ; mais » n'insistons pas. Si dans le temps brillant de sa » fortune, votre père la jugeait insuffisante » pour établir convenablement ses trois filles, » que deviendra-t-il aujourd'hui que les nou- » velles lois lui laissent à peine le tiers du

» revenu dont il jouissait jadis? » — Je lui
» rapporterai ma dot. » — Vous parlez comme
» un enfant qui ne réfléchit point que dans
» peu il lui faudra agir en mère. D'ailleurs,
» il est facile de prévoir que le retour de
» cette jeune personne portera le trouble
» dans notre famille. Accoutumée aux res-
» pects de ses religieuses, pénétrée de son
» mérite, s'imaginant avoir été sacrifiée,
» toutes ses paroles seront des leçons, tous
» ses regards des reproches. » — « Non,
» maman, chacun de ses regards vous re-
» merciera de l'avoir reçue lorsqu'elle était
» sans asile. » — « Mathilde, point d'exa-
» gération de sentimens. Si Eugénie consen-
» tait à rester avec ses compagnes, pourquoi
» la détourneriez-vous d'une résolution pru-
» dente et louable? »

Madame de Revel entra dans ce moment. Elle avait appris le nouveau décret, et sa mère lui répéta tout ce qu'elle venait de dire à Mathilde. « Il est sûr, reprit madame de
» Revel, que je ne verrai pas Eugénie sans
» une sorte d'embarras... j'aurais dû l'éle-
» ver, » ajouta-t-elle en soupirant.

Monsieur de Revel vint à son tour; il

écoutait avec attention les motifs que présentait sa belle-mère pour éloigner Eugénie. Madame de Couci, se voyant en quelque sorte consultée par monsieur et madame de Revel, dévoila ses froids calculs. Il ne s'agissait plus de ne pas détourner Eugénie de rester avec ses religieuses, si elle paraissait le désirer : on devait l'y engager par le souvenir de ses vœux; se réservant après de la traiter avec affection, de la recevoir, en visite, quand elle serait établie dans une maison séculière. « Ce qu'il faut avant tout, » disait-elle, de cet air important qui paraît le résultat d'une grande expérience, « ce qu'il » faut, c'est l'empêcher de quitter ses com- » pagnes, afin qu'elles rentrent toutes en- » semble dans le cloître, lorsque ceci sera » fini. »

Si Mathilde eût pu s'échapper à l'instant, elle n'aurait pas écouté une minute des projets qui blessaient si vivement son cœur. Mais il fallait se lever, s'habiller, sortir. Pendant ce temps, madame de Couci pouvait la précéder au couvent, effrayer sa chère Eugénie. Elle pouvait aussi décider monsieur de Revel à prononcer que ce parti, qui semblait lais-

ser sa fille aux mêmes devoirs, était le meilleur.

Mathilde avait réfléchi à tous ces dangers, pendant que sa grand'mère avait longuement développé ses observations. De crainte que monsieur de Revel ne déclarât une volonté, elle se hâta d'ajouter aux motifs de madame de Couci, et de glisser un mot qui satisfît son père, en lui présentant comme éloigné le moment de prendre une décision. Enfin, elle trouvait une raison bonne pour les sentimens de chacun. Elle disait à madame de Couci, qu'Eugénie avait toujours montré un profond respect pour ses vœux.... à son père, qu'à la vérité le décrêt était prononcé; mais que jusqu'à l'exécution, il avait le temps d'examiner ce qu'il jugerait convenable à ses enfans.... à sa mère, qu'Eugénie la chérissait; et que, dès ses premières années, on avait su la convaincre que c'était pour son avantage qu'elle avait été destinée à la place d'abbesse de ***.

Monsieur de Revel respira en pensant qu'il avait encore jusqu'au lendemain avant de prendre une résolution. Sa femme, qui venait d'entendre qu'Eugénie croyait être heu-

reuse, redoutait moins sa présence. Madame de Couci n'était pas si facile à persuader. Elle regardait Mathilde d'un œil inquiet, et ne comprenait pas qu'elle pût renoncer si aisément au plaisir d'avoir Eugénie près d'elle. Peut-être se serait-elle méfiée de ce prompt retour, sans le secret penchant qui la portait à croire Mathilde inconséquente et légère.

Elle resta encore long-temps à côté du lit de sa petite fille, qui, ne paraissant plus songer à se lever, affectait un air tranquille, tandis que l'impatience la dévorait. Madame de Couci, après avoir répété mille fois les mêmes choses, sortit pour aller apprendre à madame de Sanzei qu'il lui avait fallu peu d'efforts pour engager Mathilde à abandonner sa sœur. Par combien de phrases dérisoires elle se moqua des sentimens exaltés, généralement peu durables !

Pendant qu'elle se félicitait de ses succès, Mathilde se leva bien vite, passa une robe à la hâte, descendit par un petit escalier dérobé, trouva sa voiture que madame de Couci avait oublié de faire renvoyer, et partit pour le couvent. Tout émue, pouvant

à peine contenir les battemens de son cœur, elle arriva ainsi à l'abbaye : « Ma bonne Eu-
» génie, dit-elle à sa sœur en l'embrassant,
» nous ne nous quitterons plus. »

Déjà les officiers publics étaient dans le cloître. Les religieuses fuyaient devant eux. Ils ne rencontraient personne, et auraient pu se croire dans une maison déserte, si l'abbesse et les deux plus anciennes religieuses n'avaient pas cru devoir les accompagner. L'exécution du décret sur les couvens avait été ordonnée le matin même ; et sous prétexte d'empêcher qu'on ne détournât rien d'une propriété nationale, ils faisaient le modeste inventaire de cette maison. Toutes leurs paroles étaient entremêlées de réflexions sur l'intérêt que les religieuses inspireraient à la nation, en se soumettant promptement à ses lois.

Dès qu'ils furent partis, l'abbesse assembla son chapitre, pour délibérer sur ce que l'on devait faire dans cette circonstance. Il fut décidé qu'on sortirait au plutôt du monastère dont la clôture n'était plus respectée. Celles qui avaient un asile chez leurs parens devaient s'y rendre ; les autres se réuniraient

dans une demeure obscure, pour laisser passer l'orage.

Pendant qu'elles étaient réunies, Mathilde que ces retards inquiétaient, fit demander la permission d'être admise. Elle avait, disait-elle, des secours et des consolations à offrir aux plus infortunées. Dans ce moment de crise, toutes passèrent par-dessus l'usage qui ne permettait pas aux séculiers d'entrer dans cette salle; toutes voulurent écouter Mathilde. « Il ne s'agit pas, » leur dit-elle, d'espérer ou de résister. » Il faut se soumettre, et s'arranger pour » que votre situation ne soit pas aussi malheureuse que vous pouvez le craindre.... » En vous faisant sortir de vos retraites, on » a proclamé de nouveau votre mort au » monde. Une seconde fois déshéritées d'avance, il vous est défendu de rien espérer » de l'avenir... Mes sœurs, ne laissez pas à » vos familles le temps d'examiner s'il est » un autre parti à prendre que celui de vous » recevoir. Demain matin, que chacune de » vous se rende chez ses parens. Vous pourrez toujours vous réunir, si leur accueil vous » blesse. Quant à ma sœur, je voudrais re-

» venir la chercher, afin qu'elle ne quittât
» le cloître qu'avec vous; mais je suis à la
» campagne... Mon état me fait craindre les
» courses éloignées... Si vous le jugiez con-
» venable, je l'emmenerais dès aujourd'hui.
— « Non, non, s'écria la jeune et modeste
» abbesse; je dois rester la dernière, et m'as-
» surer du sort de toutes, avant de songer
» au mien. » — « Ici, dans cette salle, reprit
» Mathilde, vous n'avez que votre voix; »
et d'un regard caressant, elle ajouta : « Lais-
» sez-moi plaider ma cause, et que la vôtre
» se décide à la pluralité. » — Alors cher-
chant à déterminer les religieuses par leur
intérêt : « Mes sœurs, leur dit-elle, s'il en
» est parmi vous qui soient repoussées par
» leurs parens, qu'elles viennent me trou-
» ver; nous serons deux pour les consoler.
» Mais sûrement, il n'est aucune de vous,
» qui ne sente qu'Eugénie doit se rendre
» près de mon père, se remettre sous son
» autorité, enfin recevoir de lui le moyen et
» le droit d'aider ses compagnes. »

Toutes les religieuses pensèrent que Mathilde avait raison. La plupart étaient pauvres, et voyaient en monsieur de Revel un

appui dans leur détresse. La prieure, qui, par son grand âge, avait cru pouvoir prétendre à la dignité d'abbesse, et conservait une profonde rancune d'avoir été soumise à une personne aussi jeune que l'était Eugénie; la prieure ne négligea point cette occasion de lui dire : « Madame, il n'est plus temps » de commander, il faut obéir. » — « Mais » du moins, reprit Eugénie, si j'écrivais à » mon père?... sa volonté doit me guider » aujourd'hui. » — « Cela ne lui paraîtrait » qu'un retard inutile, » s'écria Mathilde; et de ce ton qu'elle trouvait toujours lorsqu'il fallait persuader ou convaincre, elle s'empressa d'ajouter : « Madame la prieure, si » ancienne dans le couvent, vous remplacera » près des dames religieuses; et, par son âge » et par son expérience, discutera mieux » que vous les intérêts de cette maison, au- » près des différentes autorités. » — « Assu- » rément, » répondit la prieure, relevant sa tête appesantie, redressant sa taille courbée, et dissimulant mal la joie qu'elle avait de gouverner cette maison, ne fût-ce qu'un jour.

Mathilde, qui savait les difficultés qu'elle

éprouverait à garder Eugénie près d'elle, si par son arrivée imprévue elle ne surprenait pas sa grand'mère, fit un dernier effort pour engager la communauté à prononcer qu'elle devait emmener sa sœur à l'instant même. Le matin, elle avait trouvé le mot le plus propre à calmer l'inquiétude de sa famille : le soir, elle ne négligea rien de ce qui pouvait accroître l'anxiété de ces pieuses solitaires. Hélas! il était bien facile d'agiter de malheureuses femmes qui se voyaient jetées dans le monde comme dans une terre inconnue.

Eugénie suppliait qu'on lui laissât un jour, un seul jour. Une voix secrète semblait l'avertir qu'elle devait attendre les ordres de son père. On ne l'écoutait plus.... Mathilde et toute la communauté la conduisirent dans sa cellule. Là, sans lui laisser un instant pour réfléchir, on lui fit quitter l'habit religieux. Sa sœur lui mit une robe noire qu'elle avait apportée, couvrit sa tête d'un voile de dentelle, et l'emmena.

Avant de passer la porte du cloître, Eugénie entra dans l'église. Prosternée devant Dieu, elle lui offrit encore sa soumission, et renouvela le serment de ne jamais enfreindre

ses vœux. Les religieuses la conduisirent jusqu'à la porte du couvent. Elles se rappelaient son aimable enfance, sa douceur, la dignité d'abbesse tempérée par la grâce de sa jeunesse; elles se mirent à genoux en lui disant adieu. Les unes baisaient ses mains; d'autres s'attachaient à ses vêtemens : toutes voulaient qu'elle s'en allât; aucune ne pouvait la quitter. Mathilde arracha sa sœur à une situation si douloureuse. Elles montèrent en voiture; et Eugénie se cachant sous son voile, ne laissa plus entendre que ses sanglots.

CHAPITRE XVII.

Il était huit heures du soir : elles avaient cinq grandes lieues à faire. C'était la première fois qu'Eugénie passait l'humble porte du monastère ; et cependant elle ne voyait rien, ne remarquait rien autour d'elle. Couverte de son voile, tremblante, interdite, elle ne parlait même pas à sa sœur.

Mathilde n'était guère en état de la distraire, trop occupée elle-même de la manière dont Eugénie serait reçue dans sa famille. Quoique assez volontaire, elle ne pouvait concevoir le coup d'autorité qu'elle se permettait, et commençait à reconnaître l'imprudence de sa conduite. — Elle avait trompé tous les siens ; il est vrai pour l'avantage de tous, car elle désirait que ses parens fussent justes et bons autant qu'elle tenait au bonheur d'Eugénie ; mais enfin elle les avait trompés... Et cette pauvre Eugénie,

qui faisait un effort sur elle-même, croyant obéir à son père, dans quelle situation se trouvera-t-elle lorsqu'elle apprendra que sa présence va le braver?

Mathilde prévoyait la colère de ses parens, la douleur de sa sœur, quand il n'était plus temps de rien prévenir... « Mon cœur m'ap-» prouve, disait-elle, et tous vont me blâ-» mer. » — Accablée par ses réflexions, elle ne voyait plus aucun moyen de sortir d'embarras, et se répétait : « S'ils ne veulent » point la recevoir, nous repartirons ensem-» ble. » — Un profond soupir s'échappait de son cœur; elle se rappelait sa mère, son excellente mère. Pourquoi ne lui avoir point confié sa démarche? Les moindres désirs de Mathilde ne deviennent-ils pas toujours les plus fortes volontés de sa mère? Enfin, au comble de l'agitation, elle ne pouvait plus soutenir le trouble de ses pensées.

Il était nuit lorsqu'elles arrivèrent. Mathilde fit arrêter la voiture un peu avant la maison, pour qu'on ne l'entendît pas rentrer; et prenant la main de sa sœur, elle la conduisit vers ce même escalier dérobé par lequel elle était sortie. Elle fit asseoir Eugénie

dans sa chambre; et après l'avoir rassurée, consolée, elle lui demanda la permission de la laisser seule un instant, pour aller prévenir la famille de son arrivée. Elle entra dans le salon, où ses parens se trouvaient réunis : elle était émue; ses genoux fléchissaient; une pâleur soudaine couvrit son visage. Madame de Revel s'en aperçut la première. Tremblante pour sa fille, elle courut au-devant d'elle, et la pressa dans ses bras; elle n'attendait qu'un mot de Mathilde pour la défendre ou pour l'excuser.

Monsieur de Revel était inquiet de l'état de sa fille qui pleurait sans pouvoir parler. Souvent elle avait baisé sa main par reconnaissance, mais jamais encore pour l'implorer. Cette fois, elle prit la main de son père, et la baisa avec un respect si doux, une affection si tendre, qu il éprouvait une sensation toute nouvelle. « Votre père est bon, lui dit madame de Revel. » — « Ah! maman, reprit Mathilde, priez-le d'être trop bon. » — Les yeux baignés de larmes, elle appuya sa tête sur lui, et d'une voix suppliante lui dit : « Pardonnez-moi. » — Monsieur de Revel était touché; mais il craignait d'avoir des torts à

apprendre, et s'efforçait de cacher son émotion pour résister à sa fille, s'il était nécessaire. « Edmond a-t-il fait quelques folies? » s'écria de sa place madame de Couci. — « Il » n'en fera jamais, » répondit Mathilde avec hauteur; et se rappelant aussitôt qu'elle avait besoin de n'aigrir personne, elle ajouta doucement : « Quels que soient mes chagrins, je » ne puis les avouer qu'à mon père. » Elle le conjura de passer dans sa bibliothèque pour l'entendre.

A peine monsieur de Revel fut-il assis, que Mathilde se mit à genoux devant lui. « Pardonnez-moi, s'écria-t-elle encore. » — « Au moins, répondit-il, expliquez-vous; » parlez avec confiance. » — « Oh! prononcez d'abord que vous me pardonnez; je » ne me relèverai pas, que vous ne m'ayez » accordé grâce entière. » — Madame de Couci parut. Mathilde, joignant ses mains, dit tout bas à son père : « Je ne veux dé» pendre que de vous, n'être entendue que » par vous. » — Alors il fit signe à madame de Couci de le laisser seul avec sa fille : madame de Revel s'était d'elle-même arrêtée près de la porte.

« Mon père, dit Mathilde, j'ai trouvé » ma pauvre sœur au moment d'être ren- » voyée de sa maison... Déjà les officiers » publics étaient entrés dans le couvent... » A chaque mot, la figure de monsieur de Revel devenait plus sombre. Mathilde attentive l'examinait, cherchait à lire dans ses yeux, et répondait comme elle pouvait aux différentes expressions de cette physionomie qu'elle désirait tant voir s'adoucir. Elle s'empressa d'ajouter : « Ma sœur veut se retirer » à la campagne. Mais dans ce premier ins- » tant, je n'ai pas cru que votre fille dût » attendre qu'on la mît hors de sa retraite... » je vous l'ai amenée.... » — « Comment, » s'écria-t-il, « sans avoir daigné seulement » m'annoncer qu'elle allait arriver ? » — Madame de Revel s'élança dans la chambre. Quoique mécontente de n'avoir pas été consultée par sa fille, elle sentait cependant qu'il fallait parer au premier mouvement de la colère de son mari : « Je pense, lui dit- » elle, que Mathilde a eu raison de n'expo- » ser votre nom à aucune humiliation, et » qu'elle a bien fait d'amener sa sœur pour » prendre vos ordres. »

Monsieur de Revel était révolté de cette légèreté, de ce manque d'égards. Il voyait les deux sœurs unies pour le braver : Eugénie lui semblait même plus coupable, puisqu'elle paraissait avoir été guidée par son intérêt, et que Mathilde avait été entraînée par son bon cœur. Madame de Revel représentait en vain que l'arrivée d'Eugénie était imprévue, et que sa sortie du couvent avait été le seul parti à prendre; monsieur de Revel ne l'écoutait point. Il ne pouvait supporter l'idée que sa belle-mère le crût gouverné par sa femme, dominé par sa fille, enfin compté pour rien chez lui. Il entendait déjà les sarcasmes de madame de Couci. Que lui répondre, lorsqu'elle lui ferait observer que les deux sœurs n'avaient pas eu pour leur père la déférence que le moindre particulier aurait le droit d'attendre?

Peut-être ne pardonnait-il pas à ses enfans, parce qu'il ne lui venait rien à dire pour les excuser; tandis que si Mathilde l'eût prévenu, ou qu'Eugénie, en lui faisant part de sa situation, lui eût demandé ses ordres, ou du moins ses conseils, il aurait été lui-même la chercher, et l'aurait conduite dans sa

maison, et présentée à sa belle-mère avec l'autorité d'un chef de famille et la bonté d'un père. — « Que sont devenues les » autres religieuses? » demanda-t-il impérieusement. — « Demain, » répondit Mathilde, « elles doivent se rendre aussi dans » leurs familles. » — « Quoi! » reprit monsieur de Revel, « Eugénie aura eu la faiblesse d'abandonner ses compagnes, dans » une situation sûrement plus malheureuse » que n'est la sienne! On dira que ma fille, » à la tête de sa maison, en est sortie la pre» mière! Il n'en sera pas ainsi, » s'écria-t-il indigné. « Qu'elle retourne à l'abbaye; qu'elle » s'informe du sort des religieuses qui lui » ont été confiées; qu'elle y préside encore, » voilà son devoir : et le mien est de vous » rappeler, à l'une et à l'autre, le respect qu'à » tout âge les enfans doivent à leur père. » Demain, de grand matin, Eugénie se ren» dra à son couvent; j'y serai aussitôt qu'elle. » D'ici là, Mathilde, puissé-je avoir oublié » que votre conduite m'a fait trouver les » conseils de madame de Couci bons à » suivre! »

Mathilde ne put résister à un arrêt si rigou-

reux; ses sanglots la suffoquaient... « O ma
» pauvre Eugénie ! s'écria-t-elle. Que va-t-
» elle dire? que pensera-t-elle de moi, en
» apprenant que je l'ai trompée?... » —
« Comment trompée? » demanda madame
de Revel. — « Oui, trompée, entraînée. Elle
» voulait rester la dernière au couvent; elle
» espérait recevoir de mon père le moyen
» de venir au secours des plus infortunées;
» elle voulait attendre ses ordres. C'est moi
» qui, redoutant les représentations de ma
» grand'mère, ai dit à ma sœur que mon
» père la demandait. » — Cet aveu, échappé
dans un moment d'angoisse où la vérité se
montre, pour ainsi dire, malgré soi, cet
aveu satisfit en partie monsieur de Revel;
mais sa volonté était prononcée. — « Qu'Eu-
» génie parte demain, » répéta-t-il d'un ton
plus indulgent, « je tâcherai de la rendre
» heureuse. Cependant n'oubliez plus qu'elle
» doit dépendre de moi. »

« Au moins, » dit madame de Revel, ca-
» chez à ma mère la faute de Mathilde.
» Qu'elle n'ajoute pas à mes chagrins celui
» de comparer toujours Ernestine avec ma
» fille. Eugénie partira demain, puisque vous

» l'ordonnez ; mais que madame de Couci » ignore son arrivée ici, qu'elle ignore même » votre sévérité. » — « Ma sévérité est ad- » mirable! s'écria-t-il : eh! où prenez-vous, » madame, qu'un père soit trop sévère, pour » vouloir être respecté par ses enfans? C'est » trop prétendre véritablement que de dé- » sirer être consulté chez soi!... Madame, » ce sont ces expressions hasardées qui ont » persuadé à votre fille que, quoi qu'elle fît, » elle trouverait toujours un appui dans sa » mère. »

Le caractère faible de monsieur de Revel lui faisait exhaler son humeur contre sa femme, plus faible encore, et qu'il avait toujours trouvée soumise; tandis qu'il redoutait les pleurs, les représentations de Mathilde, peut-être même une sorte de révolte dans son esprit. Il adressa donc à madame de Revel les reproches qu'il n'osait faire à sa fille. Puis il se retourna vers Mathilde avec plus de douceur, et ajouta : « Assurez Eu- » génie que demain je serai à l'abbaye. » Sa voix même prit une inflexion plus tendre, en disant : « Elle aurait dû m'y attendre avec » confiance. » Mais, dans la crainte de ne

pouvoir résister plus long-temps aux prières de Mathilde, il sortit aussitôt.

Il passa dans le salon, et trouva madame de Couci et monsieur de Sanzei qui jouaient ensemble au piquet. Ernestine travaillait près d'eux. Dès qu'ils aperçurent monsieur de Revel, madame de Couci posa ses cartes, madame de Sanzei laissa tomber son ouvrage. Les yeux de ces trois personnes interrogeaient monsieur de Revel qui n'avait aucune envie de leur répondre Aussi, après avoir annoncé à sa belle-mère qu'il ne paraîtrait pas à souper, il se retira, sans s'inquiéter de tout ce que madame de Couci, et monsieur et madame de Sanzei pourraient imaginer sur le pauvre Edmond; car ils n'étaient pas gens à croire que Mathilde s'affligeât pour d'autres malheurs que ceux qu'il lui faudrait partager.

CHAPITRE XVIII.

Madame de Revel, restée seule avec Mathilde, lui fit de tendres représentations sur la dangereuse habitude de s'abandonner à ses premiers mouvemens. — « Il vous eût » été si facile, lui dit-elle, de disposer » votre père à recevoir Eugénie! — Sa vo- » lonté était encore incertaine, répondit » Mathilde; et il ne fallait pas laisser à ma » grand'mère le temps de le décider contre » ma sœur. » — « Mon enfant, » reprit tristement madame de Revel, « ne deviez-vous » pas compter sur votre mère? »

Mathilde était sensible à tant de bonté; mais toujours entraînée par la vivacité de ses impressions, elle ajouta : « Maman, al- » lons retrouver Eugénie : permettez-moi de » lui apprendre la résolution de mon père; je » connais ma sœur mieux que vous. » — Madame de Revel fut affligée de cette réflexion

qui lui rappelait des souvenirs pénibles. Sa fille s'en aperçut : — « Mon Dieu ! mon Dieu !
» que je suis malheureuse aujourd'hui ! s'é-
» cria-t-elle : toutes mes paroles blessent,
» offensent ; et jamais je n'ai autant désiré
» d'être bien... Ma pauvre sœur ! »

Mathilde se désespérait. Sa mère craignant que, dans son état, des émotions si fortes ne devinssent dangereuses, la rassurait, lui donnait des espérances qu'elle était loin de concevoir. — « Allons près d'Eugénie, » dit-elle à sa fille, « et ne lui parlons pas ce soir
» des peines qui l'attendent demain. » — Mathilde, pénétrée de la tendresse indulgente de sa mère, s'arrêtait à chaque pas pour la remercier.

Dès qu'Eugénie vit sa mère, elle se mit à genoux, et lui demanda de la bénir. Madame de Revel l'embrassa; elles s'assirent toutes trois. Mathilde, disant qu'elle souffrait, appuyait sa tête sur une de ses mains, pour cacher à sa sœur des yeux remplis de larmes. Madame de Revel leur fit apporter un léger souper sur une petite table, et se plaça entre ses deux filles. Mathilde servait Eugénie; sa mère offrait à Mathilde tout ce qu'elle croyait

que son goût préférait; et peu à peu elle l'engageait ainsi à prendre quelque nourriture. Madame de Revel contemplait ses deux filles, si unies, et, malgré leurs chagrins actuels, sûrement plus heureuses par leur affection, qu'Ernestine ne l'était par l'orgueilleuse opinion de son mérite.

Après leur souper, Mathilde établit sa sœur dans l'appartement d'Edmond; mais elle n'eut pas le courage de lui annoncer la volonté de son père. « Demain, lui dit-elle, « nous irons de bonne heure savoir ce que deviennent ces pauvres filles. » — Avec ce détour, elle espérait la conduire à son couvent, sans paraître l'y ramener. Eugénie remercia Mathilde et demanda à voir son père. Madame de Revel répondit, en baissant les yeux, qu'il était absent; car elle désirait aussi qu'Eugénie eût une nuit tranquille.

Après l'avoir embrassée, elle emmena Mathilde. Dès qu'elles furent seules, madame de Revel la supplia de se coucher, et de la laisser reconduire Eugénie le lendemain. Mathilde ne pouvait penser au réveil affreux qu'aurait sa malheureuse sœur. Ses larmes,

l'agitation de son ame, les fatigues de la journée avancèrent le terme de sa grossesse. Sa mère était encore près d'elle, qu'elle fut saisie de vives douleurs. « De grâce, maman, » dit Mathilde, prenez les clefs de l'appar- » tement d'Edmond, et que vous seule puis- » siez voir ma sœur... Hélas! il ne me sera » plus possible de la consoler. » — Sa mère le lui promit. L'état de Mathilde devint bientôt alarmant. Il fallait envoyer à Paris pour avoir des secours. Monsieur de Revel était presque aussi effrayé que sa femme. Mathilde éprouvait d'horribles souffrances, mais n'avait aucune idée du danger où elle était. Les accidens se succédaient, et le médecin, en arrivant, déclara qu'il y avait peu d'espoir de la conserver.

Que devint alors monsieur de Revel? Comme il s'accusait d'avoir affligé sa fille par une sévérité juste, mais excessive! comme il regrettait de n'avoir pas reçu Eugénie avec plus de bonté! Hélas! que reste-t-il au cœur d'un père qui va perdre son enfant, si ce n'est l'idée consolante de l'avoir rendu heureux!

Pendant qu'il se désespérait, Mathilde ne

croyait même pas que son état lui donnât le droit de demander à son père la grâce d'Eugénie. Monsieur de Revel cachait ses pleurs à sa fille, qui différait toujours de lui parler de sa peine. Cependant elle l'aperçut dans une glace, essuyant ses yeux. Tout-à-coup ranimée, plus confiante, elle l'appela : « Je » souffre, lui dit-elle, mais pas encore assez ; » je voudrais être près de mourir. » — « Ah ! » s'écria-t-il, vous aurais-je fait moins ai- » mer la vie ? » — « Non, mon père, je suis » l'enfant de votre prédilection, et vous » avez tout fait pour moi. Mais, » ajouta-t-elle avec un doux sourire qui se montrait sur ce visage altéré par la douleur, « si j'étais » bien mal, vous ne pourriez me rien re- » fuser. » — Son père la serra dans ses bras : il la savait mourante, et elle n'osait même pas lui adresser une prière. Fondant en larmes, il lui dit : « Ma fille, Eugénie ne nous » quittera jamais. »

Avec quelle émotion Mathilde remerciait son père ! Dans les bras l'un de l'autre, monsieur de Revel frémissait d'entendre sa fille prononcer les mots de bonheur et d'avenir.

On tremblait pour elle, et l'on entraîna hors de la chambre son père et sa malheureuse mère. Hélas! ce fut Eugénie qu'ils allèrent chercher; ce fut avec elle qu'ils eurent besoin de pleurer.

CHAPITRE XIX.

Monsieur et madame de Revel ne conservaient plus d'espérance, lorsque, vers le soir, on leur annonça que Mathilde venait de donner le jour à un fils, mais que son extrême faiblesse ne lui permettait pas encore de les voir. Aussitôt ils coururent dans le salon qui tenait à la chambre de Mathilde. Appuyés contre sa porte, ils écoutaient attentivement le moindre bruit, et n'aspiraient, pour tout bien, qu'à entendre la voix de leur fille.

Eugénie avait suivi son père. Elle était près de lui, lorsque madame de Couci, monsieur et madame de Sanzei vinrent aussi pour savoir des nouvelles de la malade. Monsieur de Revel, entièrement occupé d'elle, oublia que sa belle-mère n'avait pas encore vu Eugénie. Madame de Couci, frappée de sa présence, ne pensait plus à Mathilde. « Eh !

» depuis quand madame est-elle ici ? » dit-elle à son gendre. — « Depuis que je l'ai en-» voyé chercher, » répondit-il avec humeur. Il se sentit soulagé en ajoutant : « Elle y est » pour toujours. » — « Je le prévoyais, » repartit madame de Couci ; « mais je pense » que l'on aurait dû lui apprendre à venir » me rendre ses devoirs. » — Monsieur de Revel, blessé, allait peut-être le faire sentir avec trop de vivacité à sa belle-mère, lorsqu'il vit ouvrir bien doucement la porte de Mathilde. Oh ! que la crainte de faire le moindre bruit calma facilement l'agitation de sa colère ! sur la pointe du pied, respirant à peine, il approcha du lit de sa fille.

Madame de Couci, Ernestine avaient suivi monsieur et madame de Revel. Mathilde regardait sa famille avec des yeux inquiets. Son père devina qu'elle désirait Eugénie ; il l'appela, la conduisit près de sa sœur, et répéta de nouveau : « Pour toujours avec nous. » Madame de Couci demanda avec ironie au médecin s'il ne craignait pas que toutes ces émotions ne fissent mal à Mathilde ? Il le pensait, et pria qu'on sortît pour lui laisser

trouver un sommeil dont elle avait besoin.

Aussitôt ils voulurent s'en aller. Les yeux reconnaissans de Mathilde suivaient son père; leurs regards se rencontrèrent. Monsieur de Revel ne put s'empêcher de venir l'embrasser encore une fois. Elle le remercia en lui disant : « Vos deux filles sont bien heureuses! » — Sa grand'mère l'entendit : Quoi! se disait-elle, *ses deux filles !* Ernestine n'est-elle donc pas aussi sa fille! ne l'ai-je donc pas rendue heureuse? — Son éloignement pour Eugénie s'en accrut; mais elle résolut de cacher un déplaisir qui ne pouvait plus rien empêcher. Monsieur de Revel était si content, qu'il avait oublié l'humeur de sa belle-mère. D'ailleurs il évitait avec soin les scènes de reproches; et si quelquefois son ton avait de l'amertume, ses propos ne manquaient jamais de convenance. Ainsi le retour d'Eugénie parut une chose concertée entr'eux et approuvée par tous.

Lorsque la famille se réunit pour souper, chacun, en entrant dans la salle à manger, alla prendre sa place ordinaire. Celle de Mathilde restait vide à côté de sa mère. Par un premier mouvement, madame de Revel fit

signe à Eugénie de venir s'y asseoir. Mais à l'instant, frappée de l'idée que Mathilde pouvait n'être pas hors de danger, elle sentit une répugnance invincible à donner elle-même cette place à une autre. Eugénie s'avançait avec timidité; sa mère n'osait l'arrêter, et détournait la tête.... Monsieur de Revel devina sa faiblesse; il l'excusa, car Mathilde en était l'objet, et il appela Eugénie près de lui. Cette circonstance, bien légère en elle-même, fut encore favorable à la jeune religieuse. Ernestine était toujours placée à table à côté de madame de Couci, et Mathilde à côté de sa mère. Monsieur de Revel regardait sa femme, sa belle-mère, et reportait ses yeux sur Eugénie, en éprouvant une satisfaction jusqu'alors inconnue. La crainte de perdre Mathilde avait donné une nouvelle vie à ses sentimens d'amour paternel.

Toutes les fois que madame de Couci parlait d'Ernestine, elle la nommait *ma fille*. De même, madame de Revel appelait ainsi Mathilde. Ce nom les désignait à tous; personne ne s'y trompait. Plusieurs fois, pendant le souper, madame de Couci, madame de Revel l'employèrent par habitude. Soit

que la présence d'Eugénie rendît plus sensible cette adoption exclusive; soit que monsieur de Revel s'aperçût, pour la première fois, qu'il ne devait être qu'un objet secondaire dans l'affection d'Ernestine et de Mathilde, ses pensées le ramenaient vers Eugénie. Il la considérait attentivement; il cherchait dans ses timides regards si le souvenir de sa rigueur pouvait être effacé. « N'importe, se dit-il en soupirant, « j'en aurai une aussi » que j'appellerai *ma fille*, et on devinera » celle dont je voudrai parler. » A la fin du repas, il dit à madame de Revel : « Dorénavant la place d'Eugénie sera près de la » mienne. »

Le lendemain il conseilla, car déjà il n'ordonnait plus, il conseilla à Eugénie d'aller à son couvent s'informer du sort des religieuses. Il lui fournit les moyens de secourir les plus à plaindre, et lui recommanda de revenir promptement.

CHAPITRE XX.

L'ENFANT de Mathilde fut nommé Victor, comme son grand-père. Peu à peu elle revenait à la vie. La présence d'Edmond manquait seule à sa félicité. Elle se voyait chérie de son père, adorée de sa mère : Eugénie lui devait tout; et les yeux satisfaits de Mathilde ne se portaient que sur des objets d'attachement. Lorsqu'elle commença à se lever, sa faiblesse, sa démarche incertaine semblaient lui avoir appris le besoin d'un appui. Cette faiblesse même lui donnait une grace nouvelle. Elle n'avait plus cette vivacité, cette étourderie qui ne permettaient guère d'être avec elle, sans un peu d'inquiétude. Sa sœur, attentive à chacun de ses mouvemens, prévenait tous ses désirs, et n'était occupée qu'à la soigner ou à la distraire : elle ne la quittait que pour des instans, faisait quelques pas dans le jardin, et revenait bien vite.

Chaque jour monsieur et madame de Revel, frappés de la douceur, de la modération d'Eugénie, l'aimaient davantage. Etonnée de ces sentimens, elle jouissait en tremblant d'une situation si inattendue.

Ce n'était plus au salon, mais dans la chambre de Mathilde, que ses parens se réunissaient. Ils lui cachaient avec soin tout ce qui pouvait l'effrayer dans les événemens politiques. Près d'elle, ils semblaient revenus à ces temps paisibles qui avaient précédé la révolution. Eh! qui ne se rappelle les soins touchans dont une bonne et tendre famille environne une jeune mère, à la naissance de son premier enfant; cette joie, modérée seulement par la crainte de lui causer trop d'émotion; ce trésor de bonheur et d'espérance, à la vue de cet enfant pour qui chacun demande qu'il survive à tous!

Depuis long-temps madame de Sanzei était irritée de la bienveillance qu'on témoignait à son aimable sœur. La jalousie se peignait sur tous ses traits, et ses propos étaient pleins d'amertume. Cette réunion dans l'appartement de Mathilde lui devint odieuse. Elle passait ses journées dans le parc, pour

éviter même madame de Couci. Elle n'osait pas lui faire de reproches; et renfermant dans son cœur les sentimens qui l'agitaient, elle ne trouvait plus un seul mot à lui dire. Pour monsieur de Sanzei, lorsque, selon sa coutume, il venait l'entretenir de son rare mérite, loin de l'écouter avec les égards qui remplacent l'intérêt, elle le regardait poursuivre ses longues histoires, avec un air de surprise offensante et d'ironie.

Si elle eût eu le courage d'avouer à ses sœurs le vide de ses affections, le trouble de son ame, elles se seraient empressées de la consoler; mais son orgueil ne pouvait descendre jusqu'à la plainte. Comme Mathilde ignorait ses chagrins, elle ne dissimulait pas devant elle son bonheur; et sans cesse il lui échappait des expressions de joie qui venaient blesser cet esprit malade. Ernestine fuyait, et retombait chez madame de Couci qu'elle trouvait avec monsieur de Sanzei, occupés à comparer l'éclat des temps passés avec la confusion actuelle; parlant des nobles amusemens de leur jeune âge; répétant, sans se lasser, les mêmes histoires qu'Ernestine savait si bien, qu'elle aurait pu les avertir lors-

qu'ils déplaçaient un mot dans leurs éternels récits.

On l'avait décidée à épouser monsieur de Sanzei, en lui vantant le rang que ses places lui donnaient à la cour. Son âge même, si disproportionné au sien, avait été présenté comme un titre de préférence. Madame de Couci n'avait pas manqué de faire observer à sa petite-fille qu'elle jouirait à dix-huit ans de la considération qu'il avait acquise. Jamais on ne lui avait dit *il faut être bien,* mais seulement, *il faut le paraître.* Une éducation dont la vanité était le principe unique, l'avait disposée à croire que les motifs qui déterminaient madame de Couci étaient les seuls raisonnables. Aussi se trouva-t-elle cruellement trompée, lorsque la révolution vint attaquer toutes les anciennes distinctions. Les titres étaient détruits, les rangs confondus, l'existence même compromise. Il ne restait donc à Ernestine qu'un mari d'un caractère assez désagréable, et qui bientôt ajouterait aux chagrins de l'âge ceux du renversement de sa fortune. Seule, dans ses longues promenades, elle se demandait qui avait aveuglé sa jeunesse? qui avait abusé

de son inexpérience ? et elle pensait à madame de Couci avec un ressentiment qu'elle ne pouvait modérer.

Madame de Sanzei ne pardonnait point à son mari de ne pas vouloir sortir de France, et de consentir à y exister, sans aspirer à autre chose qu'au bonheur de se faire oublier. Elle enviait au jeune et brave Edmond ces périls qu'il recherchait; elle le voyait d'avance prendre une part active aux affaires, et nommé dans les combats. Le triomphe et la joie de l'heureuse Mathilde retentissaient déjà dans son cœur. Elle se la représentait brillante de succès, enivrée de félicitations; tandis qu'elle, si fière, si courageuse, resterait liée à monsieur de Sanzei, qui n'aurait montré que la vulgaire ambition de conserver ses biens. Elle le suivrait à la cour, dans la société, humiliée de n'avoir pu le décider à rien d'honorable, pour défendre la cause qu'il nommait la sienne. Elle ne pouvait supporter l'idée de l'existence obscure dont elle se croyait menacée. Elle pensait que, dans de telles circonstances, il lui était permis d'agir par elle-même, d'après ses opinions, et de séparer sa conduite et ses intérêts

de la conduite et des intérêts de son mari.

Un matin que, par bienséance, elle avait passé quelques instans près de la chaise longue de sa sœur, elle se sentit plus importunée que jamais de l'espèce d'adoration que monsieur et madame de Revel avaient pour Mathilde. Ernestine les occupait si peu, qu'ils avaient même oublié de lui parler. Après avoir attendu quelque temps un mot, un regard de ses parens, elle se leva tout-à-coup, et attira leur attention par ces terribles paroles : « Personne ne m'aime ici, et, » grâces à ma grand'mère, je n'aime rien, » non rien, pas même moi. » — Elle s'enfuit, tirant avec force la porte sur elle. Ses parens l'appelèrent en vain; elle était déjà loin.

Poursuivie par son agitation, Ernestine parcourait les jardins, s'abandonnant au tumulte de ses pensées. — « Faut-il donc, » disait-elle, rester ensevelie dans cette » terre, y cacher sa jeunesse?.... Suis-je » condamnée à renoncer, en apparence, et » pour sauver ma vie, à des distinctions » auxquelles on m'a persuadée de tout sacri- » fier?... Non, je veux émigrer. Du moins,

» au milieu de la noblesse, les prétentions » de monsieur de Sanzei deviendront mes » droits.... Dehors, la religion a repris sa » puissance ; et ceux qui la défendent » m'honoreront d'aimer pour l'amour d'elle » celui.... » — Elle s'arrêta, n'osant cependant prononcer qu'elle n'aimait pas son mari.

Elle retourna promptement, et trouva madame de Couci avec son gendre, consternés des nouveaux décrets qui venaient de paraître. L'un et l'autre se perdaient en calculs sur les chances et la durée de la révolution. Ernestine, sans leur donner le temps de se reconnaître, leur déclara sa volonté de sortir de France. — « Vous avez tort, s'écria ma» dame de Couci; car nous touchons au » moment où l'excès du mal amènera le » bien. » — « Quand ce bien arrivera, re» partit Ernestine, nous reviendrons avec » lui : jusque-là, je ne veux plus rester en » France; je ne le veux plus absolument. » Elle se jeta dans un fauteuil, satisfaite d'avoir osé signifier à sa grand'mère une volonté inébranlable, et croyant la punir, au moins un instant, du malheur de toute sa vie. Ce

premier pas fait, Ernestine n'était pas capable de céder, ni de se contraindre. La jalousie avait trop long-temps déchiré son ame, et la révolte de son esprit était enfin près d'éclater.

Madame de Couci allait apprendre trôp tard, que la conduite n'est assurée que par les principes ou par les sentimens. Cette dignité factice qui ne tient pas à soi, mais à un état, perd sa force dans la solitude. Il lui faut un théâtre pour se montrer, des témoins qui l'admirent, des comparaisons qui la soutiennent.

« Aurait-on manqué à ce que l'on vous » doit, dit madame de Couci avec in- » quiétude à sa petite-fille? » — « Non, » répondit sèchement Ernestine, les yeux fixés vers la terre. — « Sauriez-vous qu'un dan- » ger pressant nous menace? » — « Non. » « — Alors, » reprit monsieur de Sanzei, « d'où vient cette résolution soudaine? » — Ernestine, moins craintive avec lui qu'avec sa grand'mère, fut soulagée quand elle le vit se mêler à cette discussion; car elle pouvait laisser tomber sur lui toute l'indignation qui

l'oppressait. — « Il importe fort peu, répon-
» dit-elle, de chercher d'où vient cette réso-
» lution; ce qu'il faut savoir, c'est où elle
» me conduira; et je veux émigrer. »

Madame de Couci crut imposer à ce caractère d'indépendance qui se montrait pour la première fois, en lui disant : « Revenez à
» vous-même; jusqu'ici vous ne m'avez ja-
» mais montré de volonté. » — « On s'en
» aperçoit, repartit-elle avec aigreur... mais
» enfin, il ne s'agit pas d'examiner si je
» pouvais être plus heureuse. Consentez à
» venir avec moi, et je vous serai de nou-
» veau soumise.... Que Monsieur de Sanzei
» se décide à m'accompagner, et alors il peut
» compter sur ma déférence... » — Madame de Couci refusa de l'argent pour ce voyage; — Ernestine parla de ses diamans. — Monsieur de Sanzei allégua son autorité; — elle le regarda avec un sourire dédaigneux. — « J'admire, lui dit-elle, que vous préfériez
» de rester dans un pays où le dernier de vos
» gens a plus de crédit pour me faire avoir
» un passe-port, qu'il ne vous en reste pour
» m'empêcher de l'obtenir. » — Il allait

lui répondre ; elle s'empressa d'ajouter : « Vous voyez que vous avez plus d'inté- » rêt que moi à quitter la France. »

Ernestine sortit, laissant sa grand'-mère saisie de colère, et plus encore de surprise. « Elle a raison, s'écriait-elle, toutes les au- » torités sont méconnues..... plus de conve- » nances, plus de respect social... qui pour- » rait l'arrêter ?... » — « Mais enfin, » re- prit monsieur de Sanzei, « si elle persiste? » — « Elle persistera, monsieur, soyez-en » sûr. Ernestine n'a pas osé me braver sans » y avoir bien réfléchi. » — « Que ferons- » nous donc alors, madame ? » — « Vous » ferez comme vous l'entendrez; mais quant » à moi, je suis déterminée à paraître vouloir » le parti qu'Ernestine prendra. Certainement » je ne me montrerai pas délaissée par celle » dont je vantais sans cesse la prudence et » la soumission. »

CHAPITRE XXI.

Monsieur et madame de Revel étaient restés accablés de ces mots affreux : *personne ne m'aime ; je n'aime rien.* — « Mon Dieu ! » s'écria Eugénie, « qu'Ernestine est à plaindre ! » — « Ah ! » dit Mathilde, « je lui croyais » une raison si haute, une indifférence si » sûre, que je la jugeais peu susceptible du » regret qui vient de lui échapper. » — « Voilà donc, » reprit monsieur de Revel, « le résultat de cette éducation personnelle » et dénuée d'affection ! L'amour d'elle- » même, le désir de paraître, l'opinion de » son mérite, sont les seuls sentimens qu'on » ait cherché à faire naître dans son ame. » Aussi s'aperçoit-elle trop tard qu'elle n'est » pas heureuse, et qu'elle est peu aimée. » — Cependant il alla retrouver Ernestine ; car elle excitait sa pitié au moment même où il blâmait son égoïsme.

Lorsqu'il fut parti, madame de Revel observa, en soupirant, que c'était à elle qu'on devrait reprocher les fautes d'Ernestine. — « Mes » enfans, » dit-elle à Eugénie et à Mathilde, « j'aurais dû garder votre sœur près de moi. » Mais tâchons de ne pas faire partager à » monsieur de Revel la douleur que j'éprou- » ve. Quand il m'enleva Ernestine, nous » étions fort jeunes l'un et l'autre. Si alors » je m'inquiétais pour mon enfant, ce n'é- » tait tout au plus que de ses premiers jours. » Je songeais à peine à ses premières an- » nées.... Je n'avais pas seize ans ;.... à cet » âge l'avenir semble si éloigné ! mais cet » avenir auquel on ne pense guère vient quel- » quefois vous punir bien sévèrement! »

Madame de Revel, les yeux baissés, n'osait considérer Eugénie. On sentait à son trouble, on lisait dans ses traits, que ce n'était pas Ernestine qui était le principal objet de ses réflexions. Aussi Eugénie, confuse, éprouvait l'embarras de la pudeur, en voyant sa mère prête à s'accuser. A genoux devant madame de Revel, elle baisait ses mains avec une tendresse suppliante. C'était elle qui semblait se repentir et demander grâce.

Un regard de sa mère l'autorisant à répondre à sa peine, elle lui dit : « Maman, soyez tran-
» quille ; vous ne pouvez vous rien repro-
» cher, car je n'éprouvais pas de regrets. Sous
» le voile, j'étais contente de mon sort ; et
» près de vous, chaque jour vos bontés me
» font chérir la vie. » — « Je vous remer-
» cie, mon enfant, de me le dire. J'aime
» trop à vous croire pour ne pas saisir avi-
» dement les consolations que vous m'offrez.
» Oui, ma fille : cependant, une seule fois,
» laissez-moi vous demander de plaindre
» votre mère. Quant à monsieur de Revel, de
» nombreux exemples le justifiaient à ses
» yeux. »

Elle prit la main de Mathilde et celle d'Eugénie, et les pressa dans les siennes : « Mes
» enfans, » leur dit-elle, « il faut l'avouer ;
» ces réflexions que je fais aujourd'hui ne
» me seraient jamais venues, au milieu des
» distractions du monde. Mais, retirée à la
» campagne, j'ai eu le temps de sentir que
» les meilleurs amis d'une mère sont ses en-
» fans. » — Et regardant Mathilde, elle ajouta : « J'ai bien soigné ton jeune âge,
» ma fille, et je compte sur toi. Plus heu-

» reuse que prudente, je compte aussi sur
» ma bonne Eugénie. Elle oubliera son en-
» fance délaissée ; et je pourrai avec sécurité
» lui confier mes vieux jours. »

Eugénie s'affligeait de voir sa mère se livrer à ces tristes souvenirs. Que de motifs elle trouvait dans l'amour filial, dans la religion, pour effacer de son esprit un sentiment si pénible! — « Je t'écoute, ma chère Eugénie,
» lui dit madame de Revel, et j'aime à t'en-
» tendre. Mais sois persuadée qu'il n'est pas
» d'instant où je ne me rappelle ton voile et
» tes vœux. Alors une voix secrète semble
» me dire : Ta puissance dans son cœur ne
» vient pas de toi.... tu es étrangère aux
» souvenirs de sa jeunesse..... dans le mal-
» heur, attends de Mathilde, espère d'Eu-
» génie. »

CHAPITRE XXII.

Monsieur de Revel revint sans avoir trouvé Ernestine : « Je crois, » lui dit Mathilde, « que ma sœur prend pour un sentiment de » prédilection les soins que vous donnez en» core à ma faiblesse. Je me sens plus forte » aujourd'hui ; et ce soir, au lieu de rester » chez moi, si vous le permettez, je me » rendrai dans le salon. » — Ses parens y consentirent, et la quittèrent pour descendre dans la salle à manger. A peine y étaient-ils, qu'ils virent entrer madame de Couci et monsieur de Sanzei. On s'étonnait de ne pas voir arriver Ernestine. Avant de s'asseoir, monsieur de Revel, sans s'adresser à personne, demanda si on ne l'avait pas avertie, et ordonna à un de ses gens d'aller la chercher.

Lorsque madame de Couci l'avait fait appeler, Ernestine, de peur de se trouver

avec sa grand'-mère, n'avait pas voulu répondre. Plus soumise à son père, elle parut, mais pâle et marchant la tête haute. Ses mouvemens étaient brusques et rapides, comme ceux d'une personne qui dédaigne la plainte, et prétend imposer à la pitié. Toute la famille baissa les yeux; elle seule semblait braver tous les regards.

Après un long silence, ce fut monsieur de Revel qui parla le premier. Jamais il ne s'était montré si aimable; et, lorsqu'il vit qu'Ernestine avait repris un maintien plus calme, il s'occupa d'elle avec une grace particulière. Madame de Couci, qui ne savait à quoi attribuer cette bonté inattendue, imagina qu'elle avait confié à son père son projet d'émigration; qu'il l'encourageait dans sa désobéissance, et en jouissait peut-être. Son humeur augmentait, à mesure que la tranquillité se rétablissait autour d'elle.

En sortant de table, madame de Revel proposa de passer dans le salon. C'était encore une chose imprévue, à laquelle madame de Couci ne manqua pas d'attacher assez d'importance, pour y voir une intention secrète. Monsieur de Revel appela Ernestine : « Ve-

» nez vous placer près de moi, mon enfant,
» lui dit-il. Comme l'aînée, je veux avoir
» votre avis sur une démarche qui nous con-
» cerne tous. » — Il prit sa main et la serra tendrement. Ernestine abandonnait sa main à son père, et détournait la tête, pour qu'il ne s'aperçût pas de l'émotion que sa bonté lui causait. Elle se reprochait presque d'y être sensible. « N'est-ce pas ce matin même
» qu'ils n'ont pas daigné faire attention à moi ?
» se disait-elle. Me croient-ils assez simple
» pour ouvrir mon cœur à leur premier re-
» tour ? » — Cependant sa main restait dans celles de son père.

« Avant que Mathilde descende, » dit-il à madame de Couci, « je veux vous parler
» du péril qui nous menace. Il faut le lui
» cacher ; mais il me paraît urgent de s'y
» soustraire. » — « Ah ! dit intérieurement
» madame de Couci, voilà donc le motif de
» la révolte d'Ernestine ! » — Elle lança un regard d'indignation sur son gendre qui ne le remarqua point, et continua : « Depuis long-
» temps je voulais quitter la France ; mais
» les nouvelles d'aujourd'hui me décident.
» D'ailleurs Mathilde a repris assez de force

» pour voyager sans danger. » — Ernestine retira vivement sa main que son père tenait encore. « Il est fort heureux pour » nous, lui dit-elle, et bien agréable pour » Mathilde, que nous n'ayons pas été per» sécutés, en attendant que son état nous » permît de chercher un asile.»—« Croyez, » Ernestine, » reprit gravement monsieur de Revel, « que j'avais d'anciens amis qui » veillaient sur vous tous. Au surplus, si » vous aviez désiré partir plus tôt, vous étiez » libre et fort indépendante. N'oubliez pas » que Mathilde faible encore, et loin de son » mari, n'obtenait point de préférence, » mais demandait plus de soins. »

Monsieur de Revel voyait avec peine qu'il ne parviendrait pas à guérir l'esprit d'Ernestine. Ce ne fut même pas sans effort qu'il dit à madame de Couci : « Depuis que nous » vivons ensemble dans cette terre, je me » suis accoutumé à croire que nous ne fai» sons qu'une même famille; et je ne puis » prendre un parti de cette importance, » avant de savoir vos intentions. » — « Il » est tout-à-fait dérisoire de me demander » mon opinion, après avoir amené Ernes-

» tine à la vôtre. » — « Moi, reprit-il, je » vous jure... » — « Certes, » répliqua madame de Couci, « je la connais trop bien » pour croire que d'elle-même, elle eût osé » se permettre une volonté, sans avoir au» paravant consulté la mienne. » — Tous les regards se portèrent sur Ernestine, dont la figure annonçait un parti tellement arrêté, qu'elle entendait parler d'elle comme si l'on se fût occupé d'un autre. « Hé bien ! » s'écria madame de Revel avec joie, « pour» quoi se faire d'inutiles et d'injustes repro» ches? nous partirons tous ensemble. » — « Quant à moi, » lui répondit sa mère, « qui n'ai point médité cette démarche en » secret, qui ne m'y suis point préparée à » loisir comme votre mari, j'ai des affaires » qui demandent ma présence. J'ai des ar» rangemens à prendre, des baux à renou» veler, et je ne pourrai pas vous rejoindre » avant l'hiver. »

Monsieur de Sanzei envisageait avec inquiétude les lois sur l'émigration, et frémissait de courir la chance d'une ruine totale. Il proposa donc que chacun se retirât dans la moindre de ses terres; car, selon lui,

on ne devait plus vivre réunis. Leur maison attirait trop les regards, avait trop d'éclat; il fallait au contraire exister, pour ainsi dire, sans être aperçu.

Mathilde entrait dans le salon, pendant que monsieur de Sanzei s'efforçait de prouver qu'il fallait rester en France pour conserver ses propriétés. Surprise de le voir en ce moment blâmer l'émigration, elle ne manqua pas de lui rappeler avec quel zèle, quelle chaleur il avait engagé Edmond à se rendre au rassemblement général. Cette remarque jeta une nouvelle aigreur dans leur discussion; elle dégénéra bientôt en dispute. Ils parlaient tous en même temps, et finirent par ne plus s'entendre. Monsieur de Revel impatienté se leva : « Pour la première fois, leur » dit-il, que je consens à soumettre mes » projets à ma famille, à écouter l'avis de » tous, ce début n'est pas encourageant. » — Il sortit, décidé à emmener sa femme avec Mathilde et Eugénie, sans insister davantage.

CHAPITRE XXIII.

A PEINE monsieur de Revel se fut-il retiré, que toutes les voix s'élevèrent avec plus de force. Madame de Couci reprochait à sa fille de ne l'avoir jamais consultée. « Me faire » part de vos projets, » s'écriait-elle du ton le plus aigre, « ce n'est assurément pas me » les soumettre. »—Mathilde accusait monsieur de Sanzei d'avoir contribué au départ d'Edmond. Elle savait bien qu'il s'était décidé par ses propres sentimens; mais elle s'indignait que personne n'eût essayé de le retenir, et avait besoin de s'en plaindre. Ernestine fut la seule qui restât impassible, parce que sa résolution était irrévocable, que celle des autres lui était parfaitement indifférente, et qu'elle eût mieux aimé partir seule.

Lorsque monsieur de Revel descendit pour souper, ils disputaient encore. Son arrivée

ramena le silence, et l'on soupa sans se rien dire. Sur la fin du repas, on remit à monsieur de Revel une lettre qui parut lui causer beaucoup d'émotion. En sortant de table, il passa dans le salon; et réunissant sa famille près de lui, il dit: « Vous avez parlé avec tant » de chaleur, que quelques mots ont été » entendus par les domestiques. On m'ap» prend que l'un d'eux vient de dénoncer » notre prochain départ. » — Il lut une lettre anonyme, car dans ce temps on se cachait pour faire le bien. On l'avertissait que son projet d'émigration était connu; qu'il excitait une sorte de rumeur, et qu'il fallait se hâter; car la commune se préparait à s'opposer à son départ. Madame de Couci reconnut qu'il n'y avait pas un moment à perdre; et passant d'une extrémité à l'autre, elle se désolait de n'avoir point de passe-port. Monsieur de Revel promit de lui en procurer un. La nuit fut employée à faire des paquets, et à dresser des procurations pour laisser à monsieur de Sanzei le soin des biens de tous, puisqu'il était décidé à ne jamais abandonner sa fortune.

Le lendemain monsieur de Revel obtint en effet des passe-ports, mais seulement pour

aller avec sa famille dans une terre qu'il avait en Alsace. De là ils espéraient parvenir à s'échapper. Chacun emporta ce qui lui était strictement nécessaire. On se flattait encore d'un prochain retour. Hélas! Mathilde, plus disposée que personne à se flatter, ne prit que les robes d'une saison.

Vers le soir, madame de Couci et madame de Sanzei partirent les premières. Mathilde, son enfant, Eugénie et madame de Revel s'en allèrent ensemble. Chaque voiture précédait l'autre d'une heure, et monsieur de Revel arrivait le dernier pour s'assurer du sort de sa famille. Ils furent arrêtés plusieurs fois; mais leurs passe-ports n'étant que pour l'intérieur de la France, ils parvinrent heureusement à leur destination.

Les regrets de madame de Revel et les souffrances de Mathilde, pendant cette route pénible, étaient adoucis par l'affection d'Eugénie pour sa mère, ses soins pour sa sœur, et sa tendresse pour le petit Victor. Placée sur le devant de la voiture, elle ne pouvait détourner ses regards de la campagne : une belle vue la transportait d'admiration et de joie. Son ame recevait si vivement toutes les impressions,

que Mathilde dit à sa mère : « Qu'Eugénie
» est heureuse ! tout ce qui lui plaît l'é-
» meut. » — Madame de Revel était loin d'appeler bonheur une disposition qui lui ferait sentir plus douloureusement les peines de la vie, et le sort qui les menaçait.

Eugénie n'avait quitté son couvent que pour habiter la maison de son père. La malveillance des gens de la campagne commençant à se manifester, elle n'était point sortie de l'enceinte du parc. C'était assez pour jouir d'un beau jour, et respirer un air pur. Mais ce ravissement, à l'aspect d'une grande et riche contrée, elle ne l'avait jamais éprouvé ; aussi ne pouvait-elle contenir son émotion, lorsqu'elle se voyait au milieu d'un espace qui semblait toujours s'agrandir à ses yeux.

Ce voyage qui l'enchantait n'était qu'une fatigue pour Mathilde, qu'un chagrin pour sa mère. La voiture de madame de Revel passait rapidement ; elle regardait tous ces objets qui paraissaient fuir, et se demandait :
« Reviendrai-je jamais par ce chemin ? rever-
» rai-je jamais mon pays ? » — Mathilde ne portait pas si loin sa pensée ; toute à Edmond, elle trouvait qu'on n'allait pas assez vite, tandis

que sa mère craignait d'avancer. Eugénie était sans regrets, sans désirs. Partout, se disait-elle, je pourrai lever mes yeux vers le ciel; c'est assez dans mes peines. Je serai partout avec ma famille; c'est assez pour mon bonheur. Confiante, tranquille, elle apportait dans le monde cette soumission religieuse qui n'ose chercher à prévoir l'avenir. Elle étonnait autant sa mère et sa sœur, qu'elle-même était surprise de les voir si agitées.

CHAPITRE XXIV.

Monsieur de Revel et sa famille arrivèrent dans leur terre, vers la fin de l'été. Ce château n'avait pas été habité depuis bien des années. Leurs gens n'ayant pas été avertis, ne s'étaient point préparés à les recevoir; et leur présence causait un embarras qui donnait aux domestiques l'apparence de l'humeur, aux maîtres l'air du mécontentement. Eugénie seule, active et résignée, ne perdit point le temps en vaines plaintes. Elle s'appliquait à deviner les désirs de ses parens, qui, accoutumés à être servis, prévenus, restaient assis dans le salon, et ne savaient comment se passer de mille petites délicatesses dont ils avaient joui jusqu'alors. Elle eut bientôt parcouru ce vieux château. C'était de l'air le plus doux, qu'elle ordonnait aux anciens serviteurs de transporter, dans les divers appartemens, les meubles qui pouvaient

rendre ce séjour moins fâcheux. Aussi venait-on s'adresser à elle de toutes parts ; la famille, pour demander ce dont elle avait besoin, les domestiques pour apprendre à mieux servir. Avec le malheur Eugénie devint nécessaire.

Dès le lendemain, chacun s'occupa des moyens de parvenir au but de ce voyage. Ernestine pressait son père de sortir de France le plus tôt possible. Mathilde ne pouvait contenir la joie de son cœur, en pensant qu'elle allait revoir Edmond.

Après le déjeuner, ces deux sœurs, qui n'avaient jamais souhaité d'être ensemble, se sentirent attirées l'une vers l'autre par un même intérêt. D'un commun accord, elles se proposèrent de faire une promenade dans les environs, pour juger si les paysans avaient l'air bien sauvage et bien défiant. Ernestine, pour la première fois, se montrait presque bienveillante. Mathilde, généreuse envers le pauvre, toujours bonne et gaie, caressait les enfans, parlait à leurs mères, et les enchantait tous.

Madame de Revel craignait que l'émigration ne fût un éternel exil. Elle prit le bras

d'Eugénie, et alla tristement avec elle dans le parc de cette belle terre. Elle ne le connaissait pas. Tout rappelait la noble habitation de ces anciens seigneurs vivant dans leurs domaines comme des souverains, jusqu'à l'époque où ils avaient renoncé à leur puissance pour venir à la cour. Madame de Revel soupira, en jetant un regard sur ces ruines qui attestaient la splendeur de ses ancêtres, et dit à Eugénie : « De même il » ne nous restera peut-être qu'un grand » nom et de brillans souvenirs. »

Le château était extrêmement dégradé; mais les communs, livrés à quelques domestiques, étaient mieux conservés. Chacun d'eux du consentement des autres, s'était arrangé suivant ses besoins; et peu à peu ils s'y étaient établis avec leurs familles. Ils y existaient sans soin, sans servir, et s'étaient fait dans le parc de petits jardins, de petites propriétés, suivant leur convenance. Le jardinier qui accompagnait madame de Revel, lui disait : « Ceci est un mauvais bout de terrain que ma » femme a cherché à rendre utile. » — Là, un autre cultivait des légumes près des marbres brisés. Enfin, tous avaient pris possession

d'une partie de ce parc, consacré jadis au luxe et aux plaisirs du maître. Madame de Revel disait à sa fille : « Ah ! si nous avons » craint les habitans de la terre où nous fai- » sions notre demeure, ceux que nous avions » comblés de bienfaits, qu'espérer de ces » gens-ci qui ne nous connaissent pas, et » croyent que le temps et le travail sont de- » venus leurs droits? »

Monsieur de Revel était resté avec Antoine, son régisseur. Cet homme avait fait sa fortune en affermant les biens de cette terre au dessous de leur valeur. Aussi son arrivée imprévue lui causait-elle beaucoup d'inquiétude. Il respira, dès que monsieur de Revel lui eut demandé si l'esprit des paysans était bon. Il ne manqua pas de les peindre méchans, cruels. Ses paroles, mêlées de respect pour ses maîtres, et de crainte pour leur sûreté, en imposèrent à monsieur de Revel. Il finit par croire qu'il fallait lui avouer ses projets, et partir le plus tôt possible. Antoine promit de lui en faciliter les moyens, et s'en alla très-content d'avoir inspiré une terreur dont il comptait profiter pour éloigner cette famille. Monsieur de Revel, qui n'avait

trouvé ni sa femme ni ses enfans, passa chez sa belle-mère pour lui apprendre tout ce qu'Antoine venait de lui confier. Elle leva les yeux au ciel douloureusement, effrayée de commencer à son âge une vie si agitée.

A l'heure du dîner, la famille se réunit dans l'appartement de madame de Revel. Son mari lui dit qu'Antoine lui paraissant très-zélé pour leurs intérêts, et fort puissant dans la commune, il avait cru devoir l'admettre à sa table. Ils se levaient tous pour descendre dans la salle à manger où il attendait, lorsqu'un vieux domestique entra furtivement, et comme saisi de crainte : « Méfiez-vous de monsieur Antoine, » leur dit-il bien bas; « il y a huit jours qu'il a examiné » votre terre, et visité le château avec moi : » il a dit à sa femme qu'il comptait l'acheter; » je l'ai entendu. » — « L'acheter! répéta » la famille consternée. — Oui, l'acheter, » quand on vendra les terres des émigrés. » — « Mais, je ne suis pas émigré, » repartit monsieur de Revel avec indignation. — « Je le vois bien; pourtant, méfiez-vous de » monsieur Antoine; car il n'est pas bon. »

Cet homme sortit, laissant monsieur de

Revel transporté de colère. « Ah! je suis donc émigré! » s'écriait-il, dans une agitation impossible à décrire : « je suis émigré! et ce» pendant me voilà encore en France, en» core dans ma terre. Hé bien! j'y reste» rai. » — « Il me semble, » reprit froidement Ernestine, « qu'à tout prendre, il vaut » mieux être émigré que proscrit. » — Monsieur de Revel ne l'écoutait point. Il ne pouvait supporter l'idée qu'Antoine se mît à sa place, qu'il possédât le château de ses pères. — « Mais qui nous prouve, » dit madame de Coucy, « que ce domestique soit une plus » honnête créature qu'Antoine? » — « Qui » nous le prouve? » répondit monsieur de Revel; « d'abord son intérêt, car je puis » améliorer son sort; et du moins il n'a pas » la prétention d'acheter ma terre. » — « Non, » répliqua madame de Couci; « mais » peut-être est-il payé pour nous effrayer. »

Comme elle finissait ces mots, parut la femme de charge; ce fut bien autre chose. Elle assura qu'Antoine, le vieux domestique, et tous les serviteurs de la maison, étaient ligués contre leurs anciens maîtres, et prétendaient se soustraire à une obéissance qu'ils

appelaient honteuse. — « Ah ! maman, » dit tout bas Eugénie à sa mère, « quelle » existence nous serait réservée ! Craindre » sans cesse d'être trompés ou trahis ! » — « Mon père, s'écria Mathilde, partons bien » vite, puisque d'ailleurs tel était votre » dessein. » — « Eh ! qui sait si ces gens » permettront notre départ ? » reprit tristement madame de Revel ; « ne sommes-» nous pas dans leur dépendance ? »

L'inquiétude de la famille allait en croissant ; et dans leur frayeur, ils firent promettre à monsieur de Revel qu'il dissimulerait son ressentiment devant Antoine. Ils descendirent, et le trouvèrent dans la salle à manger. Loin de se tenir à l'écart, comme il eût fait jadis, il s'empressa de venir au-devant d'eux, et leur présenta des siéges. Prévenus comme ils l'étaient, il leur parut que monsieur Antoine faisait déjà les honneurs de la maison.

Pendant le repas, madame de Couci ne daigna point jeter les yeux sur lui. Monsieur et madame de Revel gardaient un profond silence, et conservaient toute leur dignité. — Antoine ne discontinuait pas de parler, en

homme qui sait combien il est important.— Ernestine, qui voulait partir sans rencontrer d'obstacles, daigna s'abaisser jusqu'à lui prêter son attention. Plusieurs fois même elle l'interrogea sur l'état de la commune. Mathilde, qui n'aspirait qu'à revoir Edmond, s'efforça d'être polie pour lui. Ces deux jeunes personnes, suivant chacune leur projet, ne se doutaient pas qu'elles suspendaient la perte de leurs parens. Leur douceur, leur jeunesse affaiblissaient un peu ce que la hauteur de monsieur de Revel avait d'humiliant. Plus cette hauteur envers un inférieur qui s'oubliait, était juste, plus elle provoquait Antoine.

Cependant rien n'était arrêté dans son esprit. Il ne savait pas encore si, pour sa propre sûreté, il dénoncerait la fuite de ses maîtres, ou s'il ne consulterait que ses intérêts en facilitant leur évasion. Ce dernier parti lui paraissait le plus court et le plus sûr pour parvenir à acheter cette terre. Mais lorsqu'il considérait la distance où le tenait monsieur de Revel, il brûlait de disposer de son sort, et de commander là où il avait toujours obéi. Dans d'autres instans, la politesse d'Ernes-

tine, la bonté de Mathilde le faisaient rougir, et il était effrayé des criminelles pensées qui agitaient sa tête.

Aussitôt après le dîner, monsieur et madame de Revel remontèrent dans leur appartement. Madame de Couci se retira dans le sien. Antoine resta avec les trois sœurs. Mathilde le pria de les aider à sortir de France, avec cette confiance vive et sincère qui croit tout obtenir, parce qu'elle sent le désir d'obliger. Ernestine crut faire beaucoup, en lui promettant des récompenses lorsque l'ordre serait rétabli. — « Oh! quant » à cela, répondit Antoine d'un ton railleur, » je souhaite, madame, que vous puissiez » m'en donner un jour. » — Ernestine avait bien envie de le traiter avec le mépris qu'il lui inspirait; mais elle sut se contenir. Mathilde le conjura naïvement de fermer les yeux, et de laisser échapper une famille qui l'avait toujours bien traité. Il paraissait indécis, prétendait craindre de se compromettre, et leur peignait avec des couleurs horribles la disposition des esprits. Pour la première fois, elles connurent toute l'étendue du danger qui les menaçait. Antoine s'échauffait

lui-même en parlant ; et la situation de cette malheureuse famille devenait de plus en plus inquiétante.

Ces trois jeunes personnes frémissaient de crainte. Cependant Eugénie pensait avec peine que leur fuite exposerait peut-être un homme à qui elle avait honte d'avoir obligation ; et elle dit à ses sœurs : « Pourquoi » partir ? confions-nous plutôt en une provi- » dence secourable. Mon père n'a jamais fait » que le bien. Espérons tout du souvenir de » sa vie passée, et demeurons. » — Ces mots firent plus d'effet sur Antoine que les prières des deux autres sœurs. Il aperçut d'un coup-d'œil que si les chefs de cette maison étaient arrêtés, ces jeunes personnes exciteraient sûrement de l'intérêt. N'en avait-il pas éprouvé malgré lui ? Au lieu que si monsieur de Revel faisait un seul pas hors de la frontière, dès le lendemain le séquestre serait mis sur ses biens ; et lui, Antoine, pourrait bientôt les acheter.

Mathilde continuait à le solliciter. Il feignit d'être touché du sort qui la menaçait, et consentit au départ de ses parens, à condition qu'ils s'en iraient la nuit même. Il

ajouta avec un regard sinistre, en s'adressant à Mathilde : « C'est pour vous seule, madame, que je puis avoir une pareille condescendance ; mais suivez ce dernier avis, » ne perdez pas un moment. » Il s'en alla, laissant les trois sœurs glacées d'effroi.

CHAPITRE XXV.

Dès qu'Antoine fut sorti, les filles de monsieur de Revel coururent vers leurs parens, pour leur rendre compte des dispositions de cet homme. Elles ne cessaient de parler du terrible regard qui avait accompagné ces derniers mots : *ne perdez pas un moment*. Monsieur de Revel hésitait encore. Il ne pouvait se persuader que son ancien régisseur osât lui nuire. Et quand il l'essayerait, disait-il, qu'ai-je fait jamais qui m'empêche d'aller la tête levée? Comme il perdait un temps précieux à retracer sa vie, utile à l'État, honorable pour sa famille, on vint l'avertir qu'un paysan demandait à lui parler sur-le-champ.

C'était un de ses fermiers : « Partez tout » de suite, monsieur, lui dit-il, ou demain il » ne sera plus temps. Voici une année de » mon fermage que je vous apporte. Si je

» puis vous servir durant votre absence,
» comptez sur moi; mais ne m'écrivez pas.
» Je crains Dieu, je ferai mon devoir. » —
« Mon ami, s'écria madame de Revel, nous
» n'avons point de chevaux, et nos passe-
» ports ne sont que pour cette terre. » —
« N'importe, madame, venez tous. Mon fils et
» moi nous vous mènerons avec des chevaux
» de la ferme; seulement, tirez-vous d'ici
» avec le moins de bruit que vous pourrez. »

Dans ce moment, cette malheureuse famille se voyait à la merci de tout ce qui l'entourait; son existence dépendait du moindre hasard. Il y avait dix lieues à faire pour être hors de France. Ils se mirent dans une grande berline, et le fermier les conduisit par des chemins de traverse affreux, mais plus sûrs. Monsieur de Revel les suivait à cheval, pas à pas, pour veiller sur eux. La nuit ne laissait rien voir autour de soi. Ils n'entendaient que le bruit qu'ils faisaient eux-mêmes; et leur imagination craintive leur persuadait qu'il devait parvenir aux environs, et éveiller la malveillance. Ils tremblaient au plus léger cri du petit Victor.

Ils n'arrivèrent à la frontière qu'à cinq heures du matin. « Quoi ! » s'écria monsieur de Revel, avec un sentiment de fureur concentrée, « faut-il éprouver un mouvement » de joie en quittant sa patrie ? Quel sup- » plice nouveau pour un honnête homme ! » — Dans cet instant, il n'était pas animé par l'espérance. Comme Edmond, il ne quittait pas son pays pour défendre la cause des siens. Il fuyait ! il est vrai, pour soustraire sa famille au malheur et aux persécutions ; mais enfin il fuyait !.....

Lorsque le fermier les vit en sûreté, il s'arrêta, les priant d'attendre son fils qui conduisait leur seconde voiture avec leurs femmes. Le temps était superbe ; monsieur de Revel se promenait tristement, les regards baissés. Mathilde grava sur le dernier arbre de France son chiffre et le jour de son départ. — « Ah ! lui dit sa mère avec un profond » soupir, puissions-nous revenir effacer cette » date dans un temps plus heureux ! »

Le fils du fermier n'arrivait point. Son père commençait à craindre qu'on ne l'eût surpris favorisant le départ de leur maître,

Monsieur de Revel, effrayé des suites que pourrait avoir cette affaire pour ce brave homme, l'engagea à rester avec eux. Il s'y refusa. — « Non, non, dit-il, vous êtes tous » réunis; vous pouvez aller où vous vou- » lez. Moi, j'ai ma femme et six enfans qui » m'attendent.... Pourtant il faut se ras- » surer... Je crains Dieu; j'ai fait mon de- » voir.... Je suis bien sûr que ma femme » en a dit autant toute la matinée.... C'est » ce que nous répétons elle et moi, quand » nous avons à tirer quelqu'un de peine.... » Avec cela nous avons sauvé bien du » monde. »

Le jour s'avançait, et l'on n'avait aucune nouvelle du fils du fermier. Son père, ne pouvant plus supporter le trouble, l'anxiété qui l'agitait, pria monsieur de Revel de conduire sa famille à la ville voisine, pendant qu'il irait au-devant de son fils. « Si je le » rencontre, leur dit-il, nous reviendrons » ensemble, et nous reprendrons nos che- » vaux. »

Monsieur de Revel le vit partir avec une inquiétude qui ne lui permit guère de sentir ses propres chagrins. Cependant, quel

sentiment il éprouva, en montant sur le siége de cette voiture qui renfermait ce qu'il avait de plus cher, obligé de conduire et de servir lui-même tous les siens!

CHAPITRE XXVI.

Monsieur de Revel et sa famille arrivèrent à l'auberge avec une impression de tristesse qu'ils n'avaient jamais ressentie. Pas un seul domestique ; et monsieur de Revel obligé de donner ses soins à toute chose, de surveiller lui-même l'établissement de chacun d'eux : très-petit malheur, s'il n'avait pas été l'annonce de tous les autres.

Ils passèrent la journée à attendre leurs gens, et à se communiquer leurs craintes sur le sort du bon fermier. Enfin vers le soir il parut. La voiture s'était cassée ; cet accident avait seul causé le retard qui les avait inquiétés.

Monsieur de Revel, sa femme et ses enfans comblèrent le fermier et son fils de remercîmens et de bénédictions. Ils y répondirent en faisant des vœux pour le retour de leurs maîtres. Mathilde et Eugénie les re-

conduisirent jusqu'à la porte de la maison. Elles restèrent long-temps à regarder s'en aller ces habitans de la France qu'elles voyaient les derniers, et peut-être pour la dernière fois. D'ici à bien long-temps, plus de France, plus de patrie pour elles! A mesure qu'elles les perdaient de vue, elles se félicitaient que ces braves gens n'eussent pas été compromis; et elles considéraient ce succès comme un heureux présage pour eux tous. Le lendemain, la famille partit de bonne heure, et arriva la semaine suivante à Bruxelles.

Edmond était à l'armée. Mathilde se flattait que dès qu'il les saurait dans cette ville, il obtiendrait la permission de venir les rejoindre, ne fût-ce que pour un jour.

Monsieur de Revel prit une maison considérable. Il apportait assez de fonds pour vivre deux ans dehors, avec la même aisance dont il avait l'habitude; et il espérait que, pendant ce temps, les affaires générales s'arrangeraient, ou que du moins la situation des particuliers deviendrait meilleure.

En attendant Edmond, Mathilde se faisait un plaisir d'observer l'impression que sa sœur recevait de tant d'objets si nouveaux pour

elle. Le séjour d'Eugénie dans la terre de son père n'avait été qu'une seconde retraite, les événemens publics ayant forcé monsieur de Revel d'y vivre uniquement avec sa famille. Les yeux d'Eugénie s'ouvraient au monde pour la première fois; et c'était dans une ville qui rassemblait alors la société la plus brillante et la plus animée de l'Europe.

Mathilde avait imaginé pour sa sœur une parure particulière qui l'aurait fait remarquer, si sa figure belle et noble n'eût pas d'elle seule frappé tous les regards. Elle portait une longue robe noire. Ses cheveux étaient couverts d'une gaze de même couleur. La grande croix d'or d'abbesse de ***, restait toujours attachée sur sa poitrine. On apercevait la blancheur et la beauté de ses bras sous le crêpe dont elle croyait les cacher. Sa taille était noble, élégante, sa démarche timide. Ses yeux si doux et le plus souvent baissés, sa voix tendre et qu'on entendait à peine, semblaient craindre d'attirer l'attention. Surpris, ému, en la voyant, on aimait à chercher sa pensée. On eût voulu la distraire de cette existence tout intérieure; occuper cette ame séparée de la terre, qui ne

connaissait pas encore les passions, et laissait pressentir qu'elle pourrait les craindre.

Souvent, lorsqu'il était de trop bonne heure pour rencontrer personne, Eugénie allait avec une vieille femme de chambre de sa mère respirer l'air pur du matin, heureuse et fière de porter dans ses bras le petit Victor qu'elle se plaisait à amuser. Excepté ces promenades solitaires, elle ne sortait jamais. Dans les premiers jours, elle avait même désiré de se retirer aux heures où sa mère recevait des visites. Mais monsieur de Revel, redoutant pour sa fille une solitude qui pouvait la livrer à des réflexions pénibles, avait exigé qu'elle ne quittât point le salon, tant que madame de Revel y serait.

Si Eugénie fût arrivée à Bruxelles en sortant du couvent, elle eût évité des regards inconnus, elle eût fui la société. Mais son séjour chez son père lui avait fait perdre les habitudes du cloître. Elle n'avait plus eu d'heures particulièrement consacrées à la retraite. Ses parens l'avaient accoutumée à penser qu'il était convenable qu'elle restât avec sa famille.

Madame de Sanzei était ravie de se trou-

ver à Bruxelles. Dès le lendemain, elle s'empressa d'aller faire des visites à toutes les personnes considérables par leur rang et l'état de maison qu'elles avaient encore. Elle jouissait de l'espèce de célébrité que devait avoir une femme depuis peu échappée de la France. Chacun avait à apprendre des nouvelles des siens, à lui demander des détails sur les affaires, sur les fortunes. Elle pouvait répondre à tous les intérêts de la vie. Comme elle s'exprimait bien, elle s'écoutait parler, et parlait longuement. Dans l'anxiété où étaient toutes les ames, son air posé, capable, inspirait plus de confiance que la vivacité de Mathilde. Aussi sa considération pour elle-même était-elle fort augmentée. Un certain air d'importance dans ses moindres mouvemens en faisait une personne toute gênante dans les relations ordinaires.

Chaque jour on se prévenait quand elle devait venir. Les petits billets couraient le matin pour dire l'heure qu'elle avait donnée. Dès qu'elle paraissait, on formait un cercle autour d'elle, avide de saisir chacune de ses paroles. Cependant, que de cœurs elle déchirait par de sinistres prédictions! Que de malheurs

elle se plaisait à annoncer, confondant l'émotion qu'ils causaient avec l'intérêt qu'elle eût voulu exciter! Ces malheurs en effet n'étaient que trop à craindre; et si on voulait les prévoir dans toute leur étendue, c'était Ernestine qu'il fallait entendre. Mathilde n'eût pu s'empêcher de les adoucir, ou du moins de les voiler par quelques espérances.

Madame de Couci, hors de son assiette ordinaire, se trouvait soumise malgré elle à sa petite-fille, ne sachant plus ce qui était raison ou convenance; car les événemens actuels passaient les bornes de tous ses calculs. Quant à madame de Revel, dès qu'elle fut remise de la fatigue de son voyage, elle perdit un peu de ses tristes pressentimens. Quelques jours lui avaient suffi pour s'établir à Bruxelles. Environnée de sa famille, elle rétablit bientôt le même ordre dans sa vie, les mêmes habitudes dans son intérieur. Elle avait changé de pays, sans croire avoir changé de maison.

CHAPITRE XXVII.

La curiosité qu'avait fait naître madame de Sanzei ne tarda pas à s'affaiblir. Elle savait si bien toutes les manières d'éveiller l'inquiétude, que sa voix ne causait plus qu'un sentiment pénible. Lorsqu'elle voulait parler, les uns la regardaient avec des yeux distraits; d'autres se faisaient un jeu de ses grandes phrases, de ses expressions exagérées, en la priant de répéter plusieurs fois le même récit. On se donnait le mot, pour venir de tous côtés lui demander cette faveur. C'était devenu une plaisanterie de société dont elle ne s'apercevait pas.

Les jeunes femmes, qui pendant huit jours avaient été tout-à-fait éclipsées par madame de Sanzei, s'en vengèrent. Elles prétendaient qu'il y avait des heures précises pour chaque histoire, et défendaient aux jeunes gens d'écouter ses visions sinistres. Les vieillards

n'aimaient guère plus à causer avec elle ; car elle ne racontait pas, mais enseignait ; ne disait point, mais expliquait.

Si quelques démarches légères autorisaient la malignité à tenir sur une femme des propos indiscrets, madame de Sanzei ne manquait pas de faire voir, par une contenance sévère, qu'elle ne les ignorait point, et jamais elle ne doutait de ces choses-là. Alors elle parlait avec respect de monsieur de Sanzei, que son âge retenait en France ; et elle revenait souvent sur cet âge qui rendait plus difficiles les rapports de sentiment et d'humeur.

Un jour qu'elle avait été invitée à un bal chez l'archiduchesse, elle y parut affectant l'ennui, se traînant avec nonchalance, fière de prouver que tout amusement où le plaisir de l'esprit ne dominait pas, lui semblait indigne d'elle. Ne pouvant obtenir l'attention générale dans une fête, elle cherchait à s'emparer des gens importans, et les fatiguait d'entretiens sérieux.

Le marquis de Trèmes l'examinait de loin. Il trouvait madame de Sanzei fort ridicule, mais très-belle. Jusqu'alors monsieur de

Trèmes avait eu des liaisons et pas un véritable attachement, des goûts sans concevoir les passions. Il joignait à beaucoup d'esprit quelques demi-connaissances qu'il faisait valoir habilement. Son grand art consistait surtout à varier l'expression de son silence. Personne n'écoutait d'un air aussi moqueur, ne plaçait plus à propos le mot qui déjouait le mérite, ou faisait briller la sottise. En regardant Ernestine, il lui passa par la tête qu'il serait assez gai de déranger ses prétentions, riant déjà du succès que cela lui donnerait auprès des autres femmes. Ce fut dans cette louable intention qu'il s'avança vers elle.

Madame de Sanzei savait qu'il était égoïste et méchant; mais remplie de confiance en elle-même, loin de le craindre, elle fut flattée de le voir s'approcher. « Puis-je aussi, » Monsieur, lui dit-elle, rassurer vos senti» mens, en vous parlant des personnes que » vous avez laissées en France? » — « De » grâce, Madame, lui répondit-il, ne me » les rappelez pas. Ma sensibilité me fait » tant de mal, qu'une absence de deux heu» res est tout ce que je puis supporter, sans » chercher à m'étourdir par des distractions,

» et même par l'oubli. » — « Voilà, Mon-
» sieur, une résolution affreuse que vous
» annoncez bien courageusement! » — « Hé-
» las! Madame, telle est ma sincérité. J'avoue
» sur moi tout le mal que j'en connais; mais
» sur les autres j'ai des principes, et ne dis
» que la moitié de ce que j'en pense. »

Ernestine, surprise de voir un homme qui, loin de prétendre étonner par des perfections, déclarait hautement ses défauts, commença à le redouter. Il s'en aperçut bien vite, et il s'établit entre eux une conversation dont elle n'eut pas lieu d'être fort contente. C'était toujours en lui disant du mal d'elle-même, à la vérité d'une manière indirecte, qu'il la subjuguait. L'expérience de monsieur de Trèmes lui avait appris que, dans la jeunesse et l'innocence, un cœur sensible peut être charmé par la louange, entraîné par l'espoir de plaire; mais qu'il suffit d'offenser l'orgueil, pour attirer l'attention d'une femme vaine; et que son amour-propre blessé fera toujours plus de frais pour ramener que pour séduire.

Pendant qu'ils causaient en regardant le bal, un heureux hasard amena devant eux

madame de Césanne. Son maintien, son affectation, en faisaient un véritable profil d'Ernestine. Elle formait des pas d'une régularité symétrique, et figurait, sans sourire, dans une contre-danse animée par les grâces légères des autres femmes. Monsieur de Trèmes trouvait divertissant de s'adresser à madame de Sanzei, pour faire remarquer le ridicule contraste qu'il y avait entre le froid regard de madame de Césanne, son air de pruderie, et la vivacité de la danse.

« Avez-vous jamais essayé, lui dit-il, de
» regarder danser sans entendre la musique ?
» On a l'air d'insensés frappés d'une folie
» commune. » — Ernestine parut un moment rire de cette idée. Elle n'osait rien disputer à monsieur de Trèmes; car elle savait bien que, si son suffrage ne pouvait ajouter à une bonne réputation, son esprit moqueur pouvait jeter du ridicule sur la mieux établie.

Monsieur de Trèmes voyait l'embarras de madame de Sanzei, et il en abusait. « Ne
» haïssez-vous pas comme moi l'air capable,
» lui dit-il ? Et ne trouvez-vous pas que cette
» madame de Césanne si précieuse, qui

» tourne et retourne sans cesse sur elle-même
» d'un air désolé, semble condamnée à l'a-
» gitation dont les autres se font un plaisir? »

Ernestine avait trop d'esprit pour ne pas saisir tout ce qui lui était applicable dans la conversation de monsieur de Trèmes. Elle se rappelait fort bien qu'en arrivant au bal, elle avait témoigné un grand mépris pour la danse, et regardé avec étonnement celles qui s'en amusaient. — Elle se leva en disant à monsieur de Trèmes : « Effectivement
» vous devez plaindre madame de Cé-
» sanne; car elle ne se livre qu'à demi
» à ces vains divertissemens, et paraît du
» moins avoir conservé la moitié de sa rai-
» son. C'est peut-être ce que vous appelez
» un malheur? » — Elle s'éloigna en souriant avec effort; mais il avait surpris un regard dédaigneux dont il se promit de la faire repentir.

CHAPITRE XXVIII.

Les nouvelles qui arrivaient de Paris affligeaient, sans détruire les espérances. On était sûr que les armées de la coalition étaient entrées en France; et l'on se flattait qu'à leur approche les plus animés rentreraient dans l'ordre, et, pour leur sûreté, chercheraient à contribuer à la paix générale.

Monsieur de Revel ouvrit sa maison. Eugénie attira tous les regards : Mathilde restait près d'elle pour la rassurer, et lui dire tout ce qui rendait intéressantes ou remarquables les différentes personnes qui venaient chez sa mère.

Mathilde jouissait de l'étonnement de sa sœur sur les choses les plus simples. Rien ne la frappait comme une autre. Eugénie ne connaissait ni la société ni la nature. Ses pas avaient été arrêtés; ses yeux n'avaient rien vu; tandis que son esprit s'était nourri des

meilleurs ouvrages de piété, et que son ame s'était pénétrée de la plus sublime morale. Elle se persuadait que cette tendance vers la perfection était l'état ordinaire de la vie; et lorsque Mathilde, avertie par un peu plus d'expérience, voulait lui donner des idées moins consolantes, mais plus justes, Eugénie souffrait. Aussi, toujours supérieure dans les sentimens, un enfant aurait pu l'éclairer sur la manière de se conduire.

Quelle fut sa surprise, la première fois qu'elle entendit Mathilde parler tout simplement à sa mère de la coquetterie de madame de Sanzei, et dire sans effroi que monsieur de Trèmes cherchait à lui plaire! Elle ne croyait pas avoir bien entendu. Madame de Revel grondait un peu Mathilde qui ne pouvait s'empêcher de rire, en voyant la consternation de sa sœur.

Mathilde adorait Edmond, mais elle aimait aussi à attirer tous les regards. L'admiration que sa beauté inspirait, lui avait souvent causé une joie d'enfant, par la pensée qu'Edmond en serait également frappé. Elle trouvait donc ces succès flatteurs, sans les croire dangereux; et la coquetterie d'Er-

nestine lui semblait, vu son caractère, un malheur ridicule; elle ne pensait pas que ce fût une faute grave. L'air épouvanté d'Eugénie la disposant à la gaieté, elle entreprit de défendre la coquetterie. Elle se divertissait à employer de ces phrases qui expriment justement le contraire de ce qu'elles disent. Eugénie ne comprenait rien à ce langage brillant, singulier, et l'écoutait avec une gravité qui enchantait Mathilde.

Madame de Revel restait tous les soirs chez elle. Sa maison était ouverte à tout ce qu'il y avait de considérable à Bruxelles. Monsieur de Trèmes y était fort assidu. S'il s'approchait d'Ernestine, elle le recevait avec hauteur; s'il s'occupait d'une autre femme, elle le recherchait avec empressement. D'autres fois, se regardant à peine, ils sentaient qu'ils ne se perdaient jamais de vue. On commença à parler de leur liaison : monsieur de Revel en avertit sa fille, qui l'assura avec orgueil qu'elle n'avait rien à craindre pour son cœur.

Cependant l'attention des femmes avait été éveillée par des observations qui pouvaient leur servir de preuves. La parure

d'Ernestine, jusqu'alors plus magnifique qu'élégante, avait pris depuis peu un air de jeunesse. Sa conversation, pour l'ordinaire préparée d'avance, devenait légère, et semblait, comme elle-même, dépendre du moment. Un seul point restait invariable; c'était son indignation contre les femmes soupçonnées de secrètes préférences : soit qu'Ernestine crût persuader ainsi qu'elle était incapable d'une pareille faiblesse; soit qu'elle se révoltât contre l'amour, avant même de s'avouer qu'on devait le redouter.

Madame de Couci n'osait plus lui faire de représentations; car, dès qu'elle commençait une phrase, Ernestine l'interrompait par ces terribles paroles: « .... Si l'on m'avait » donné un mari que je pusse aimer.... » Toutes ses réponses exprimaient le même reproche; mais elle en variait les formes.... « Si l'on avait consulté les rapports d'âge et » d'humeur en me mariant, disait-elle.... » A ces mots, madame de Couci rentrait dans le silence.

Un soir qu'elle s'était oubliée jusqu'à rester toujours dans un coin du salon à parler bas avec monsieur de Trèmes, quand on fut

parti, monsieur et madame de Revel, madame de Couci se réunirent pour lui faire observer que cet air de mystère prêterait à la méchanceté. Elle répondit à sa grand'mère que sa vie étant dénuée d'intérêt, il lui était du moins permis de distraire son esprit dans des conversations innocentes. Monsieur de Revel, choqué du ton qu'elle avait avec madame de Couci, lui défendit d'avoir chez lui de ces conversations innocentes, que personne n'entendait, et que chacun interprêtait à sa fantaisie.

Ernestine, sans répliquer, assura qu'elle obéirait, et sortit avec beaucoup d'humeur. Le lendemain la famille sut qu'elle avait eu à déjeuner deux ou trois jeunes femmes, et que monsieur de Trèmes était le seul homme qui y avait été invité. Sans doute madame de Sanzei, en croyant punir ses parens, se compromettait; mais peut-être n'aurait-elle jamais reçu monsieur de Trèmes chez elle, si son père n'eût pas blâmé trop sèchement des actions qui pouvaient être imprudentes, mais n'avaient rien de condamnable; s'il eût pensé que, dans une situation fausse comme l'était

celle de sa fille, il ne reste guère à choisir qu'entre les inconvéniens.

Dans leurs rapports communs, la première faute de n'avoir pas soigné son enfance se faisait toujours sentir. Monsieur de Revel ne se disait pas assez que l'autorité paternelle, méconnue dans les premières années, ne reprend jamais ses droits; que ce n'était plus qu'en s'efforçant d'obtenir l'affection de sa fille, qu'en lui présentant avec bonté son propre intérêt, qu'il pouvait espérer de la guider.

L'air sérieux de madame de Sanzei, sa tournure apprêtée, ses phrases toutes faites, n'imposaient plus dans une société, jeune, aimable, uniquement occupée à s'étourdir, et à repousser les idées qui laissaient trop prévoir le malheur. Renonçant à éblouir un pareil cercle, elle s'avisa un beau matin de vouloir changer de système, et changea seulement de prétentions. Elle avait vu que la grâce et le naturel de Mathilde donnaient à sa vivacité un charme qui séduisait tous les âges. Elle voulut l'imiter; mais la gaieté, la folie étaient en elle une manière d'être, et non une manière

de sentir. Aussi, dès qu'elle paraissait, elle faisait tant de bruit, ses mouvemens étaient si prompts, si inattendus, qu'elle impatientait tout le monde. On disait d'elle qu'elle riait trop pour être gaie.

Monsieur de Trèmes s'amusait de ce grand changement, dont il prétendait avoir l'honneur. Dès les premiers instans, il lui avait persuadé qu'une ame forte est au-dessus du soupçon, qu'il fallait montrer du caractère; que n'ayant aucun des bonheurs de la jeunesse, elle devait jouir de la considération et de la liberté d'un âge avancé ; et que c'était des droits et des vérités dont il fallait convaincre sa famille.

Elle était très-disposée à prendre confiance en elle-même, et à se révolter contre l'autorité de ses parens. Aussi suffisait-il qu'ils lui donnassent un avis, pour que, sans daigner le combattre, elle agît dans un sens précisément contraire à leurs désirs. Elle ne croyait point consulter monsieur de Trèmes; mais elle lui demandait son opinion sur toute chose; et cheminait ainsi complètement soumise à ses idées. Tous les matins elle lui écrivait, et souvent plusieurs fois dans la journée. Il s'était

tellement emparé de son esprit, qu'elle avait toujours mille petits secrets à lui confier. Cette intimité, que la différence de leurs caractères rendait si étonnante, était le sujet de tous les entretiens. Quelques femmes en triomphaient; les hommes en riaient. Enfin, on parlait de leur liaison comme d'un attachement déclaré, sans que monsieur de Trèmes lui eût dit un seul mot d'amour, et sans qu'elle imaginât qu'on pût oser la soupçonner d'aucune faiblesse.

CHAPITRE XXIX.

Madame de Couci était désolée que sa petite-fille se donnât l'apparence de torts graves qu'elle n'effacerait jamais entièrement. Elle s'affligeait de voir que ses nouvelles liaisons, l'attirant sans cesse hors de chez elle, ne lui permettaient presque plus de la voir. Tant d'étourderie lui causait un étonnement dont elle ne pouvait revenir. — « Est-ce bien là, se » disait-elle, cette jeune personne présentée » à ses sœurs pour modèle, toujours l'objet » de ma constante prédilection? Elle, dont » l'enfance avait quelque chose de si sérieux, » dont le regard semblait si discret, la voilà » plus évaporée que Mathilde. »

Il est vrai que madame de Sanzei se livrait à une dissipation d'autant plus vive qu'elle redoutait ses propres réflexions. Le matin, des courses à cheval ou en calèche; le soir, des spectacles, des bals; une toilette diffé-

rente pour les différens momens de la journée. Entourée des jeunes gens les plus à la mode, il lui restait peu de temps pour soigner sa grand'mère, et elle n'avait pas envie de s'exposer à ses représentations.

Quoiqu'elle crût pouvoir se plaindre de la manière dont on l'avait mariée, elle n'en sentait pas moins que sa conduite méritait des reproches. Pour les prévenir, elle affectait dans sa famille l'air accablé d'une personne sacrifiée. Cependant il lui était difficile de ne pas s'avouer que le malheur n'excuse point l'oubli de tous les égards envers les siens. Souvent, en rentrant du bal où elle avait pris l'agitation pour de la gaieté, et quelques vains complimens pour des succès, elle regrettait sa considération passée, et ne se dissimulait pas que, si les plus indulgens la défendaient encore, personne ne la louait plus.

Madame de Couci, trop fière pour épancher son cœur avec madame de Revel, se consumait dans une douleur solitaire et sans consolation. Un jour elle avait paru plus abattue; le lendemain matin, Eugénie inquiète alla lui demander de ses nouvelles.

Quelle fut sa surprise en la trouvant en pleurs!

Eugénie, qui tremblait que sa grand'mère, devenue plus faible depuis quelques mois, n'envisageât sa fin prochaine, s'assit près d'elle avec un sentiment tendre et filial qu'elle n'avait pas encore osé lui témoigner. Elle prit sa main, la baisa avec respect; et, sans se permettre de lui communiquer ses pensées, elle cherchait à la tranquilliser. Madame de Couci, attendrie par des soins si touchans, serra la main de sa petite-fille; mais ses larmes coulaient en silence. — « Maman, » lui dit Eugénie, seriez-vous plus souffrante? » — Des larmes et point de réponse. Comment avouer qu'elle était affligée dans l'objet le plus cher de son affection, dans l'espoir qu'avait nourri son orgueil? — « Maman, votre santé si bonne jusqu'ici, votre » ame si forte, doivent nous rassurer; peut- » être survivrez-vous à la plus jeune de nous. » — Hélas! la plus jeune de toutes était cette même Eugénie qui, à peine entrée dans la vie, pour consoler la vieillesse, ne craignait pas de prévoir pour elle-même une fin prochaine et prématurée. — « Je ne désire

» plus de vivre, » répondit madame de Couci; et elle ajouta quelques mots sur l'avenir malheureux dont ils étaient menacés, ne pouvant laisser échapper de son ame la vraie douleur qui la déchirait.

Eugénie, accoutumée à ne jamais dissimuler une de ses pensées, ne douta point que les chagrins dont sa grand'mère parlait, ne fussent réellement ceux qui faisaient couler ses pleurs. Elle la consola avec une tendresse qui brisait le cœur de madame de Couci. « Maman, rappelez-vous les espéran-
» ces que, chaque jour, on nous présente
» comme certaines. Mais avant tout, con-
» fions-nous en la Providence; et si de plus
» grandes infortunes nous menacent, ne
» serai-je pas près de vous pour vous soigner,
» pour vous servir? Le malheur ne peut
» vous atteindre qu'après m'avoir accablée. »
Madame de Couci, comparant ce pieux dévouement avec la conduite d'Ernestine, se sentit pénétrée d'affliction. — « Ma fille,
» ma fille, lui dit-elle, laissez-moi seule;
» votre sensibilité me fait éprouver une
» émotion trop vive... Est-ce votre main qui
» devrait essuyer mes larmes, ces larmes

» qui ne seraient pas sans douceur, si Er-
» nestine venait me consoler! »

Eugénie éclairée sur la véritable peine de sa grand'mère, comprit bien qu'elle ne pouvait l'adoucir qu'en disculpant sa sœur. Elle lui dit : « Ernestine vous aime; elle est, pour
» un moment, entraînée par une société
» légère qui cherche les distractions, tandis
» que les devoirs de mon état m'ordonnent de
» les éviter. Mais croyez, maman, qu'elle n'a
» pas tout l'oubli dont elle a l'apparence, ni
» moi tout le mérite que vous voulez bien
» m'accorder. » La douce persuasion animait et le regard et la voix d'Eugénie. Sa grand'-mère, en l'écoutant, excusait Ernestine sur le passé, attendait mieux de l'avenir.

Cependant, madame de Sanzei devenait chaque jour plus inconsidérée. Sa réputation était compromise sans qu'on pût lui reprocher aucune faute réelle : mais on la jugeait plus sévèrement qu'une autre, parce qu'on ne lui avait jamais vu cette bonté de cœur qui dispose à l'indulgence.

Lorsqu'ils étaient seuls, l'entretien de la famille ne roulait plus que sur elle. Son caractère décidé, impérieux, ne permettait

à personne de l'avertir. Sûre de son innocence, elle était fière d'avoir une volonté et de la suivre. Elle trouvait un secret plaisir à braver les soupçons du public, et à se dire que son injustice la révolterait au lieu de la soumettre. Ses parens sentaient avec douleur qu'ils avaient perdu toute influence sur son esprit; mais ils espéraient encore que l'expérience et ses propres réflexions pourraient un jour l'arrêter.

Une après-dînée que, rassemblés dans le salon, ils avaient gémi sur la conduite de madame de Sanzei, Eugénie, moins en garde contre elle-même, s'était aussi permis de la condamner. Le soir, en examinant ce jour, que, suivant les conseils de sa tante, elle regardait comme une vie passagère et séparée du jour qui devait suivre, elle s'étonna d'avoir osé juger sa sœur. « Quoi! non-seulement je » ne l'ai pas défendue, mais j'ai ajouté ma » voix au cri de la famille! Que m'a fait » Ernestine? »

La première fois qu'Eugénie la revit, elle courut au-devant d'elle avec un empressement, un sentiment de tendresse qui surprirent sa sœur. Aussi la reçut-elle d'un air

froid et contraint. « D'où me vient, s'écria-
» t-elle, ce redoublement d'affection? » —
« Je vous ai toujours aimée, répondit Eu-
» génie confuse; mais à présent il me sem-
» ble.... » — « Que vous semble-t-il,
» madame? » reprit Ernestine avec une ai-
greur d'autant plus marquée qu'elle com-
mençait à sentir l'éloignement de la société.
— « Je crois que, dans toutes les situations,
» une amie véritable peut consoler. » — « En
» quoi donc ai-je besoin de consolation? »
— « Ma grand'mère m'a paru affligée... mon
» père a l'air mécontent.... je craignais que
» ces impressions ne vous eussent frappée
» comme moi, et que.... » — « L'ambition
» monastique ne perd jamais ses droits,
» repartit Ernestine. Vous croyez-vous en-
» core abbesse de ***, dispensant le blâme
» ou la louange dans votre couvent? » —
« J'ai tort, puisque je vous offense, reprit
» avec douceur Eugénie; cependant mon
» intention était pure, mon intérêt sin-
» cère.... » — « Je n'examinerai point si
» vous avez eu tort ou raison, répliqua
» Ernestine; sachez seulement que je n'at-
» tends ni mon bonheur, ni mes consola-

» tions d'aucune des personnes de ma fa-
» mille. » — Elle s'éloigna, laissant Eugénie affligée, mais résolue de bien cacher les tristes dispositions de sa sœur.

CHAPITRE XXX.

Eugénie, restée seule dans le salon, réfléchissait douloureusement aux malheurs qu'Ernestine se préparait, lorsque des cris de joie attirèrent son attention. La voix d'Edmond frappa son oreille; il arrivait. Monsieur, madame de Revel, Mathilde, s'étaient précipités au-devant de lui; la nourrice avait mis son enfant dans ses bras. Eugénie respira en voyant ses parens si satisfaits. Edmond ne pouvait faire un pas sans être arrêté par des mains qui pressaient les siennes; il n'entendait que des paroles d'affection, que des voix qui le félicitaient. Sa figure noble et guerrière s'embellissait encore par l'émotion qu'il éprouvait.

Madame de Sanzei descendait de son appartement au même instant où Edmond arrivait. Elle s'arrêta sans lui parler. Elle

regardait l'heureuse Mathilde dont les yeux remplis de larmes brillaient de joie. Sa jalousie réveillée lui fit de nouveau sentir le vide de son cœur. Apercevant Eugénie, elle courut vers elle, et lui dit : « Quand vous » m'avez parlé ce matin, attendiez-vous Edmond ? aviez-vous prévu cette scène tou- » chante ?.... Jamais ni vous ni moi ne con- » naîtrons un pareil bonheur.... C'est de » cela, » ajouta-t-elle, en serrant la main de sa sœur avec une espèce de mouvement convulsif, « c'est de cela qu'il fallait me con- » soler. » — Eugénie, pour toute réponse, leva ses beaux yeux vers le ciel. Ernestine s'en alla, humiliée d'avoir laissé pénétrer la sombre inquiétude qui la dévorait.

Le premier jour, Edmond fut tout à sa famille ; mais le lendemain Mathilde voulut donner une fête pour célébrer son retour. Elle avait besoin de dire à tous : « Le voilà; » qu'il est aimable ! que je suis heureuse ! »

Le matin, le ministre d'Angleterre fit demander à madame de Revel la permission de lui amener le comte Ladislas Opalinsky arrivé la veille à Bruxelles. Monsieur de Revel

observa que le comte Opalinsky était de la même maison que la reine de Pologne, femme du roi Stanislas.

Ernestine le savait comme lui, car elle n'ignorait rien de ce qui tient aux distinctions de rang et de naissance ; mais elle fit remarquer qu'il avait quitté son pays, parce qu'il était un des plus zélés partisans d'une liberté que le partage de la Pologne l'empêchait de défendre. Elle dit à son père : « Sur » quelque ton que l'on prononce le mot » liberté, il me fait horreur. »

D'après ces impressions, Mathilde, sans examiner si ce jugement de sa sœur était injuste ou raisonnable, reçut assez mal le comte Opalinsky. Monsieur et madame de Revel furent polis, mais froids. Eugénie, assise près de sa mère, était affligée du peu d'accueil que cet étranger recevait de sa famille.

Ladislas avait une taille noble, un regard imposant, de grands yeux noirs pleins de feu, mais qui semblaient attendre un sentiment d'affection pour s'adoucir. Sa figure belle et fière conservait une expression de dédain et de pitié qui laissait pressentir qu'en

éprouvant le malheur, il avait peut-être trop connu les hommes.

Après avoir regardé avec indifférence toutes ces personnes qui s'agitaient, ne songeant qu'à s'amuser, ses yeux se portèrent sur Eugénie. Frappé de son extrême beauté, de son air timide, de sa manière réservée, il ne put s'empêcher de demander son nom à madame de Revel. — « C'est ma fille, » répondit-elle, avec l'espèce d'embarras qu'elle éprouvait toujours, quand on lui parlait d'elle pour la première fois ; car alors le souvenir de ses vœux reprenait toute son amertume.

Le comte Opalinsky examinait avec étonnement la parure d'Eugénie. Cette grande croix d'or sur sa poitrine, sa robe de crêpe noir, ses yeux baissés, contrastaient d'une manière trop extraordinaire avec sa présence dans un bal, pour ne pas attirer toute son attention. Il ignorait que madame de Revel, appelant cette réunion une fête de famille, avait exigé que sa fille s'y trouvât.

Ladislas surpris ne pouvait ni s'éloigner d'Eugénie, ni détourner sa vue de cette figure céleste. Il observait, avec une secrète satis-

faction, que les jeunes gens les plus à la mode la saluaient respectueusement, et ne se permettaient point de l'approcher. Mathilde seule, transportée de joie, venait souvent près d'Eugénie, et toujours pour lui parler d'Edmond. Ladislas saisit un de ces momens, et la pria de le présenter à sa sœur.

Jusqu'alors les Français connaissant les vœux d'Eugénie, la laissaient, pour ainsi dire, solitaire au milieu du monde. Tous l'admiraient en silence; aucun ne s'occupait d'elle. L'attention du comte Opalinsky qu'elle prévoyait si peu, lui causa une rougeur subite, un trouble inconnu. Elle se leva pour le saluer, et se remit à sa place, sans avoir prononcé une parole. Lui-même, touché de l'air doux et craintif d'Eugénie, cherchait en vain une phrase, un mot qu'il pût lui adresser, sans risquer de déplaire. Plusieurs fois, il avait rencontré ses regards qui exprimaient un sentiment général de bienveillance, mais envers lui une timidité particulière.

Eugénie se rappelait le froid accueil que sa famille avait fait à Ladislas, et désirait lui dire quelque chose d'obligeant...... Après

avoir hésité, elle lui demanda s'il y avait long-temps qu'il était à Bruxelles? « — J'y » suis arrivé hier au soir, » répondit-il, « et » je ne comptais pas m'y arrêter. » — Ladislas ne s'apercevait pas qu'il avouait, pour ainsi dire, qu'à présent il lui serait difficile de s'en éloigner. Eugénie, étrangère à toute coquetterie, ne chercha point ni pourquoi, ni depuis quand il avait changé de résolution; seulement elle sentit du plaisir à penser que ses parens pourraient le revoir.

Les premiers mots prononcés, leur entretien devenait plus facile : Ladislas lui demanda si elle dansait? — « Jamais, » répondit-elle en baissant les yeux. — Il aurait bien voulu savoir le motif d'une résolution si sévère; mais il n'osait se permettre une question trop directe. Après quelques instans, elle lui dit à son tour : « Et vous, monsieur, » est-ce que la danse ne vous amuse pas? » — « Non : ma famille est proscrite; mon pays » malheureux; et loin de chercher les dis» tractions, je me reprocherais de m'y li» vrer. » — « Ah! » reprit Eugénie, en fixant sur lui des yeux où l'étonnement et l'estime se confondaient, « ne dites pas cela si haut,

» ne troublez pas des momens de plaisir qui
» peut-être seront rachetés bien cher. » —
« J'ai eu tort, » répondit-il, « une sagesse
» trop austère est moins raisonnable que le
» courage qui soumet les Français à leur si-
» tuation, sans leur ôter la force d'enlever
» au malheur tout ce qu'ils peuvent lui ar-
» racher. »

Cette conversation, ces sentimens qui n'étaient appréciés que par eux, les mirent à l'instant dans une sorte d'intimité. Elle eût désiré mieux connaître l'histoire de la Pologne; il souhaitait d'apprendre les infortunes de la famille d'Eugénie.

Sa robe noire inquiétait surtout Ladislas: il craignait qu'un mariage heureux ne lui eût fait connaître l'amour, qu'une perte trop sensible ne lui eût laissé des regrets ineffaçables. Sa famille était parée de couleurs brillantes, elle seule avait l'air d'être en deuil. Il avait bien envie de se promener dans la salle, de parler d'Eugénie, de demander aux indifférens des détails qui commençaient à l'intéresser; il y pensait, et involontairement il restait près d'elle. D'ailleurs, la musique du bal, d'abord si gaie, bientôt si monotone, mais couvrant

toutes les voix, semblait, en quelque sorte, les rapprocher davantage l'un de l'autre, et ajoutait un charme particulier à leur entretien.

Il lui parla de la France; elle la regretta, sans se permettre une expression trop amère. Le sentiment religieux qui prescrit de supporter le malheur, de pardonner aux ennemis, mettait dans ses paroles une douceur, une résignation qui le frappaient de surprise; il admirait une vertu si rare. « Grand Dieu, » se disait-il, « le hasard m'aurait-il fait » trouver celle que mon imagination inquiète » désirait, pour adoucir des chagrins res- » sentis peut-être trop vivement? » Il contemplait Eugénie, l'écoutait; et son doux regard, sa voix tendre, le pénétraient d'une impression qu'il n'eût pas voulu surmonter. une sorte de mollesse dans ses mouvemens, de repos dans sa personne, enchantaient Ladislas: calme sur tout ce qui n'était pas Eugénie, son cœur et son ame s'élevaient vers elle.

« Permettez-moi, » lui dit-il, « de vous » faire une seule question.... Votre famille, » comme la mienne, est-elle proscrite? — » « Oui. » — « Est-elle malheureuse? » —

« Pas encore. » — « Un seul mot de plus, » ajouta-t-il en tremblant ; « pourquoi cette » robe noire? » — « J'ai prononcé des vœux » éternels.... » Elle se leva sans attendre sa réponse.

CHAPITRE XXXI.

Le lendemain Edmond annonça à Mathilde qu'il partait à l'heure même pour l'armée. Près de s'en séparer, elle ne concevait pas comment elle avait abandonné à la dissipation des instans si courts, et attendus depuis si long-temps. Entraînée par le plaisir de le voir admirer, d'entendre son éloge, combien, dans ce moment, elle regrettait ces heures où elle aurait pu lui faire raconter tout ce qui avait rempli sa vie pendant son absence!... Il s'éloignait! et à peine avaient-ils eu le temps de dire un mot du passé, de jeter un regard sur l'avenir. Mathilde, affligée de ce départ si prompt, restait mécontente d'elle-même, et cependant avec quelle tendresse elle l'aimait!

Le soir on se rassembla, comme de coutume, chez madame de Revel. Monsieur de Trèmes y vint. Il savait que sa présence

n'était pas agréable à cette famille ; mais il s'en embarrassait peu, et ne paraissait point le remarquer. Il avait trop d'usage du monde, pour ne pas se dire que jamais les parens de madame de Sanzei n'oseraient cesser de le recevoir, et s'exposer ainsi à justifier les propos du public ; et sa vanité était aussi flattée par la politesse froide et sérieuse de monsieur de Revel, que par les prévenances d'Ernestine.

Le comte Opalinsky se rendit chez madame de Revel, occupé malgré lui d'Eugénie. Sa douceur, sa beauté, cette réserve timide avaient étonné sa raison et troublé son sommeil. Il la voyait encore, prévoyant l'infortune sans se plaindre, parlant des temps heureux sans s'abandonner à d'inutiles regrets ; enfin, plus que lui, soumise à ces grandes calamités du siècle qui le faisaient frémir... Quelquefois, ne pouvant accorder tant de courage à une femme si jeune, il croyait que ces expressions modérées étaient un langage appris dans le cloître. Plus souvent, son cœur lui disait qu'Eugénie réalisait peut-être cette perfection idéale, dont l'image chère et fugitive l'avait rendu insensible à tous les plaisirs de la vie. Enfin, soit

que son ame charmée crût avoir rencontré celle qu'il cherchait ; soit que, dans sa misantropie, il trouvât une sorte de satisfaction à penser que son espoir serait encore déçu, un penchant involontaire, une secrète inquiétude le ramenaient près d'Eugénie.

Lorsqu'il arriva chez madame de Revel, Mathilde, retirée dans un coin du salon, absorbée dans sa rêverie, ne savait si elle était seule ou avec les siens ; ses regrets suivaient Edmond.

Le petit Victor était endormi sur les genoux d'Eugénie. Elle n'osait faire un mouvement de peur de l'éveiller, et cette crainte l'avait empêchée de se lever pour saluer le comte Opalinsky ; mais le mot d'excuse qu'elle lui adressa lui avait paru une faveur particulière.

Toute cette famille ainsi préoccupée n'était guère en état de soutenir la conversation. Monsieur de Trèmes, pour l'animer, avançait des propositions bizarres qui glissaient sans que personne prît la peine de les combattre. Ernestine, trouvant un vrai plaisir à se montrer en opposition avec ses parens, affectait une gaieté insupportable. Tout la

faisait rire, de ce rire forcé qui glace et attriste.

Monsieur de Trèmes, piqué de n'obtenir que l'attention de madame de Sanzei, voulut lui plaire, et tourmenter un peu sa famille. Mathilde était triste; il se moqua de la sensibilité. Ernestine était gaie; il parla avec enthousiasme de ces femmes dont l'esprit piquant et varié prenait toutes les formes, saisissait, par des expressions inattendues, par des idées vives et nouvelles. Il regardait madame de Sanzei avec complaisance, et elle l'écoutait avec un sourire qui laissait voir qu'elle agréait l'hommage de ce brillant portrait.

Eugénie ne pouvait échapper au persifflage de monsieur de Trèmes; son tour vint..... Après l'avoir considérée quelque temps en silence, il demanda au comte Opalinsky s'il aimait les tableaux; et, sur sa réponse, il lui demanda encore s'il était grand admirateur de ces belles vierges, dont le regard discret avertit qu'elles n'ont rien de commun avec la terre. — « Il me semble, » repartit Ladislas, « qu'il faudrait n'avoir rien de commun avec » le ciel, pour ne pas les adorer. »

Monsieur de Trèmes ne répondit point; il alla se placer auprès d'Ernestine. Appuyé sur le dos de son fauteuil, il observait Eugénie et Ladislas, et disait tout bas à madame de Sanzei des demi-mots dont elle s'amusait, en affectant de lui imposer silence, mais d'un ton qui encourageait sa gaieté.

Eugénie, qui se voyait l'objet de leur entretien, n'en fut ni fâchée ni troublée. Elle regarda monsieur de Trèmes avec un étonnement si naturel, une dignité si imposante, qu'il baissa les yeux malgré lui; et, pour le moment du moins, il la crut insensible à l'admiration qu'elle avait inspirée. Il se persuada même qu'elle ne l'avait pas remarquée.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

MADAME DE SOUZA.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI,

A BRUXELLES,

Chez DEMAT, imprimeur-libraire;

A LONDRES,

Chez TREUTTEL et WURTZ; — BOSSANGE et Cie.

MADAME DE SOUZA, précédemment MADAME LA COMTESSE DE FLAHAULT, m'ayant cédé *l'entière propriété* de ses OEuvres, je place la présente édition sous la sauve-garde des lois, et je déclare que je poursuivrai tous contrefacteurs ou débitans d'éditions contrefaites ou non revêtues de ma signature.

Paris, le 15 octobre 1821.



OEUVRES COMPLÈTES de Madame DE SOUZA; nouvelle édition, revue, corrigée par l'auteur, et augmentée d'un ouvrage inédit; 5 vol. in-8° et 10 vol. in-12, ornés de figures.

CES OEUVRES SE COMPOSENT DE:

Adèle de Sénange. — Emilie et Alphonse. — Charles et Marie. — Eugène de Rothelin. — Eugénie et Mathilde. — Mademoiselle de Tournon. — L'Ouvrage inédit.

Prix des 5 vol. in-8., 30 fr.; et des 10 vol. in-12, 27 fr. Il sera tiré du papier vélin pour l'in-8. Prix, 60 fr. Vingt exemplaires seulement seront imprimés sur papier vélin double satiné, gravures avant la lettre, les eaux-fortes en regard. Prix, 100 fr. — L'ouvrage paraîtra en cinq livraisons d'un volume in-8 et de deux in-12. Le prix de chaque livraison, pour l'in-8, est fixé à 6 fr.; et, pour l'in-12, à 5 fr. 40 c. — La première livraison est en vente.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FRÈRES,
Rue de Vaugirard, n. 36.



Ma sœur, vous êtes-vous jamais admirée?..
— à peine regardée....... ?

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

MADAME DE SOUZA,

Revues, corrigées, augmentées, imprimées sous les yeux de l'auteur, et ornées de gravures.

TOME QUATRIÈME.

EUGÉNIE ET MATHILDE.



PARIS.

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE MAZARINE, No 30.

1821.

EUGÉNIE

ET

MATHILDE,

OU

MÉMOIRES DE LA FAMILLE

DU COMTE DE REVEL.

CHAPITRE XXXII.

Les jours, les semaines se succédaient, sans que le comte Opalinsky songeât à continuer ses voyages. Tous les soirs il venait chez madame de Revel. Quelquefois près d'Eugénie, il osait à peine lui parler; le plus souvent éloigné d'elle, mais placé de manière à ne pas la perdre de vue, il s'abandonnait au dangereux plaisir de chercher à deviner les impres-

sions de cette ame si neuve et si pure. Tous deux, plus isolés, plus seuls au milieu du monde que dans la solitude : lui, en silence, dédaignant ces petits événemens qui composent l'histoire de chaque jour, et deviennent le sujet de toutes les conversations; elle, aussi dans le silence, car son voile et ses vœux l'ont accoutumée à se former une retraite intérieure où elle va se recueillir. Il semblait qu'une même disposition d'esprit les séparât de la société. Ladislas jouissait avec surprise de cette conformité de goût et d'humeur, et se disait que si Eugénie était libre, il croirait que l'amour se plaisait à les désigner l'un à l'autre.

Le comte Opalinsky, accoutumé dès l'enfance aux agitations de la Pologne, s'était livré tout entier aux grands intérêts de la patrie. Mais seul, dans une terre étrangère, privé tout-à-coup des nobles espérances qui avaient enchanté sa jeunesse, il eût désiré qu'une passion plus douce pût remplir son ame, et il n'aspirait qu'à se dévouer à celle qui consentirait à plaindre le sort de son pays.

Tout ce qu'il observait, tout ce qu'il entendait

dire d'Eugénie ne faisait qu'exalter son ardente imagination ; cependant il se répétait avec effroi ces mots terribles : « J'ai prononcé des vœux éternels.... » Monsieur et madame de Revel avaient des envieux ; c'est avoir des ennemis. De toutes parts il revenait à Ladislas qu'ils avaient forcé leur fille à se faire religieuse, et n'avaient abandonné son enfance que pour la décider plus facilement à prendre le voile. Les vertus d'Eugénie excitaient l'admiration ; mais on assurait qu'elle n'était pas heureuse. — « Pas heureuse ! » se disait-il ; « et qui le sera sur la terre, si cette créa-
» ture angélique est condamnée à n'éprouver
» aucun des sentimens qui donnent du charme
» à la vie ? »

Ladislas eût regardé comme une félicité suprême de la combler de tous les biens, de tous les dons auxquels on l'avait forcée de renoncer. Son cœur tressaillait en pensant que l'Église avait le droit de relever Eugénie de vœux prononcés si jeune, et peut-être sans vocation. Souvent il réfléchissait aux infortunes qui attendaient les émigrés, à celles qui menaçaient particulièrement monsieur de Revel. Il se voyait l'ami, le consolateur de

cette famille, et ne pouvait contenir la joie de son ame, en espérant que peut-être il deviendrait leur appui.

Il croyait n'éprouver que cet intérêt qui naît de la pitié, et déjà il disait en frémissant : « Si Eugénie m'aimait jamais, le ciel, sa fa- » mille, ses vœux même l'auraient vaine- » ment condamnée au malheur! » — Quelquefois une vague inquiétude lui faisait craindre qu'elle ne fût insensible, ou prévenue d'une secrète préférence, tourment d'un cœur qui n'ose se donner.... Bientôt il repoussait cette idée insupportable; car dans son esprit agité tous les sentimens contraires se succédaient. Il se reprochait son injustice, et se disait que ces Français, qui s'examinent si légèrement eux-mêmes, et à qui rien n'échappe de ce qui concerne les autres, en blâmant la famille d'Eugénie, n'auraient pas manqué de l'accuser également, si la plus légère apparence eût prêté à leur gaieté.

Ladislas, n'était occupé que d'elle, dans le salon de sa mère; mais pour se dérober aux observations importunes de madame de Sanzei, il se tenait à l'écart. Ses grands yeux noirs suivaient continuellement Eu-

génie. Elle ne pouvait lever les siens sans les rencontrer; ils l'embarrassaient, et cependant lui causaient une émotion inconnue. — « Quelquefois, » disait-elle à Mathilde, « je » crois voir un génie qui me surveille et » n'est visible que pour moi. »

CHAPITRE XXXIII.

Depuis deux mois le comte Opalinsky se rendait tous les soirs chez madame de Revel, sans avoir trouvé l'occasion d'entretenir Eugénie en particulier; et chaque jour il revenait heureux du seul plaisir de la contempler. S'il ne pouvait se flatter d'être aimé, du moins il sentait avec transport qu'elle le préférait à tous ceux qui venaient chez sa mère. Que de fois elle suspendit son ouvrage pour l'écouter! Une grande pensée, une action généreuse les frappaient en même temps; ils ne se parlaient pas, mais leurs regards se rencontraient. Il existait entre eux une manière de s'entendre dont Eugénie jouissait sans la remarquer, que Ladislas apercevait sans presque oser en jouir.

Mathilde était triste ou contente, suivant les nouvelles de l'armée. Edmond écrivait-il? Elle n'avait plus ni souvenir, ni crainte. Une

ligne, un mot de lui suffisait pour la soutenir pendant plusieurs jours : bientôt elle retombait, et ne donnait plus qu'une demi-attention à tout ce qui l'environnait.

Le comte Opalinsky apprit un des premiers que les Français avaient gagné une grande bataille, et marchaient sur Bruxelles. Avec quel empressement il vint assurer Mathilde qu'Edmond n'avait pas été blessé !

Les émigrés connaissant le sort qui les menaçait, se disposèrent à fuir. Quel moment! quel trouble! Presque tous déjà si malheureux, le devenaient encore davantage, par la perte de leurs espérances. Cependant, malgré leur affreuse situation, ils éprouvaient, sans se l'avouer, un sentiment d'orgueil national, en voyant ces troupes nouvelles, peu aguerries mais françaises, vaincre des armées disciplinées, fortes de leurs anciennes victoires, et dont le nom même était une puissance.

Comme monsieur de Revel était sorti de France plus tard que les autres, il avait quelques ressources. Accablé de la situation de ses compatriotes, il partagea avec les plus à plaindre. Nul orgueil à offrir, nul embarras

à recevoir, dans un temps où l'on croyait retrouver ses biens, et pouvoir s'acquitter. Quel triste retour pourtant il faisait sur lui-même, lorsqu'il songeait que des secours si légers n'éloignaient le besoin que d'un instant, et priveraient peut-être un jour les siens du nécessaire! Hors d'état de soulager tant d'infortunés, il s'empressa de fuir un aspect si déplorable, et montant en voiture, il partit pour La Haye avec sa famille.

En chemin ils se cachaient, presque honteux de l'aisance qu'ils avaient conservée. La route était couverte de Français nobles comme eux, naguères riches, gais, insoucians, et aujourd'hui à pied, la mort dans le cœur, traînant avec eux des enfans, des femmes faibles, délicates, et habituées à toutes les jouissances de la fortune.

Monsieur et madame de Revel, qui cherchaient à les gagner de vitesse, les eurent bientôt dépassés. Ils n'étaient encore qu'à trois lieues de Bruxelles, lorsqu'ils virent une calèche s'arrêter près de leur voiture : c'était Ladislas. — « Je vais aussi me réfugier à » La Haye, dit-il à monsieur de Revel. » J'y arriverai sûrement plus tôt que vous :

» me serait-il permis de vous faire pré-
» parer des appartemens? » — « Mais,
» répondit monsieur de Revel avec embar-
» ras, vous y mettriez trop de magnifi-
» cence. » — « Oh! » reprit Ladislas, « la
» voix de mille malheureux que je viens d'en-
» tendre vous bénir, me fera deviner vos
» intentions. » — Après avoir dit ces mots,
il fit un profond salut à madame de Revel,
jeta un regard sur Eugénie, et s'éloigna
promptement, dans la crainte que monsieur
de Revel ne voulût refuser des soins qu'il se
plaisait tant à lui rendre.

CHAPITRE XXXIV.

Comme le cœur d'Eugénie avait été ému en revoyant Ladislas ! La simplicité de ses manières, la douceur de son regard, ses expressions respectueuses avaient porté le trouble dans son ame. Mathilde, assise près d'elle sur le devant de la voiture, lui dit tout bas : « Ce génie qui te surveille n'est pas uniquement aperçu par toi ; depuis long-temps » je compte aussi sur son affection. » — Sa sœur ne répondit point ; mais, heureuse, elle s'abandonnait à ses rêveries. Loin de craindre l'amour, elle n'imaginait pas qu'il fût possible d'admirer assez tant de vertus, et ne croyait être que juste en rendant à Ladislas le tribut d'estime qu'il méritait. Avec quel plaisir elle revenait sur tous ces instans où il s'était toujours montré comme on désirait qu'il fût !

Assise devant sa mère, elle regardait la

campagne, et paraissait chercher à satisfaire une vague curiosité; tandis que tout entière à sa pensée, recueillie en elle-même, elle ne s'occupait que de Ladislas. La pureté de ses sentimens l'aveuglait sur ce qu'ils avaient de trop tendre.

Madame de Couci et madame de Sanzei étaient agitées par des impressions bien différentes. Toutes deux renfermées dans la voiture qui suivait celle de monsieur de Revel, leur long silence n'était interrompu que par de mutuels reproches sur l'imprévoyance avec laquelle elles avaient abandonné leur fortune. — « Quel bien-être, » s'écriait madame de Couci, « vous avez eu la folie de » quitter? » — « Pourquoi, » répondait Ernestine, « n'avez-vous pas songé à ven» dre, ou du moins à engager une partie » de vos terres, pour avoir des fonds qui » pussent assurer notre avenir? »

L'âge de madame de Couci, et la faiblesse de madame de Revel ne permettant pas de faire de longues journées, ils n'arrivèrent tous que le surlendemain à La Haye. Ladislas les attendait à quelque distance de la ville; il les suivit à cheval, et les fit con-

duire à une maison qu'il leur avait fait préparer.

La veille, il n'avait rien oublié de ce qui devait leur rendre ce séjour agréable. Madame de Revel, en le remerciant de la peine qu'il avait prise, lui demanda comment il avait distribué la maison. C'était d'un air empressé, mais timide, qu'il leur montrait les appartemens qu'il avait cru pouvoir choisir pour chacun d'eux.

Au rez-de-chaussée, madame de Couci était placée avec Ernestine. Au premier, monsieur et madame de Revel étaient aussi fort bien établis. Ces quatre appartemens, sans avoir rien de magnifique, convenaient à leur situation passée et aux ressources qu'ils avaient encore. Madame de Sanzei parut fort satisfaite de se voir considérée par Ladislas à l'égal de ses parens.

Il fit quelques excuses à Mathilde de n'avoir pu lui réserver qu'un petit pavillon au bout du jardin. Aussitôt chacun voulut le voir : on était pressé de tout approuver; c'était en quelque sorte remercier Ladislas... Il aurait désiré de retarder cette visite, et se sentait embarrassé : cependant il fut bien obligé

de suivre la famille; il n'osait plus la précéder.

Ils allèrent au pavillon que devaient habiter les deux sœurs. Quelle surprise! Dans l'appartement le plus simple, Mathilde trouva tout ce qu'elle aimait; des vases remplis de fleurs, de la musique, un petit berceau pour son enfant, des livres, une harpe. Ils passèrent dans la chambre d'Eugénie, et trouvèrent aussi des fleurs et un prie-dieu. « Ah! » se dit-elle en levant les yeux au ciel, « c'est là » que je prierai pour lui. » On voyait que Ladislas avait donné des ordres pour les autres appartemens, mais qu'il s'était occupé lui-même de ces derniers.

Mathilde le remerciait avec une vivacité, un plaisir qui ajoutaient à son trouble. Eugénie ne lui dit pas un mot. Elle jouissait en silence, regrettant un peu qu'il n'eût pas songé à plaire de même à madame de Sanzei; car elle s'apercevait que sa sœur, d'abord flattée, paraissait mécontente. Il lui eût été si doux de voir Ladislas aimé de tous! — « Le parfum des fleurs porte à la tête » et au cœur, » dit Ernestine, et elle regarda Mathilde avec un sourire ironique; puis elle

ajouta d'un ton de voix assez bas pour que Ladislas ne pût l'entendre : « Je retourne » chez moi, où je n'ai pas lieu de les » craindre. » — Elle s'en alla, en affectant un air dédaigneux qui dévoilait trop son humeur. Ladislas reconduisit monsieur et madame de Revel; et après quelques instans, il sortit pour leur laisser prendre un repos dont ils avaient besoin.

Dès qu'Eugénie fut seule, elle se mit à genoux à son prie-dieu. Sans former un seul désir pour elle-même, son ame s'élançait vers le ciel : « Qu'il soit heureux, ô mon Dieu! » disait-elle; et ses vœux s'arrêtaient à cette prière.

CHAPITRE XXXV.

En entrant chez elle, Ernestine se jeta dans un grand fauteuil; et là, accablée d'une foule de souvenirs pénibles, elle cherchait à se dérober à ses réflexions. Mille petites circonstances ignorées par sa famille contribuaient encore à l'irriter.

Avant de partir de Bruxelles, elle avait proposé à monsieur de Trèmes de voyager avec elle. Il avait accepté avec empressement. Ce n'est pas qu'aucun des deux eût besoin d'adoucir les chagrins de l'autre; mais elle aimait à paraître suivie d'un esclave, et lui se plaisait à donner de la publicité à une liaison qui flattait son amour-propre. Aussi se dégagea-t-il bien vite, lorsqu'elle lui dit que sa grand'mère les accompagnerait : et après l'avoir quittée, il alla faire les plus comiques récits sur la petite fête que madame de Sanzei lui avait préparée.

Elle ne comprenait pas l'espèce d'engouement qu'elle avait eu pour cet homme qui n'aimait que lui, professait hautement son égoïsme, et donnait un nom ridicule à chaque vertu. Elle le comparait avec Ladislas, et se sentait rougir. Quelle différence! Ladislas s'était fait chérir par son respect pour le malheur. Dans ce moment de crise, il avait porté en secret des secours et des consolations aux plus infortunés. Sur la route de Bruxelles où ils fuyaient au même instant, Ernestine avait remarqué qu'il était connu de tous; pas un qui ne le saluât à son passage, qui ne le bénît. Sa présence faisait naître un sourire sur ces visages sombres et abattus; tous, jusqu'aux enfans, savaient son nom.

L'orgueil d'Ernestine avait causé ses erreurs; et cet orgueil venait l'agiter encore, en lui présentant la gloire qu'il y aurait à soumettre le caractère fier et indompté de Ladislas. Quel bonheur d'être aimée de celui que tant d'hommes estiment, que tant de femmes admirent! Confuse, humiliée, elle se rappelait l'étonnement qu'elle avait vu dans tous les regards, lorsqu'elle avait commencé à

se lier avec monsieur de Trèmes. Personne ne lui refusait de l'esprit; mais elle était obligée de s'avouer que pas une mère n'eût voulu lui confier le bonheur de sa fille. Elle cherchait par quels dangereux sophismes il avait pu l'aveugler, jusqu'à lui faire trouver une sorte de courage à braver l'opinion.

Quelle joie pour elle, si, après avoir dédaigné monsieur de Trèmes, elle pouvait le rendre à son tour l'objet d'une ridicule pitié! lui prouver qu'elle est digne d'inspirer une véritable passion; et surtout l'humilier, en faisant faire à chacun cette comparaison avec Ladislas, qu'elle-même ne peut supporter!

Elle a trop vu que souvent il l'évite, tandis qu'il paraît se plaire avec ses sœurs. Cependant si Mathilde l'amuse par sa gaieté, il sait qu'elle aime son mari..... Eugénie respecte ses vœux.... Elle soupira, forcée de reconnaître que l'inconséquence de sa conduite avait peut-être causé cet éloignement. « N'importe, » se dit-elle, en relevant sa tête altière, « je veux être aimée de Ladislas;
» et lorsque son admiration aura excité la
» jalousie de monsieur de Trèmes, et l'envie
» de ces femmes qui m'ont blâmée avec tant

» de rigueur, je lui opposerai la réserve » austère qui honorait ma jeunesse. » Pendant que son esprit s'abandonnait à cette idée, elle se perdait dans les tristes rêveries d'un amour-propre blessé.

Le lendemain elle retrouva ses sœurs, sans avoir l'air de se rappeler qu'elles eussent été l'objet d'une préférence offensante pour elle. Loin de faire des reproches au comte Opalinsky, elle joignit ses remercîmens à ceux que lui faisaient ses parens. Il craignait son humeur, et fut agréablement surpris de la trouver affable et gracieuse.

Ernestine devait à madame de Couci une éducation très-soignée. Elle parlait avec élégance, et aucun sujet de conversation ne lui était étranger. Dans cet instant elle voulait être aimable, et le fut réellement. Pendant le dîner il s'établit entre elle et Ladislas une discussion très-piquante sur les passions. Ladislas, capable de les éprouver toutes, disait que l'on ne pouvait assez les redouter. La froide Ernestine soutenait qu'elles seules embellissaient la vie. Pour ou contre son opinion, elle citait en riant les autorités les plus graves, quelquefois des livres moins

approuvés ; tout lui était bon, pourvu qu'elle étonnât et amusât Ladislas. Madame de Couci était ravie de voir qu'elle oubliait monsieur de Trèmes, et paraissait contente dans sa famille.

Eugénie, la timide et sensible Eugénie, éprouvait un serrement de cœur dont il lui était impossible de deviner la cause. Combien elle enviait à sa sœur ce plaisir de causer, de faire partager sa gaieté! Si on lui eût adressé la parole, elle n'aurait pu articuler un mot; car elle sentait ses yeux se remplir de larmes; à peine pouvait-elle respirer.

Ladislas, frappé de son changement, craignit qu'elle ne fût souffrante; dès-lors toutes les séductions d'Ernestine furent sans effet. Il n'écoutait plus, n'entendait rien. En un moment, ce dîner si gai, si animé, devint sérieux et morne, et l'on cessa de se parler. Eugénie respira sans savoir ce qui l'avait oppressée, ni quel bien-être la soulageait.

CHAPITRE XXXVI.

Le lendemain Eugénie alla dans le parc respirer l'air frais du matin. Il faisait un superbe temps d'automne. Elle se promenait portant le petit Victor qui, les bras attachés à son cou, s'approchait de son visage pour éviter le froid. Elle le caressait avec une tendresse vive qu'elle n'avait pas encore éprouvée : « Au moins, lui disait-elle, je puis » contribuer à ton bonheur! » Elle le pressait contre son cœur, cherchait à exciter ses petites joies, et semblait lui demander : « Ta mère pourrait-elle t'aimer davan- » tage? »

La nourrice de l'enfant marchait derrière elle avec une femme de chambre. Au détour d'une allée, Eugénie rencontra le comte Opalinsky, et s'arrêta. — « Le hasard me sert » mieux que je ne l'espérais, madame, lui » dit-il. Hier, vous m'avez paru souffrir;

» j'attendais avec impatience l'heure à la- » quelle on peut vous voir, et je trouvais » la matinée bien longue. » — « Je suis » mieux aujourd'hui, » lui répondit-elle, en souriant d'un air doux. — « M'est-il permis » de vous suivre dans votre promenade ? » Comme il disait ces mots, le petit Victor lui tendit les bras : — « Il vous reconnaît, » dit Eugénie, avec un plaisir qui anima tous ses traits, et elle embrassa l'enfant.

Ladislas, attendri, s'efforçait de cacher son émotion. Dans son trouble, n'osant lui parler ni d'elle ni de lui, il demanda si Mathilde avait reçu des nouvelles d'Edmond ? — « Non, répondit Eugénie ; et si vous en » appreniez jamais qui dussent l'inquiéter, » promettez-moi que vous m'avertiriez la » première. » L'enfant n'étant plus amusé par Eugénie, posa sa petite tête sur son cou, et s'endormit. Comme elle craignait de l'éveiller ! et avec quelle tendre affection elle l'embrassa avant de le remettre à sa nourrice ! — « Il vous aime autant que Ma- » thilde, » dit Ladislas. — « Ah ! » répondit-elle, « je crois souvent qu'il m'aime » davantage. Ma sœur n'est pas, comme

» moi, toujours prête à jouer avec lui. Pauvre
» Mathilde, si inquiète pour Edmond! »

Il n'osait rappeler à Eugénie le couvent qu'elle avait quitté, et cependant il lui demanda si elle regrettait la France? — « Vous
» serez peut-être étonné d'apprendre que je
» ne la connais pas. Ma vie entière s'est écou-
» lée paisiblement dans une retraite qui ne
» m'a laissé que des souvenirs bien chers. »
— Aussitôt elle lui raconta comment elle avait passé ses premières années. — Il voyait avec douleur que, si une piété ardente ne l'avait pas déterminée à prendre le voile, elle conservait un profond respect pour l'état religieux, et soupirait après la solitude et la tranquillité du cloître.

« Au couvent, lui dit-il, vous pouviez
» jouir de la retraite; mais actuellement
» l'affection de vos proches doit vous rendre
» plus heureuse que vous ne l'étiez, séparée
» d'eux. » — « Eh! voilà l'objet de ma secrète
» inquiétude. Quelquefois je crains d'être
» trop heureuse; et si alors je ne fuis pas le
» monde, c'est pour obéir à mon père qui
» veut me garder près de lui. » — Chaque mot ajoutait à l'admiration de Ladislas; mais

aussi chaque mot achevait de le convaincre que, s'il parvenait jamais au bonheur d'intéresser Eugénie, il faudrait, pour ainsi dire, pénétrer dans son cœur à son insu ; que tout ce qui pourrait plaire à une autre femme l'éloignerait sans retour. « Quoi ! » s'écria-t-il, « si le calme renaissait en France, vous n'y » retourneriez que pour vous enfermer dans » un cloître? » — « Pourriez-vous en » douter? » lui répondit-elle, avec une surprise tempérée par cet air timide et tendre qui lui donnait un charme particulier. « Je ne vous parlerai pas des sentimens re- » ligieux; vous croyez peut-être qu'il est » dans le monde des vertus aussi sûres : mais » je vous dirai que mes vœux ont été volon- » taires, et que je dois les respecter. » — « Vous serait-il donc possible de quitter une » mère qui vous adore, une sœur qui peut- » être un jour aura besoin de consolation ? » Il ajouta bien bas : « des amis. » — Elle l'arrêta : « Vous ne voulez pas m'affliger : ne » prononcez donc plus le mot d'avenir; il » m'est défendu d'y penser. » — « Comment? » la prévoyance, la raison.... » — « La » raison me dit de me soumettre, et la re-

» ligion me le prescrit. Pour rendre mes de-
» voirs moins difficiles, ma tante, en mou-
» rant, m'a recommandé de considérer
» chaque jour comme isolé et séparé du jour
» qui peut suivre. Lorsqu'on ne porte jamais
» ses regards au-delà, me disait-elle, le sa-
» crifice de toute la vie ne paraît que l'aban-
» don de quelques heures. »

Cette conversation à laquelle Eugénie se livrait avec plaisir, désespérait Ladislas. Une vive douleur se peignit sur son visage. — « Qu'avez-vous? » lui dit-elle effrayée. « Je vous ai trop long-temps occupé de moi;
» et je vois que vous avez des peines. » —
« Oui, j'ai eu de grandes peines, » répondit-il; « mais j'en prévois d'affreuses... Peut-
» être le sort me laissera-t-il sans aucune
» espérance; alors du moins l'on peut mou-
» rir.... » — « Ah! » reprit Eugénie en joignant les mains, « ne répétez pas des paroles
» que Dieu réprouve.... » Elle attendit quelques instans sa réponse. Voyant qu'il restait en silence, et comme accablé de ses funestes pensées, elle ajouta d'un son de voix plus touchant : « Si la confiance pouvait
» adoucir vos chagrins, l'amitié m'est per-

» mise. » — « Je le sens trop, » lui dit-il; « le temps viendra où rien ne pourra les » adoucir. » — « Confiez-les moi; ils de» viendront les miens. » — « Pensez-y avant » de me répondre, » reprit-il en tremblant; « consentiriez-vous à être mon amie? » — « La religion ordonne d'être l'amie du mal» heur. » — « Mais je suis injuste, bizarre. » — « Je ne dois pas croire le mal que vous » dites de vous-même, » répondit-elle; et pour le calmer, elle s'efforçait de sourire. « Promettez-moi de ne plus vous livrer à de » tristes pressentimens; ne vous refusez pas » aux consolations, et vous trouverez en » moi une sûre et fidèle amie. »

Dans ce moment, Ladislas craignait d'être à jamais malheureux: mais il était près d'elle; et des mouvemens de joie venaient se mêler à sa douleur. « Si vous saviez, » lui dit-il, « tout ce que j'ai ressenti la première » fois que je vous ai vue! Vous m'avez paru » un être angélique placé entre le ciel et » moi. Depuis ce jour, je ne pense à vous » qu'en sentant mon cœur s'élever vers une » perfection que je ne puis atteindre. » — « D'abord, ne me louez plus, » répondit

Eugénie du ton de la prière, « je ne dois pas
» entendre la louange. Mais s'il était vrai
» que l'amitié, que la religion pût don-
» ner à ma voix, à mes paroles, la force de
» rendre vos peines moins amères, je serais
» trop heureuse. » — A ce mot, il s'écria :
« Je me livre à ma destinée; comme vous, je
» ne veux plus jeter un seul regard vers l'ave-
» nir.... mais je le prévois, Eugénie, la mort,
» la mort viendra.... » — Aussitôt, il s'éloi-
gna; car son secret allait lui échapper.
Il la laissa frappée d'une crainte qu'elle ne
pouvait surmonter. Son cœur se brisait, des
larmes tombaient de ses yeux.... « Ah! mon
» Dieu, » s'écriait-elle, « rendez-le sensible
» à l'amitié! »

Le soir Ladislas ne vint point; il n'était pas encore assez maître de lui. Eugénie se le représentait seul et malheureux.... elle priait et souffrait.

CHAPITRE XXXVII.

Le jour suivant, Mathilde, frappée de la pâleur d'Eugénie, et toujours livrée à une seule idée, lui demanda en tremblant si on avait reçu des nouvelles d'Edmond. Sa sœur la rassura, et se plaignit d'un malaise, d'une mélancolie qu'elle ne savait comment expliquer, et qui lui faisait sentir le besoin d'être seule.

Mathilde ne voulut pas l'abandonner à elle-même dans cette disposition, et lui proposa une promenade dans le parc. Eugénie la refusa avec une volonté tellement positive, que, dans un autre temps, elle eût excité les soupçons de sa sœur. Mais les inquiétudes de Mathilde lui donnaient cette préoccupation qui ne laisse guère juger des choses que lorsqu'on se les rappelle.

Eugénie n'osait pas aller dans le parc. Une voix secrète l'avertissait qu'elle y trouverait

Ladislas. En la voyant accompagnée de sa sœur, il se persuaderait peut-être qu'elle avait parlé du sentiment pénible qui lui était échappé, et qu'il paraissait vouloir cacher.

Pour la première fois, elle résistait à un désir de Mathilde, lorsque madame de Revel, remarquant aussi son extrême pâleur, les obligea de sortir ensemble. Elles n'eurent pas fait trois pas qu'elles aperçurent Ladislas. Mathilde l'appela d'un air riant : « Venez » m'aider à distraire ma sœur, » lui dit-elle. « Si je la connaissais moins, je lui croirais » quelques peines secrètes. Elle était si chan- » gée ce matin, que je me suis imaginée » qu'il y avait de fâcheuses nouvelles d'Ed- » mond. » — Quelle satisfaction Ladislas éprouvait en apprenant la tristesse d'Eugénie! Mais pour détourner l'attention de Mathilde, il dit un mot sur l'armée : dès-lors, tout entière à ses craintes, elle ne pensa plus qu'à Edmond. Il chercha aussitôt à la rassurer; car après sa sœur, elle était ce qu'il aimait le mieux.

Eugénie se promenait à côté d'eux en si- lence. Sans le savoir, ses regards exprimaient à Ladislas une tendre pitié. Au moment de se séparer, Mathilde lui demanda s'il vien-

drait le soir chez madame de Revel. Il le promit, et trop heureux, il vit dans les yeux d'Eugénie une impression de joie.

Il ne sait plus si c'est le bonheur, ou le tourment de sa vie qui se prépare. Elle l'aime, il en est sûr; pas assez, il est vrai, pour vaincre ses scrupules; mais elle l'aime!... La veille, il voulait l'éviter; à présent, il veut être toujours près d'elle, prévenir ses moindres désirs, lui apprendre dans des conversations générales, et d'une manière indirecte, qu'il est des vertus hors du cloître.... Il espère toucher son cœur, éclairer sa raison. Cependant, il est décidé à fuir tout entretien particulier avec elle; car il lui serait impossible d'entendre encore cette cruelle résolution qu'elle avait déclarée irrévocable.

Ladislas qui jusque-là n'avait pas songé à sa fortune, y pensait en ce moment avec un transport de joie inexprimable. Il se flattait que, dans la détresse générale, ses grands biens pourraient déterminer monsieur de Revel à consentir que sa fille se fît relever de ses vœux. Comme il se promettait de plaire à cette famille, et de n'arriver à l'ame d'Eugénie que par l'estime et l'affection de tout ce qui lui

était cher!... Mais si elle persiste; si une seconde fois elle veut mourir au monde, il ira solliciter du service chez l'étranger : il cherchera les périls, la gloire; et du moins sa fin ne parviendra à Eugénie qu'avec un nom fameux. Le cœur brûlant de Ladislas se relevait de sa faiblesse par les plus nobles sentimens. Il ne redoutait plus ni l'amour ni le malheur; il se répétait : « Elle m'aimera, » ou me regrettera toujours. »

CHAPITRE XXXVIII.

Ladislas ne concevait pas comment, la veille, il avait eu la pensée de se guérir d'une passion qui seule pouvait redonner du prix à une vie dénuée de tout intérêt, et devenue depuis long-temps sans but comme sans espérance.

Le soir, il alla de bonne heure chez madame de Revel. La trouvant seule avec Eugénie et Mathilde, il se crut en famille. Dans son émotion, il les regardait toutes trois avec la tendresse d'un frère, d'un ami, et il ne rencontrait aussi que des yeux bienveillans et contens de le voir; pas un objet qui pût le blesser ou le contraindre.

Madame de Revel lui parla de la Pologne. Avec quelle chaleur Ladislas peignit l'humiliation de n'avoir plus de patrie! « Quand je » vous ai connues, » leur dit-il, « j'allais » dans les différentes cours de l'Europe traî-

» ner une insipide oisiveté. Combien j'en-
» viais ceux de mon âge qui, employant
» leur jeunesse, voyaient s'ouvrir devant
» eux une brillante carrière! L'ambition n'é-
» chauffait plus mon ame. Je me disais tris-
» tement : Les enfans de la Pologne ne répé-
» teront pas mon nom.... » — « Mais, » dit
Eugénie, « les consolations que vous offriez
» à l'infortune, les secours que vous ré-
» pandiez en secret.... » — « Oui, » re-
prit-il, « quelques vertus privées me sont
» encore permises. Cependant, pour en
» jouir, il me faudrait une amie qui fût pour
» moi une seconde conscience; une amie à
» laquelle je pusse dire : J'ai fait un peu de
» bien, sans rougir d'en parler. » — « Ah! »
s'écria l'imprudente Mathilde, « une amie
» qui croirait à ces bonnes actions, sans avoir
» besoin de les apprendre, vaudrait bien
» celle à qui vous pourriez les dire. » L'ar-
rivée de madame de Sanzei sauva à Ladislas
l'embarras de répondre à cette plaisanterie,
qui ne fut pas plutôt échappée à Mathilde,
qu'elle se la reprocha.

Ernestine, tourmentée du projet de sub-
juguer Ladislas, avait passé une partie du

jour à sa toilette : il en résultait une parure où la prétention se faisait ridiculement sentir. Au milieu des siens, elle avait l'air en visite et presque étrangère. Dès qu'elle fut assise, elle salua Ladislas d'un mouvement de tête particulier. Surpris d'une distinction si nouvelle, il se leva, et lui fit une profonde et respectueuse révérence. Mathilde ne put s'empêcher d'en rire. Sa gaieté offensa Ernestine, étonna Ladislas; le froid et l'humeur s'établirent dans la famille.

On ne se parlait qu'à de longs intervalles, lorsque monsieur de Trèmes entra. Il fut frappé, comme les autres, de la parure de madame de Sanzei. Il y trouvait quelque chose hors de propos qu'il ne s'expliquait pas. — « Hé! madame, » lui dit-il en s'approchant d'elle, « quel insensible voulez-vous » soumettre? » Involontairement Eugénie regarda Ladislas.

Peu à peu il vint beaucoup de monde. Ce salon, qui avait eu tout le charme de la confiance et de l'intimité, n'offrit plus qu'une réunion d'indifférens; c'était l'heureux moment d'Ernestine. Elle se montrait plus animée, plus agréable, à mesure que cha-

cun, en arrivant, se récriait sur sa beauté.

Madame de Sanzei ne pouvait entendre dire qu'elle était belle, sans penser à l'amour. Elle commença donc à disserter sur cette passion, sujet ordinaire de ses plus éloquens discours; mais, en voulant rendre ses paroles générales, elle ne s'apercevait pas que ses yeux se portaient uniquement sur Ladislas. Monsieur de Trèmes en fut choqué, et résolut de s'en venger. Il se mêla à cette conversation pour se moquer des tendres sentimens. Elle se troublait, et voyait avec dépit qu'un homme qu'on avait dit lui être attaché, se montrât si dégagé de l'amour: « N'avez-vous donc jamais aimé malgré » vous? » lui demanda-t-elle. — « Jamais, ma- » dame; » et il ajouta en riant: « Je me suis » toujours abandonné au hasard, sans exami- » miner si l'on me condamnerait au mal- » heur; et même, » s'écria-t-il en affectant un ton sensible, « je n'ai jamais aimé autant » que je l'aurais voulu. »

Cette exclamation inattendue excita la plus folle gaieté. Ernestine en sentit toute l'amertume. Quelle réponse de la part d'un homme qu'elle avait paru préférer! Le rire de la

société retentissait jusqu'au fond de son cœur. La plus forte haine succédait à l'engouement que monsieur de Trèmes lui avait d'abord inspiré.

Il la regardait de l'air le plus ironique, et elle était forcée de se contraindre. Qu'avait-elle à dire? De quel droit prendre le parti des femmes qu'il avait aimées? Ne pouvait-il pas répondre qu'il aurait toujours désiré d'aimer davantage?... La méchanceté d'un homme habitué à la bonne compagnie n'est jamais dans l'expression; elle est dans le ton, dans la manière : il peut toujours s'en défendre; et trop souvent la femme qui en est l'objet, est la seule qui ne doive point paraître l'avoir entendue.

Madame de Sanzei, au lieu de chercher à humilier monsieur de Trèmes par quelques mots piquans, sortit, pour fuir l'espèce de dérision qu'elle croyait voir dans tous les regards.

CHAPITRE XXXIX.

Ernestine apprit que monsieur de Trèmes faisait mille contes risibles sur sa prétendue passion pour Ladislas. Il divertissait les autres avec cette même tournure d'esprit qui l'avait séduite. Les gens sensés, en blâmant son intimité avec monsieur de Trèmes, s'étaient éloignés d'elle. Mais alors, soutenue, encouragée par les plaisanteries qu'il se permettait sur ces graves personnages, entraînée par lui à s'en moquer, elle ne s'embarrassait guère de leur opinion. Aujourd'hui, monsieur de Trèmes allait tourner contre elle cette vive jeunesse dont le rire lui avait paru un suffrage désirable; avec laquelle, pour obtenir le vain succès d'être amusante, elle avait souvent jeté du ridicule sur des vertus que dans son ame elle respectait.

Plus d'appui pour Ernestine : elle méprise monsieur de Trèmes, et n'ose cesser de le

recevoir; elle estime Ladislas, et craint de le rencontrer. Il lui faudrait une amie sûre et sévère, qui lui apprît, qu'une fois en butte à la calomnie, il n'y a plus que le temps et la solitude pour défendre, ou pour consoler. Mais Ernestine est encore loin de le penser. Elle cherche quelle action, quelle démarche lui rendrait l'estime du monde. Elle voudrait étonner par quelque sacrifice extraordinaire, courir quelque grand danger qui pût exciter de l'intérêt.

Comme elle enviait à l'heureuse Mathilde sa parfaite insouciance sur tout ce qui n'était pas Edmond et sa famille, cet air de croire que tout s'arrangerait, et sa persuasion qu'il n'y avait personne de méchant!

Madame de Sanzei n'apprenait rien qui ne la désolât. Une de ses prétendues amies, bien fausse, bien perfide, venait à chaque instant lui déchirer le cœur. Sous prétexte d'avoir cherché à la justifier, de ne pas craindre de se compromettre pour la servir, elle lui redisait scrupuleusement tous les propos qui devaient l'affliger! — « Ma chère, » ajoutait-elle, « beaucoup de gens vous plaignent, » et savent, qu'éclairée enfin sur monsieur de

» Trèmes, vous avez pour Ladislas une pas-
» sion malheureuse. » — « Oui, oui, » repartit Ernestine indignée, « l'écho répète
» long-temps le mot prononcé par une seule
» voix ; » car elle ne doutait point qu'elle-même ne concourût à répandre ces bruits offensans. Cette idée de *passion malheureuse* la révoltait. Aussi pria-t-elle cette excellente amie de ne plus parler d'elle, et de la laisser à ses réflexions.

Madame de Sanzei résolut de regagner l'estime des gens sévères. Pour y parvenir, il aurait fallu reconnaître ses étourderies et les avouer ; elle le sentait, mais ne pouvait s'y résoudre. Elle se flatta qu'il suffirait peut-être de reprendre un maintien sérieux, et qu'en évitant également monsieur de Trèmes et Ladislas, ces bruits offensans tomberaient d'eux-mêmes.

N'ayant point d'expérience, trouvant au-dessous d'elle de consulter les femmes âgées, elle ne mit ni gradation ni mesure dans son retour à la raison. La fatuité de monsieur de Trèmes profita de ce nouveau changement. — « La voilà revenue, disait-il, à ses hautes
» prétentions... elle est plus punie que je ne

» l'aurais désiré. » Il riait en s'écriant : « Comme elle va s'ennuyer!... » puis il reprenait un air fort sérieux pour assurer que cet ancien système ne durerait pas.

Ernestine se faisait rapporter le moindre propos que l'on tenait sur son compte, et semblait à la recherche de tout ce qui devait l'affliger. Cependant une circonstance imprévue lui rendit, pour un moment, un peu de tranquillité.

Edmond revint. Il apprit à monsieur de Revel que les puissances coalisées espérant peu de la guerre contre la France, si l'on ne faisait en même temps une plus forte diversion dans l'intérieur, on l'envoyait pour diriger le soulèvement de la Vendée. Il venait préparer Mathilde à cette séparation, concerter avec elle les moyens de s'écrire, embrasser son enfant, et recommander à monsieur de Revel ces deux objets si chers.

La famille ne voulut recevoir personne, pendant qu'Edmond resta à La Haye ; le comte Opalinsky ne fut pas excepté. Quel soulagement pour Ernestine ! Délivrée de la présence de monsieur de Trèmes, ne pouvant être accusée de voir Ladislas, elle espérait

que sa conduite ne serait plus soupçonnée, et son amour-propre se rassurait. Si elle n'était pas heureuse, du moins jouissait-elle d'un repos, d'une sécurité que, depuis longtemps, elle ne trouvait plus dans le monde.

CHAPITRE XL.

Mathilde, ignorant qu'Edmond allait s'exposer à rentrer en France, se livrait tout entière au bonheur de le revoir. Cependant elle s'inquiétait un peu de ses fréquentes conversations avec son père. Plusieurs fois elle avait cru surprendre leurs yeux fixés sur elle avec une tendre pitié. Aussi elle frémit, lorsqu'un jour Edmond, qui ne parlait jamais de lui, qui ne se vantait jamais, commença à les entretenir de la confiance qu'il avait inspirée à ses chefs, et de la gloire qu'il attacherait à une mission dont le triomphe de sa cause pourrait être la suite..... « Arrêtez, Edmond, » s'écria Mathilde, « ne dites plus un mot, je vous en supplie.... Je le vois... je le sens... Vous voulez m'annoncer une nouvelle destination, un second éloignement plus affreux que le premier. »

La famille se réunit autour d'elle, et son père eut le courage de lui apprendre le prochain départ d'Edmond ; mais tous lui présentèrent les motifs qui devaient calmer son inquiétude. Elle n'écoutait rien ; ses larmes, ses cris déchiraient le cœur d'Edmond. Mathilde lui reprochait de la sacrifier à son ambition... de vouloir avancer le terme de ses jours... Il savait bien qu'elle ne résisterait pas à son absence... En d'autres momens, elle se jetait dans ses bras, voulait le suivre, partager ses dangers, ne plus le quitter. Désespéré, il la pressait contre son cœur, et levait au ciel des yeux qui semblaient lui demander pourquoi il les avait réservés à tant de peines ; mais rien ne pouvait ébranler sa résolution.

Eugénie regardait sa sœur désolée, et trouvait l'amour bien redoutable. Ernestine ne voyait que la tendresse d'Edmond, et enviait à Mathilde le bonheur d'être si vivement aimée.

Le matin du jour où il devait partir, il alla trouver Eugénie en secret, et la pria de soigner Mathilde : « Je la rassure, » dit-il, « et j'espère qu'aucune crainte funeste ne

» rendra notre séparation trop cruelle.......
» Si je venais à succomber, Eugénie, ma
» sœur, ne la quittez jamais; veillez à ce
» que l'éducation de mon fils ne soit pas né-
» gligée par une mère que la douleur ren-
» drait plus faible et plus tendre.... » Il prit
sa main, et la conduisit près du berceau de
son enfant qui dormait : — « Ma sœur, pro-
» mettez-lui, devant moi, de l'aimer et de
» soigner sa mère. » — Eugénie le promit
avec un sentiment religieux. — Edmond lui
donna son portrait pour le remettre un jour
à son fils, s'il était assez infortuné pour ne
plus le revoir. Dans la boîte qui le renfer-
mait, étaient écrites ces paroles tirées d'un
livre indien :

« *Lorsque tu es entré dans la vie, tu*
» *pleurais, et tout ce qui t'environnait riait.*
» *Agis de manière qu'à ta dernière heure*
» *tu puisses sourire, et tout ce qui t'envi-*
» *ronnera pleurer.* »

Edmond laissa Eugénie saisie d'effroi pour
sa malheureuse sœur.

Bientôt après on vint la chercher de la part
de Mathilde. Quelle fut sa surprise en trou-

vant près d'elle Edmond, qui se moquait doucement de ses craintes! On eût dit qu'il n'éprouvait que le regret attaché à une séparation passagère. Il ne parlait que de gloire et de prochain retour....... Eugénie admirait tant de vertus, de bonté, de courage; et elle espérait qu'un Dieu juste et bon le protégerait.

Mathilde suppliait Edmond de permettre qu'elle l'accompagnât; il s'y refusait avec une autorité qu'il n'avait jamais employée avec elle. — « Songez, » lui disait-il, « que le berceau d'un enfant doit rester sous la sauvegarde de sa mère; il ne peut être abandonné par elle, quand le père est absent. » N'ayant plus la force de résister à de nouvelles larmes, à de nouvelles prières, Edmond s'échappa sans oser dire adieu à Mathilde.

CHAPITRE XLI.

Ladislas venait tous les jours à la porte de madame de Revel. Les gens lui avaient appris l'arrivée d'Edmond, son départ, et la douleur de Mathilde. Il la plaignait d'autant plus qu'il n'avait aucune des illusions qui consolaient encore les émigrés. Il commençait par s'informer de l'état de Mathilde ; elle était toujours nommée la première ; ensuite il parlait de la famille : le nom d'Eugénie n'était prononcé qu'en tremblant, et le dernier.

Monsieur et madame de Revel, sensibles à l'intérêt qu'il leur témoignait, demandèrent à Mathilde s'il lui serait pénible de le voir. — « Non, » s'écria-t-elle, « je ne crains que » les gens exaspérés par l'esprit de parti. » Tous me font frémir ; tous de l'une ou de » l'autre opinion, voudraient sacrifier Ed- » mond à leur cause ou à leur ressentiment. » Ladislas fut donc reçu. Touché de voir Ma-

thilde si pâle, si changée, il lui présenta comme vraisemblables toutes les chances qu'Edmond avait pour réussir : une province en armes l'attendait ; il portait de grands secours, de plus grandes promesses ; que de motifs pour être chéri et défendu !

Mathilde recevait avec confiance les consolations que lui offrait Ladislas. Celles que lui donnait sa famille pouvaient être l'effet de la pitié ; mais, suivant elle, Ladislas ne l'aimait pas assez pour la flatter par des espérances trompeuses. Étranger à leurs passions, son jugement lui paraissait plus sûr. En l'écoutant, elle osait croire à un avenir heureux... Sa mère, contente de la voir plus tranquille, pria Ladislas de considérer leur maison comme la sienne. A dîner, à souper, il était désiré avec impatience ; s'il tardait à venir, on l'envoyait chercher ; enfin on le regardait comme de la famille.

Monsieur de Trèmes s'était présenté plusieurs fois chez madame de Revel sans avoir été admis. Madame de Sanzei avait aussi refusé de le recevoir. Il savait les assiduités de Ladislas ; et son amour-propre blessé lui faisait faire mille plaisanteries sur son goût

pour le beau Palatin. La famille, vivant fort retirée, les ignorait. Mais elles revinrent à Ladislas; et il souhaitait ardemment que monsieur de Trèmes mêlât son nom, d'une manière un peu choquante, à ses contes ridicules, afin d'avoir le droit de défendre madame de Sanzei sans la compromettre.

Il brûlait de venger une sœur d'Eugénie: aussi fut-il au comble de ses vœux le jour où monsieur de Trèmes s'égaya sur le fier Sarmate. Il courut lui en demander raison. —« J'y consens de tout mon cœur, » dit monsieur de Trèmes; « mais en vérité, se battre » pour madame de Sanzei est une grande » folie. » — « Je me bats pour ma propre » cause, » reprit Ladislas; « et vous savez très- » bien qu'aucun sentiment ne me lie à ma- » dame de Sanzei. Cependant je ne souffrirai » pas qu'on se serve de mon nom pour lui » nuire. »

— « D'abord établissons que nous nous » battrons, » répliqua monsieur de Trèmes; « ensuite je vous dirai que ce n'est pas plus » moi qu'un autre qui se moque de madame » de Sanzei; c'est tout le monde. » — « Soit; » mais, comme je ne puis m'en prendre à

» tout le monde, vous permettrez que je
» m'adresse à vous, pour vous prier de dé-
» truire des bruits qui me déplaisent et l'of-
» fensent. » — « Ah! mon cher comte, ce
» dernier point est difficile; car je crain-
» drais de me tromper. D'ailleurs vous sau-
» rez que j'ai mis les femmes hors de
» ma morale, et qu'une histoire un peu gaie
» sur leur compte, peut n'être pas vraie,
» mais me paraît très-vraisemblable : du
» reste, battons-nous, si cela vous amuse. »

Ils allèrent le lendemain dans le parc avec des pistolets et des témoins. Avant de tirer, Ladislas s'approcha de monsieur de Trèmes :
— « Quelle que soit l'issue du combat, lui dit-il
» à voix basse, je veux vous répéter, mon-
» sieur, que je n'ai jamais élevé mes vœux
» jusqu'à madame de Sanzei; mais sachez
» que le Sarmate a pour devise : *N'en servir*
» *qu'une, les défendre toutes.* »

Ils s'éloignèrent; monsieur de Trèmes tira le premier, sans toucher Ladislas qui le blessa à la jambe. En tombant, monsieur de Trèmes s'écria que le comte Opalinsky avait une singulière manière de prouver qu'il ne s'intéressait pas à madame de Sanzei.

La blessure de monsieur de Trèmes était légère ; dès le lendemain il put voir du monde. Ce fut une mode d'aller écouter les récits qu'il faisait de ce duel. — « Ah !
» vraiment, mesdames, disait-il, l'amour
» se serait conduit bien autrement ! C'est
» pour l'honneur de l'indifférence que nous
» avons failli nous entretuer. Nous y allions
» sérieusement. Tel que vous me voyez, je
» croyais avoir visé assez juste pour brûler
» quelques cheveux à ce vaillant Palatin. »

Monsieur de Trèmes, par égard pour madame de Sanzei, lui fit parvenir ce qu'il appelait les belles paroles de Ladislas au moment du combat.

CHAPITRE XLII.

Le comte Opalinsky était fort content d'avoir donné une leçon à monsieur de Trèmes. Cependant il alla dîner chez monsieur de Revel, avec une timidité qui approchait de la crainte : mais il s'aperçut bientôt qu'aucune personne de la famille ne savait rien encore de cette affaire. Depuis longtemps Mathilde témoignait un véritable attachement à Ladislas; il résolut de la lui confier, dans l'espoir que son opinion deviendrait celle d'Eugénie. Après dîner, il lui demanda s'il serait possible de la voir un instant en particulier. — « Savez-vous des nouvelles » d'Edmond? » répondit-elle en joignant les mains. — « C'est de moi, lui dit-il, que » je voudrais vous entretenir. » — Elle respira. Quoiqu'elle parût ne redouter que les malheurs qui pourraient atteindre Edmond, ses mouvemens étaient si vrais, ses manières si

naturelles, que l'on consentait volontiers à n'obtenir son attention, qu'après l'avoir tranquillisée sur un sentiment si cher.

Mathilde aimait trop Edmond pour imaginer qu'on pût la soupçonner de coquetterie. Elle prit donc le bras de Ladislas, ne s'embarrassant pas si Ernestine trouverait à en médire; et, sous prétexte d'aller voir le petit Victor, elle l'emmena.

Dès qu'ils furent seuls, Ladislas lui raconta toutes les particularités d'un duel qu'il était impatient de recommencer. Il lui apprit les propos de monsieur de Trèmes sur madame de Sanzei, le besoin qu'il avait eu de venger une sœur de Mathilde et d'Eugénie; enfin combien il lui avait été difficile d'attendre que son nom compromis lui rendît cette querelle personnelle. Mathilde entrait dans toutes ses raisons avec l'intérêt de la plus tendre amie : — « C'est » à mon père, » lui dit-elle, « qu'il faut parler. « — Mais il gardera mon secret; et si » cette affaire est présentée à madame de » Revel et à Eugénie sous un aspect défavo» rable? » — « Je me charge de l'appren» dre à ma mère : quant à ma sœur, puis-

» se-t-elle toujours l'ignorer! — Me blâme-
» rait-elle d'avoir défendu la cause de votre
» famille? » — « Elle se reprocherait d'y
» être sensible, dans une circonstance où ses
» principes ne lui permettent pas de vous
» approuver. »

Pour la première fois Ladislas commençait à ouvrir son ame à Mathilde. Avec quelle tendresse, quelle passion, il lui peignit les sentimens qu'il éprouvait pour tous les siens! Monsieur de Revel, il le considérait comme un père..... Madame de Revel était la mère la plus tendre..... Mathilde, une amie, une sœur..... Près d'eux, son ame tranquille revenait sur les jours passés, avec une douceur inexprimable; près d'eux il osait se fier à l'avenir. — « Je vois, » dit Mathilde, avec son air malin, « que vous avez partagé la fa-
» mille en deux parts. D'un côté, mon père,
» ma mère et moi; de l'autre, madame de
» Couci, Ernestine et Eugénie; car vous ne
» parlez pas d'elle. » — « Ah! » s'écria Ladislas, « ne la nommez pas avec Ernestine,...
» bonne Mathilde, plaignez-moi.... devinez-
» moi..... mais ne me défendez pas d'espérer.
» Dans vos mœurs, n'est-il donc pas permis

» de la relever de ses vœux? » — Mathilde, vive et sincère, avait pour Ladislas une parfaite amitié. En ce moment elle répondit peut-être avec trop de franchise. « Je vous
» avoue, » lui dit-elle, « que souvent mon
» cœur vous a désiré pour frère. Mais ce dé-
» sir était plutôt un tendre regret qu'une es-
» pérance; car si ma sœur pouvait me soup-
» çonner d'avoir une pareille idée, elle nous
» fuirait tous. » — « Pourtant, » reprit tristement Ladislas, « si elle est loin d'aimer,
» du moins ne paraît-elle pas me haïr. » —
« Si elle vous haïssait, » dit Mathilde, « elle
» ne fuirait pas. »

Ladislas était accablé, et sa douleur affligeait Mathilde. Aussi, accoutumée à se flatter que le temps arrangerait toute chose, elle lui dit : « Prenez bien garde que personne ne
» pénètre ici vos sentimens. Mon amitié veil-
» lera sur le bonheur d'Eugénie; il m'est
» nécessaire; et ce cloître, ces voiles me font
» trembler. Si le calme se rétablit en France,
» j'espère qu'on deviendra plus indulgent,
» qu'on plaindra ma sœur; et peut-être trou-
» vera-t-on que l'Église a le droit de rompre
» des vœux prononcés au sortir de l'en-

» fance. » — « Bonne, excellente Mathilde, » s'écriait-il, « que je vous aime! » — « Ah! » ne me louez pas tant, » répondit-elle; « toujours heureuse, comment ne serais-je » pas bonne? »

Ladislas ne pouvait assez lui exprimer la joie de son cœur. — « Il est peut-être des » personnes qui nous trouveraient coupa- » bles, » ajouta-t-elle; « mais chez ma mère, » au milieu du monde, j'ai souvent entendu » ceux qui nous blâmeraient aujourd'hui, » s'élever contre les vœux éternels, et plaindre » celles qui en avaient prononcé. Je ne vou- » drais pas que ma sœur s'affranchît des siens, » sans une permission de l'Église: et je crois » que, suivant les anciennes lois, l'autorité ec- » clésiastique peut lui rendre la liberté d'être » heureuse. » — « *Heureuse! heureuse!* » répétait Ladislas avec transport; « redites en- » core qu'elle serait heureuse. » — Mathilde, avertie de son imprudence par le ravisse- ment de Ladislas, n'avait pourtant pas le courage de revenir sur cette expression. Elle ajouta seulement: « Je ne saurais re- » garder comme un crime ce qui eût été » permis autrefois. Cependant, puisqu'il est

» certain qu'Eugénie ne penserait pas comme » nous, cachez-lui bien les sentimens de » votre cœur; qu'elle ignore surtout le secret » du sien. » — « *Le secret du sien*, » disait-il hors de lui-même! — « Attendons, » reprit Mathilde. — « Espérons, » s'écria Ladislas. — « Attendons, » répéta Mathilde tristement. — Ils se séparèrent, en éprouvant la plus douce, la plus tendre affection fraternelle.

Ladislas suivit le conseil de Mathilde. Dès le soir il parla à monsieur de Revel de son affaire avec monsieur de Trèmes, et lui dit combien il avait eu de peine à se contenir jusqu'à l'instant où, compromis lui-même, il ne paraissait avoir songé qu'à sa propre injure. Monsieur de Revel, sans blâmer ouvertement madame de Sanzei, ne put s'empêcher de laisser voir que sa liaison avec monsieur de Trèmes lui avait toujours déplu: « Qu'il » est douloureux, » ajouta-t-il, « de conserver les sollicitudes d'un père, après en » avoir abandonné l'autorité!..... Quant à » vous, Ladislas, allez voir monsieur de » Trèmes tant qu'il gardera la chambre, et » venez ici comme de coutume. On finira par

» rendre justice à madame de Sanzei, ou
» par l'oublier; car à présent l'importance et
» la rapidité des événemens laissent au moins
» la satisfaction de ne pas occuper long-
» temps l'attention du public. »

CHAPITRE XLIII.

Ladislas était transporté de joie, en pensant que Mathilde partageait ses désirs et ses espérances. Un sentiment si vif ne pouvait se renfermer dans son ame; il animait sa noble figure.

Cependant Mathilde se reprochait d'avoir été trop franche avec lui. Elle désirait bien l'avoir pour frère, mais n'osait l'espérer. Plus elle y réfléchissait, moins elle se flattait d'y parvenir. Pour qu'Eugénie pût se faire relever de ses vœux, il faudrait qu'elle se plaignît d'avoir été forcée par sa famille à les prononcer.... Eugénie, accuser ses parens! elle en était incapable. D'ailleurs elle avait pu être entraînée par son attachement pour l'abbesse de ***, par son obéissance à la volonté de son père; mais on ne l'avait pas contrainte.... Quelquefois Mathilde était près de renoncer à ce projet : plus souvent la

seule pensée que sa sœur serait de nouveau renfermée dans un cloître, la rattachait aux intérêts de Ladislas.... Elle se disait que, s'il se rendait cher à sa famille, s'il se faisait aimer d'Eugénie, peut-être monsieur de Revel consentirait-il à déclarer qu'il avait obtenu de son inexpérience des vœux qui lui inspiraient aujourd'hui des remords.

Mathilde, tourmentée, indécise, prit pour elle-même le conseil qu'elle avait donné au comte Opalinsky. Elle ne parla à personne de ses inquiétudes, et s'en remit au temps. Mais en attendant un avenir plus favorable, elle se livrait à son amitié pour Ladislas, et profitait de toutes les circonstances pour faire sentir à monsieur de Revel combien cette ame élevée, généreuse, promettrait de bonheur à celle qui lui confierait sa destinée.

Le comte Opalinsky se trouvait dans une situation dont le charme et le trouble ne sauraient s'exprimer. Eugénie l'aimait avec un abandon, une sécurité qu'un moment pouvait détruire. Il était forcé, non-seulement de surveiller ses propres impressions, mais encore d'éviter souvent la trop confiante Eugénie. Il voyait qu'Ernestine s'appliquait

à démêler quel penchant l'attirait dans sa famille ; qu'elle l'observait avec attention, et suivait tous ses regards. Il était bien sûr que, si elle pénétrait son secret, elle saisirait la plus légère imprudence pour alarmer sa timide sœur. Un seul mot qui avertirait Eugénie l'éloignerait sans retour.

Ladislas n'existait que pour elle, et il osait à peine lui parler. C'était loin d'elle qu'il cherchait les occasions de satisfaire son cœur, en s'occupant, à son insu, de ce qui lui était agréable.

Dans ce temps affreux, plus d'une mère, dans le besoin, venait près d'Eugénie lui confier sa détresse et ses peines. Sa bonté les rassurait toutes, et leur ôtait la crainte d'être importunes. Que de fois elle reparut dans le salon avec des yeux remplis de larmes ! Interrogée par son père, sa douce pitié confiait aux siens les chagrins dont elle était encore émue.

Ladislas recueillait chacune de ses paroles, comme celles d'un ange envoyé pour consoler la douleur. Aussitôt après l'avoir entendue, il allait avec mystère porter des secours à tous ceux dont elle avait prononcé les noms. Avec

quel soin il se cachait à leurs regards! Ne lui suffisait-il pas d'avoir rempli les pieuses intentions d'Eugénie ? Plus heureux qu'il ne pensait, elle l'avait deviné. Surprise de voir que tous ceux dont elle avait plaint la situation, dès le lendemain revenaient satisfaits; que tous rendaient grâces au même bienfaiteur inconnu, qu'ils appelaient une providence tutélaire, Eugénie ne doutait pas que ce ne fût Ladislas. Pour s'en assurer, plusieurs fois elle parla devant lui de personnes infortunées; souvent même, elle n'en parla qu'à lui; et chaque fois, le jour suivant, elle les revoyait bénissant la main secourable que le ciel avait employée pour les soulager. — C'est lui, disait-elle; mais il veut être ignoré; mon cœur gardera son secret. — Et elle adorait Ladislas, croyant seulement aimer la vertu.

Elle pensait à lui sans cesse. La vie contemplative, dont elle avait pris l'habitude dans le cloître, nourrissait son innocente affection. Elle ne comptait plus les heures, que pour savoir si celle où il avait coutume de venir approchait. — Avec quelle joie naïve il était accueilli! Ladislas n'osait jouir de tant

de félicité. Chaque jour il craignait davantage qu'Eugénie ne fût éclairée sur ses sentimens. Dans toutes les occasions, elle témoignait le même respect pour ses vœux; et il pensait avec effroi au malheur qui les menaçait tous deux.... Lui peut mourir! mais elle! soumise, résignée, attendrait qu'une longue douleur vînt éteindre sa vie! Alors désespéré, il se croyait prêt à lui tout sacrifier; et si elle paraissait moins sensible, il éprouvait tous les orages de la passion... Le cœur d'Eugénie venait-il au-devant du sien? Ladislas frémissait, regardait sur tous les visages si l'on n'avait pas entendu le mot qui avait pénétré jusqu'à son ame, si l'on n'avait pas aperçu le sourire qui l'avait fait tressaillir de bonheur et d'amour.

CHAPITRE XLIV.

LADISLAS n'avait de repos, de consolation qu'auprès de Mathilde : il ne la quittait presque plus. Elle aimait à monter à cheval ; il l'accompagnait. Avec quelle tendre surveillance il lui choisissait un cheval doux, des chemins sûrs ! Madame de Revel et Eugénie les suivaient en calèche. Souvent Mathilde, pour plaire à sa mère, allait avec elles ; alors Ladislas aimait les chevaux difficiles. Qu'il était beau, lorsque luttant de force et d'adresse contre un cheval fougueux, il revenait triomphant après l'avoir dompté ! Que de fois le cœur d'Eugénie palpita de crainte, en le voyant franchir de hautes barrières, de larges fossés ! Il fatiguait dans ces dangers inutiles un courage qui n'avait plus d'emploi, depuis qu'il n'avait plus de patrie.

Un jour que madame de Revel et ses deux filles se promenaient en calèche, Ladislas les

suivait et s'occupait d'elles uniquement. Son cheval vif, abandonné à lui-même, se cabra, se défendit, et l'emporta dans la plaine. Eugénie jeta un cri que Ladislas entendit. Dès qu'il put s'en rendre maître, il vint près de madame de Revel, et lui demanda la permission de monter dans sa voiture et de l'accompagner dans sa promenade.

Eugénie encore pâle respirait à peine. Ladislas disait à Mathilde tout ce qu'il croyait pouvoir rassurer sa sœur. Avec quel enchantement il voyait son visage se colorer, le sourire reparaître sur ses lèvres! — O! quel que soit l'avenir, se disait-il, je connais le bonheur.

Le soir, suivant sa coutume, il était assis derrière le fauteuil de Mathilde, et causait avec elle. Eugénie s'approcha; elle prit la main de sa sœur, en disant : — « Deman-
» dez-lui donc de ne plus s'exposer. Ce ma-
» tin, vous l'avez entendu, ma mère a
» tremblé pour lui. » — « Jamais il ne m'est
» arrivé aucun accident, répondit-il; et
» j'aime les chevaux fiers, courageux, qui
» se rappellent encore leur liberté. » — « En
» vous voyant, reprit Eugénie, je vous désirais

» une mère ou une amie que vous puissiez » craindre d'effrayer. » Eugénie avait promis d'être son amie ; les regards de Ladislas lui demandaient si elle ne s'en souvenait plus.... Eugénie baissa les yeux.... aussitôt Ladislas, sûr d'avoir été entendu, lui répondit avec soumission : « L'inquiétude d'une » amie me rendrait timide. »

CHAPITRE XLV.

Mathilde avait reçu des nouvelles d'Edmond ; elles étaient satisfaisantes. Monsieur de Revel donna un grand souper où tout ce qu'il connaissait fut prié. Il ne manqua point d'inviter monsieur de Trèmes, pour détruire les bruits qui avaient couru sur madame de Sanzei. Elle fut polie, attentive, mais sérieuse. Monsieur de Trèmes voulut se plaindre de n'avoir pas été mis sur sa liste particulière quand ses parens voyaient peu de monde. Elle lui répondit très-haut qu'elle n'avait vu que les personnes que ses parens admettaient dans leur intimité. Il fut obligé de se contenter de cette réponse, et forcé d'avouer que le maintien froid et réservé d'Ernestine ne permettait pas à la méchanceté de s'exercer. Le souper se passa dans un profond silence ; on se sépara sans désirer de se revoir, mais du moins sans regretter de s'être vu.

Monsieur de Revel s'était trop bien trouvé du temps où il avait vécu en famille, pour recommencer à avoir une maison ouverte; il se borna à recevoir du monde un seul jour de la semaine.

Madame de Sanzei, n'ayant réussi ni à Bruxelles ni à La Haye, s'ennuyait encore plus hors de France que dans la terre de son père. Elle n'aimait pas Ladislas; mais elle s'offensait de l'empressement qu'il témoignait pour Mathilde. « Ah! si je m'étais » permis la moitié de ses imprudences, » disait-elle à sa grand'mère, « c'eût été un » cri général; tandis qu'idolâtrée de ses pa- » rens, elle marche la tête levée, et sans » éveiller le moindre soupçon. »

Madame de Couci, surprise de n'avoir pas fait cette observation, se promit d'en parler à monsieur de Revel la première fois qu'elle le trouverait seul. En attendant, elle examinait soigneusement Mathilde et Ladislas. Ils étaient toujours près l'un de l'autre; ils avaient toujours quelque chose à se dire: mais il régnait tant d'innocence et de simplicité dans leur mutuelle affection, qu'elle-même ne pouvait les accuser que lorsqu'ils

étaient absens ou séparés. Leur présence dissipait jusqu'au moindre doute.

Quand il n'y avait personne, on se réunissait autour d'une table ronde; et monsieur de Revel se plaisait à lire haut, pendant que sa famille travaillait. Ladislas, à côté de lui, s'amusait à dessiner. Après leur lecture, on causait, on prenait du thé. Ernestine quelquefois jouait du piano; mais son jeu sec et travaillé brillait par les difficultés : elle fatiguait l'attention, et l'on ne pouvait l'écouter long-temps.

Un jour monsieur de Revel se rappela qu'Eugénie avait cultivé des talens agréables : il lui demanda de jouer du piano; elle obéit. Ladislas était ravi de l'expression qu'elle donnait à la musique; son ame recevait toutes les impressions qu'Eugénie éprouvait. Que ces soirées avaient de charmes pour Ladislas! Il se plaisait à les prolonger; et en s'en allant, il trouvait une douce satisfaction à laisser ses dessins, ses cartons, sur la table où la famille laissait son ouvrage.

Il avait dessiné les portraits de madame de Revel et de Mathilde. En faisant celui d'Eugénie, il ne put se résoudre à représen-

ter la croix qu'elle portait toujours sur sa poitrine, cette croix image de ses vœux. Toute la famille s'étant levée pour juger de la ressemblance et donner son avis, on ne sut qu'approuver. Eugénie rappela cette croix qu'elle s'imaginait avoir été oubliée par hasard. Ladislas cherchait à la distraire; elle insista. — « Ce portrait est pour moi, » dit Mathilde à sa sœur; « et je l'ai voulu » comme tu étais aux jours heureux de notre » première jeunesse. » — Eugénie n'eut pas la force de lui répondre ; mais elle prit les crayons, le dessin, et rétablit elle-même ce signe d'un éternel engagement.... Ladislas en frémit; et voyant tout ce qu'il devait craindre, il ne put jeter un regard sur ce portrait qu'il avait tracé avec tant de plaisir. Mathilde aussi ne le désirait plus. Il passa de main en main, et parvint à monsieur de Revel : après l'avoir regardé tristement, il soupira, et dit qu'il le conserverait avec soin.

Monsieur de Revel vivait dans une retraite qui rappelait trop à madame de Sanzei la solitude de la terre qu'ils habitaient avant d'émigrer. Elle était de nouveau blessée par la même indifférence pour elle, par la même pré-

dilection pour Mathilde; elle en souffrait, et l'injustice de la société venait encore la révolter. Le peu d'attention de Ladislas ajoutait aussi à son tourment; non qu'elle l'aimât, mais parce qu'un instant elle avait désiré de lui plaire.

Ernestine ne concevait pas comment elle avait pu quitter la France; et malgré la terreur, elle souhaitait d'y retourner. Son ame ardente et vide d'intérêt, ne craignait point de s'exposer à des périls dont au dehors l'on ne se faisait qu'une faible idée. Dans l'agitation de son esprit, elle ne pensait qu'à la gloire d'aller réclamer les biens de ses parens. Quel honneur pour elle, et quels reproches pour eux, si un jour ils lui devaient le rétablissement de leur fortune!... Lorsqu'elle entendait son père s'inquiéter sur l'avenir; lorsqu'elle le voyait jeter des regards attendris sur Eugénie et sur Mathilde, elle se disait à elle-même : — Celles-là pleureront avec lui, et moi je me dévouerai pour le sauver d'une humiliante pauvreté.—Cet espoir occupait si fortement sa tête, que la nuit, le jour, dans ses rêves, elle ne voyait que la France.

CHAPITRE XLVI.

L'infortune qui accablait les émigrés semblait jusqu'ici avoir oublié monsieur de Revel; mais il était destiné à connaître aussi l'extrême détresse. Une banqueroute lui enleva tout ce qu'il possédait. A peine lui restait-il de quoi exister pendant quelques mois. Il voyait le besoin menacer sa famille, sans avoir le courage de lui apprendre sa situation. Cependant il fallait quitter La Haye dont le séjour devenait trop dispendieux : il l'annonça à ses enfans, mais remit à leur en dire le motif au moment où il serait arrivé dans l'humble retraite qu'il allait chercher.

L'espérance de changer de lieu suspendit les projets d'Ernestine. Elle proposa à son père d'aller en Angleterre. Un pays nouveau, une société inconnue, lui promettaient une nouvelle existence. Son amour-propre se ranimait; elle se flattait de retrouver à Londres

la considération dont elle avait joui à Paris.

Monsieur de Revel déclara qu'il n'irait jamais. « Je veux vivre seul, » lui dit-il, « éviter » les grandes villes, m'éloigner des endroits » où les émigrés se rassembleront en grand » nombre ; et, pour tout dire enfin, je veux » fuir la misère que je ne puis secourir, et » la pitié dont je ne veux rien recevoir. » Ernestine n'insista plus, ne dit pas un mot ; mais dès cet instant sa résolution fut prise.

Chaque jour les papiers publics annonçaient la mort de gens qu'elle avait connus. Cependant, pleine de confiance dans son esprit, dans son courage, elle croyait qu'ils avaient peut-être commis quelque imprudence, et que, sans faiblesse, elle saurait être plus habile.... Ne pouvant plus résister à cette soif d'agitation, à ce besoin de chercher des dangers qui la rendissent l'objet d'un intérêt général, elle prétexta un voyage de quelques jours à la campagne ; et, lorsqu'elle fut sur la frontière, elle écrivit à son père :

« Quand vous recevrez cette lettre, je » serai loin de vous. Je vous recommande » ma grand'mère ; car, dans ce moment

» d'un éternel adieu, je pense moins à ma
» jeunesse sacrifiée, qu'à mon enfance dont
» elle a pris soin.

» Qu'elle en soit récompensée, en appre-
» nant qu'attendrie sur son grand âge, qui ne
» me permet guère l'espérance de la revoir,
» j'ai pensé m'arrêter. Dites-lui qu'elle est
» aimée par celle à qui elle n'a jamais rien
» donné à aimer.

» Mon père, si vous retrouvez votre for-
» tune, c'est à moi que vous la devrez. Si
» cette fortune vous permet de rendre vos
» deux filles heureuses, c'est moi, que vous
» n'avez jamais nommée votre enfant, c'est
» moi qui vous en procurerai les moyens.

» Je retourne en France. Peut-être y
» serai-je utile à Edmond ; mais, rassurez-
» vous, j'éviterai ses regards, pour que son
» cœur surpris, en me voyant, ne demande
» pas où est Mathilde.

» Adieu, vous tous qui ne m'avez ni con-
» nue ni aimée. Pour la première fois, de-
» puis long-temps, mon esprit est tranquille,
» mon ame est satisfaite. Ces grandes cala-
» mités n'ont rien qui m'effraie. Je vais con-
» quérir votre estime ; j'obtiendrai enfin celle

» d'un monde qui m'a condamnée sur des » légèretés comme pour des fautes. Mon » père, je jouis d'avance de votre bonheur : » je jouis même de vos craintes ; elles vous » apprendront que j'aurais pu vous être » chère.

» ERNESTINE. »

CHAPITRE XLVII.

La situation de monsieur de Revel était affreuse. Chargé d'annoncer à madame de Couci le départ d'Ernestine, forcé de lui lire une lettre où quelques sentimens affectueux ne faisaient qu'ajouter aux reproches dont elle était remplie, il connaissait de plus le sort cruel de sa famille ; il se voyait obligé de pourvoir aux besoins de tous, et savait seul qu'il ne lui restait rien.

Le malheur enseigne promptement à traiter les peines de l'ame. Monsieur de Revel se persuada, qu'en apprenant en même temps à madame de Couci sa ruine totale et le départ de sa fille, il affaiblirait cette dernière douleur qui devait être la plus vive, et que peut-être même elle se féliciterait de la savoir échappée à leur détresse. Il ne se trompait pas : madame de Couci ne douta pas qu'Ernestine ne parvînt à retrouver en

France une partie de leurs biens. Mais elle gémissait sur elle-même, et ne cessait de répéter : — « A mon âge, dénuée de » moyens, privée de consolations par le » départ de ma petite-fille !... » Et elle pleurait. — Hélas ! elle ne pensait pas, et l'on n'osait pas lui dire, qu'Ernestine lui avait peu donné de ces consolations qu'elle regrettait... Se voyant tout-à-coup délaissée par l'objet d'une si constante préférence, elle croyait avoir perdu ces égards attentifs, cette soumission filiale que sa vieillesse avait le droit d'exiger... Elle croyait les avoir perdus, parce qu'elle les avait espérés !.... Cette femme fière, impérieuse, abattue par l'adversité, accablée par les années, pleurait sans pouvoir se contraindre. — « Qu'attendre des » autres, » disait-elle, « si celle-là m'a abandonnée ? » — Aussi assura-t-elle son gendre qu'elle le bénirait, le jour où il viendrait lui annoncer une fin prochaine.

Dès qu'elle fut instruite du départ de sa petite-fille, madame de Revel, Eugénie, Mathilde, se rendirent près d'elle, et lui promirent les plus tendres soins. Elle les

remercia, en leur disant qu'elle leur souhaitait de n'avoir pas long-temps à remplir ce pieux devoir.

Monsieur de Revel ne voulut point parler à sa femme d'un malheur que son caractère faible n'aurait pu supporter. Il se garda aussi d'en instruire Mathilde; elle avait assez des chagrins que lui causaient les dangers d'Edmond. Il leur dissimula donc les peines qui le dévoraient : ce fut à Eugénie qu'il confia les angoisses de son cœur paternel.

Elle lui montra une résignation et un dévouement qui ranimèrent son courage. « Je » travaillerai, » lui dit-elle. « Depuis long- » temps je vois des femmes dont l'éducation » a été moins soignée que la mienne, et qui » sont parvenues à soutenir leurs parens. Je » ne demande à la Providence que de me » laisser la force et la santé; c'est tout ce » qu'il me faut pour servir ma mère et soi- » gner ma sœur. »

Monsieur de Revel, surpris et touché, sentit plus vivement que jamais combien il avait été injuste envers elle, et lui dit qu'elle aurait mérité un meilleur sort. Eugénie, sans avoir

l'air de le comprendre, ne parut occupée que des moyens de cacher à sa mère l'horreur de leur situation.

Pour éviter les frais d'un voyage trop coûteux, avec une famille si nombreuse, monsieur de Revel résolut d'aller par mer. Il se proposait d'arriver à Cuxhaven, pour choisir de là une retraite dans un village du Holstein.

Madame de Couci, devenue douce par le malheur, craintive par l'abandon, approuvait tout ce que décidait son gendre. Madame de Revel, qui n'avait jamais eu de volonté, ne se permit même pas une objection; et Mathilde, ne se faisant aucune idée de la fatigue d'un voyage sur mer, consentit à prendre cette voie, avec l'insouciance qu'elle aurait eue pour une autre route. Ladislas ne savait à quoi attribuer ce départ inattendu; il vint pour en demander le motif à Mathilde, et rencontra Eugénie. — « Qu'est-il » donc survenu, » lui dit-il, « qui ait pu » faire prendre si subitement à monsieur » de Revel le parti de s'éloigner ? Une fois » vous m'avez demandé ma confiance; me » refuserez-vous la vôtre ? » — « Jamais la

» mienne, » répondit-elle ; « mais le secret
» de mon père n'est pas à moi. »

Monsieur de Revel parut, et Eugénie alla rejoindre sa mère. Ladislas prit les mains de monsieur de Revel avec la plus ardente affection, et il lui dit : « Vos bontés, celles
» de madame de Revel m'ont fait trouver
» près de vous une famille, lorsque je me
» croyais isolé sur cette terre où partout j'é-
» tais étranger; près de vous j'oubliais toutes
» mes peines : ne me laissez pas seul au-
» jourd'hui; permettez-moi de vous accom-
» pagner. » — « Non, » répondit monsieur de Revel; « la méchanceté trouverait trop à
» s'exercer, si vous veniez avec nous. Cepen-
» dant je ne puis me séparer de vous, sans vous
» apprendre ce que nous allons devenir. Mon
» intention est de chercher une retraite dans
» le Holstein. J'y veux vivre inconnu; ainsi
» ne le dites à personne : mais si vous y
» passez dans vos voyages, croyez que je
» serai très-aise de vous revoir. »

Ladislas désirait depuis long-temps un valet de chambre à qui il pût accorder sa confiance. Monsieur de Revel le savait : par bonté, il dévoila le secret de sa ruine, en

lui recommandant un homme qui le servait depuis vingt ans. Ladislas, étonné de le voir se détacher de cet ancien serviteur, fit différentes questions, comme pour prendre des renseignemens nécessaires; et par ses réponses embarrassées, il apprit peu à peu qu'il renvoyait tous ses domestiques.

A l'instant, éclairé sur sa situation, Ladislas lui dit : « Ne suis-je pas votre ami ? Ne m'ac- » corderiez-vous pas assez d'estime pour » daigner disposer de fonds que je ne sais » comment employer ? N'êtes-vous pas cer- » tain de me les rendre bientôt, lorsque vous » retrouverez vos biens ? La moindre par- » tie de ma fortune, » ajoutait-il, « ou tout » ce que je possède; vous êtes le maître : » je serai également reconnaissant. » — « Je » n'accepterai jamais aucun secours, » ré- pondit monsieur de Revel : « et que votre » délicatesse ne les déguise même pas sous » le noble nom d'emprunt; je sais trop qu'il » me serait impossible de m'acquitter. »

Ladislas insistait, le conjurait vainement. Monsieur de Revel, aigri peut-être par l'infortune, lui dit : « Ne me pressez plus; car, » affligé de vous refuser, si vous persistiez,

» je me cacherais de manière que nous ne nous » reverrions jamais. » — Ladislas ne dit plus un seul mot : il voyait en frémissant le malheur frapper ceux qu'il aimait, sans pouvoir même adoucir leur sort. Ses secours étant refusés, sa richesse lui devenait insupportable ; et il regrettait de ne point partager leur détresse.

Monsieur de Revel lui apprit que sa femme et Mathilde ne connaissaient pas sa position. « Mais que vous reste-t-il donc ? » s'écria Ladislas désespéré. — « C'est mon secret, » répondit-il avec un sourire déchirant. « Ce que je » veux bien vous avouer, c'est que si, par » la suite, je me trouve sans rien, absolument » rien, c'est à vous, Ladislas que je léguerai » ma famille..... jugez si vous pouvez dou» ter de mon estime..... Mais ne poursui» vons pas un entretien qui me tue. » Il sortit, sous le prétexte de donner des ordres. Ladislas accablé regardait tout ce qui se passait autour de lui, comme si l'on décidait de sa vie, sans qu'il lui fût permis de changer son sort.

Le soir monsieur de Revel eut encore un moment bien pénible, quand il fallut ren-

voyer ses gens. Ladislas observa pour la première fois qu'ils avaient tous des traits de ressemblance ; c'était la même voix, le même accent. L'un d'eux lui dit qu'ils étaient tous parens et nés chez leur maître ; c'était une famille qui se séparait d'une autre famille. Leurs cris, leurs larmes faisaient de cette maison une scène de douleur et de désolation.

Le départ fut fixé au lendemain. Ladislas vint de grand matin trouver Mathilde ; il la nommait sa sœur, son amie. Avec quelle douce affection elle répétait des noms si chers ! Il lui confia qu'il les conduirait jusqu'au Zuyderzée, et ne les quitterait qu'après les avoir établis dans le vaisseau ; qu'ensuite il reviendrait passer deux ou trois jours à La Haye, pour se montrer, et bien constater qu'il ne les avait pas suivis ; mais que la semaine ne se passerait pas, sans qu'il repartît pour Cuxhaven où monsieur de Revel comptait débarquer. Cette promesse rassura Mathilde. L'espérance de revoir un si parfait ami rendait moins affreux le moment de s'en séparer. D'ailleurs, à l'instant du départ il régnait un trouble, une confusion qui ne

leur permettait guères de sentir l'étendue de leurs peines. Le salon était devenu un passage ; les maîtres, et leurs domestiques qui ne voulaient s'en aller qu'après les avoir vus partir, tous le traversaient également.

La nourrice, occupée de ses paquets, ne savait par qui faire tenir le petit Victor : elle vit Ladislas, et le lui jetant presque dans les bras : « Monsieur, lui dit-elle, gardez-le » moi une minute, je vous en prie. » — Il le reçut avec une satisfaction inexprimable. « Dieu m'entend, » disait-il à l'innocente créature : « toujours je veillerai sur ton » bonheur ; toujours je t'aimerai d'une ten- » dresse paternelle. » L'enfant semblait le comprendre ; il répondait aux caresses de Ladislas, en se pressant contre lui ; il riait, et ses petites joies rendaient plus frappant l'air consterné de sa famille. Mathilde revint, elle embrassa son fils, et le remit à Ladislas, aimant à le voir caressé par lui.

Les voitures étaient prêtes : madame de Couci passa la première ; elle regarda l'enfant et dit tristement : « pauvre petit ! » Madame de Revel suivait, appuyée sur le bras d'Eugénie ; elle assura Ladislas qu'elle ne

regrettait que lui. « Maman, » lui dit Mathilde, « avant huit jours il viendra nous rejoindre. » — Madame de Revel en éprouva un contentement vrai et tendre qui se communiqua à tous les siens. Eugénie avait envisagé le malheur sans paraître émue ; et elle ne put retenir ses larmes lorsqu'elle apprit qu'elle reverrait Ladislas. Elle pleurait ; mais, sans se l'expliquer, combien elle se sentait soulagée et tranquille !

CHAPITRE XLVIII.

Monsieur de Revel arrêta son passage sur un vaisseau marchand. Le vent était favorable, et le jour même de son arrivée à Amsterdam il voulut s'embarquer avec sa famille.

Ladislas et Mathilde se promirent un attachement inaltérable, et convinrent que la semaine suivante il partirait pour Cuxhaven. Il l'aida à descendre dans le vaisseau, embrassa l'enfant, et s'approcha d'Eugénie pour lui dire adieu. Tous deux trop émus se regardaient, sans pouvoir prononcer une parole. Ladislas voulant cacher son trouble, s'éloigna d'elle et alla prendre congé de la famille; mais il revenait toujours près d'Eugénie. Enfin il saisit un moment où elle était à côté de sa sœur; il prit leurs mains, les pressait dans les siennes, et leur répétait: « Amitié pour » la vie, éternelle amitié. » Dans cet instant où il redoutait pour elles le vent, la mer, les

orages, il croyait se rassurer en donnant à ses sentimens l'expression d'une éternelle durée. Lorsqu'il partit, Eugénie le suivit des yeux; et quand il eut disparu, elle redit avec un profond soupir : « Amitié pour la vie. »

Le lendemain du départ de monsieur de Revel, il s'éleva une tempête affreuse sur le Zuyderzée. Le vaisseau mauvais voilier, le capitaine peu habile, ne laissaient guère d'espoir. Mathilde serrait son enfant contre son cœur; elle nommait Edmond, et ses cris et ses larmes lui disaient un dernier adieu. Eugénie à genoux priait et pensait à Ladislas; car elle l'aime, mais d'une affection innocente, et l'amitié lui est permise. En tremblant pour les siens, elle éprouvait une sorte de douceur à se dire : « Au moins il n'est pas avec nous. » Cependant la tempête commença à s'apaiser. Un vent très-fort les portait sur Cuxhaven où ils arrivèrent le jour suivant, brisés de fatigue et d'effroi.

Cuxhaven n'étant qu'un lieu fortifié, destiné à protéger le port, il leur fallut suivre à pied, et malgré la pluie, le chemin qui conduit jusqu'à Ritzebüttel, village habité par des pêcheurs, et dont l'unique hôtellerie n'offre

aucune ressource. Ce triste endroit n'était propre à donner ni distraction ni repos. Sa situation à l'embouchure de l'Elbe, la monotonie de la rive opposée dont les terres basses ne présentent à l'œil qu'une ligne au niveau des eaux, peu d'habitations, une verdure uniforme, le rocher d'Helgoland isolé au milieu de la mer, l'âpre humidité des vents de l'ouest, tout leur parut s'accorder avec la disposition de leurs ames. . . . . .

Quel serrement de cœur en entrant dans cette auberge qui offrait l'aspect d'une extrême misère! Monsieur de Revel demanda une chambre pour madame de Couci que l'on avait transportée avec peine du vaisseau. On lui donna un mauvais lit. Il n'y avait qu'une seule servante pour toute la maison; et encore n'entendait-elle pas le français.

Monsieur de Revel regardait avec douleur sa femme et sa belle-mère, qui se trouvaient si mal dans cette auberge qu'elles auraient voulu pouvoir repartir tout de suite. Lui, savait qu'en effet il faudrait en sortir bientôt, mais parce qu'elle serait trop chère pour eux.

On leur apporta des pommes de terre sur une assiette d'étain, et quelques mets grossiers

dont personne ne voulut, accoutumés qu'ils étaient à une excellente chère. Ils ne se sentaient pas la force de se communiquer leurs pensées, et se séparèrent promptement. On conduisit les deux sœurs dans une petite chambre à deux lits dont les rideaux de serge verte étaient couverts de poussière.

La nourrice avait été si malade sur mer, qu'elle ne pouvait plus allaiter l'enfant. Mathilde se désolait de voir son fils, pour la première fois, et en même temps que sa mère, connaître aussi le malheur et le besoin. Elle avait été très-souffrante pendant le passage; elle était épuisée de fatigue, et avait peine à se soutenir. Sa sœur l'obligea de se coucher, et emporta l'enfant dans la salle basse où ils avaient soupé. Elle le promenait, lui parlait, cherchait à le distraire; elle chantait doucement la chanson que la nourrice chantait pour l'endormir, et parvenait à lui faire trouver quelques momens de sommeil. Mais il se réveillait bientôt en jetant des cris: Eugénie passa la nuit à le soigner, et commença ainsi son pieux dévouement à tous les siens.

Le lendemain, madame de Couci parut si

mal, qu'ils se virent forcés à s'établir dans l'auberge, au moins pour quelques jours.

Avec les habitudes d'une grande fortune, il suffit d'un caractère ferme, pour se soumettre aux privations; mais il faut bien du temps pour apprendre l'économie. Monsieur de Revel, sans y penser, avait donné un fort salaire aux gens qui avaient apporté ses effets du vaisseau. On l'avait su dans l'auberge; et aussitôt, on exigea de cette malheureuse famille beaucoup plus qu'elle n'aurait dû payer. Ne s'étant jamais arrêtés dans un si petit endroit, ne se faisant aucune idée du peu qu'il en coûte dans un pays pauvre, ils comparaient toute chose avec leur ancienne dépense, donnaient beaucoup, et demandaient à peine le nécessaire.

Après dîner, Eugénie et Mathilde allèrent se promener sur le bord de la mer. Pas un vaisseau ne s'offrit à leurs regards. Ce vide immense leur causa une tristesse mêlée de crainte. Elles se retournèrent, et n'aperçurent devant elles qu'une longue bruyère; point d'arbres; pas un village, pas une habitation. Elles se promenaient, portant tour

à tour le petit Victor qui cherchait des yeux sa nourrice, et faisait comprendre par ses larmes qu'il souffrait.

Les maîtres se soumettaient à leur situation avec courage ; mais madame de Revel avait emmené une femme de chambre, leur unique domestique, et qui n'avait point voulu les quitter. Elle se disait contente de tout, et demandait ses aises, une chambre commode, des armoires : personne ne l'entendait ; et elle maudissait un pays perdu où l'on ne savait pas le français.

La nourrice était fort malade : Eugénie allait à toute heure la voir et la faire soigner ; car son doux regard, des signes obligeans, un sourire pour remercier, l'avaient déjà fait chérir de l'aubergiste et de sa femme.

Le soir, la famille s'étant un peu arrangée dans cette maison, parut moins mécontente ; monsieur de Revel saisit cet instant pour avouer l'étendue de son malheur. Il ne lui restait guère que deux cents louis pour tout bien.... Madame de Couci souhaitait une fin prochaine ; madame de Revel pressait la main de Mathilde contre son cœur, en pensant à

l'heureuse destinée qu'elle avait cru devoir être son partage.

Eugénie seule ne jetait plus ses regards sur leur fortune passée. Elle recueillait le fruit de sa première éducation. La sévérité du cloître lui avait donné l'amour de l'ordre, et prescrit des sacrifices journaliers, lorsque le besoin ne les commandait pas. Aussi les privations, étrangères à la pensée de ses parens, lui étaient connues, du moins par les habitudes de sa jeunesse et les méditations religieuses.

Cependant, quoique résignée à son sort, elle s'efforçait de ranimer leur courage. Les voyant accablés, elle leur parla des espérances dont elle les avait vus se nourrir, et redit, comme elle l'avait entendu dire mille fois à sa grand'mère : « La révolution ne peut » pas durer. » — Tous les yeux se tournèrent vers elle ; car ils savaient que, sans les combattre, Eugénie s'était peu livrée à leurs illusions. — Elle redit, comme sa tante le lui disait dans son enfance : « La Providence n'a- » bandonne jamais ceux qui prient. » — Tous les yeux se portèrent vers le ciel. Elle ajouta :

« Nous sommes bien mal, il est vrai; mais,
» dans une campagne éloignée, nous pour-
» rions trouver un asile où ma sœur et moi,
» uniquement occupées à vous servir, à vous
» consoler, nous vivrions tous satisfaits. »
Le cœur reconnaissant du père et de la mère bénissait leur pieuse fille. Chacun, avant de se retirer, alla embrasser Eugénie.

Elle garda l'enfant qui, fatigué, et n'ayant pas revu la nourrice de tout le jour, dormit tranquille. Mathilde eut aussi une nuit plus calme. Le sommeil fit oublier à tous leurs peines; et le lendemain, Eugénie, levée la première, prépara pour ses parens un déjeuner qu'ils trouvèrent à leur réveil.

CHAPITRE XLIX.

Les jours suivans se passèrent comme le précédent ; de tristes promenades, et des craintes pour l'avenir dont ils n'étaient distraits que par leur inquiétude sur la santé de madame de Couci, devenue trop malade pour se remettre en voyage. Mathilde seule était bien aise que ses parens fussent arrêtés à Ritzebüttel, car elle y attendait Ladislas. « Il plaindra notre malheur, » disait-elle, « et partagera nos privations, avec cette sim» plicité délicate, cette sensibilité modeste » qu'inspire toujours un véritable attache» ment. »

Elle ne se trompait pas. En arrivant, il laissa ses gens à Cuxhaven, et vint seul jusqu'au village. De quelle douleur il fut saisi, lorsqu'il vit la déplorable habitation de ceux pour qui il aurait sacrifié tous ses biens, qu'il eût tant désiré de voir heureux !

Il demanda d'abord Mathilde. Elle vint le

trouver dans la salle commune, et lui apprit le danger qu'ils avaient couru, et la tristesse qui accablait ses parens. Avec quelle confiance naïve elle lui avoua l'espèce de répugnance que son père éprouverait sûrement à le rendre témoin de leur misère! « Il faut l'accoutumer à vous voir, » lui dit-elle, « et annoncer d'abord que vous ne » resterez qu'un moment; le lendemain vous » direz un jour, et puis une semaine. » Elle connaissait le cœur de Ladislas, et ne doutait pas qu'il ne fût plus satisfait près d'eux, qu'au milieu d'un monde plus gai, mais indifférent.

En effet, monsieur de Revel reçut Ladislas avec un embarras dont ils souffraient tous deux également. Il ne put s'empêcher de lui dire : « Ce séjour ne vous convient pas. » Ladislas s'empressa de répondre, comme le lui avait dit Mathilde, qu'à son grand regret, il serait obligé de partir bientôt. Cependant, il demanda un jour pour se disposer à une séparation qui lui coûterait beaucoup.

Monsieur de Revel souhaitait son départ, et il fut blessé de voir qu'il prenait si facile-

ment la résolution de s'éloigner. « C'est tout » simple, se disait-il; je devais m'y atten- » dre; le malheur ne laisse pas d'amis. » Le même orgueil qui le portait à redouter la présence de Ladislas le rendait injuste, et il était offensé de ce prompt abandon. O malheur! malheur! qui fait rougir devant les riches, et vous rend leur oubli si amer! malheur qui aigrit l'ame, et fait de tous les sentimens contraires une peine semblable!

A l'heure du dîner, Ladislas hésita longtemps, ne sachant s'il oserait s'asseoir avec eux. Inquiet, il regardait madame de Revel; il sollicitait un mot qui pût l'encourager. De son côté, monsieur de Revel attendait que Ladislas prît de lui-même sa place accoutumée. Il ne l'invitait point, n'osant lui proposer un si mauvais repas. Tous deux, incertains, ne savaient comment surmonter la gêne qu'ils éprouvaient.

Ladislas, appuyé sur le dos d'une chaise, la balançait par contenance. « Voyons, » disait en lui-même monsieur de Revel, « s'il » voudra partager mon humble ordinaire. » Il observait Ladislas, et le trouvant indécis,

— Oh! non, continuait-il de se dire, il craindrait de m'humilier..... et cette pensée l'humiliait profondément.

La servante de l'auberge vint mettre le couvert : Ladislas demandait des yeux à Mathilde ce qu'il devait faire. — Déjà la nappe de toile jaune était étendue, les assiettes d'étain étaient posées; une larme tomba des yeux de madame de Revel. Ladislas ne put résister davantage, et se précipitant à genoux devant elle : « Ne voyez-vous pas mon embarras? » lui dit-il, « ne me repoussez pas dans vos » peines. Oh! vous pouvez encore faire un » heureux; dites-moi de rester avec vous. »

Monsieur de Revel s'était tourné vers la fenêtre pour cacher son émotion. Madame de Revel s'approcha de son mari, en lui disant : « Il est notre ami. » Mathilde, Eugénie embrassaient leur père, et répétaient : « Il » est votre ami. » — Ladislas, présenté de nouveau par la famille, sentait qu'il avait besoin d'être admis de nouveau. Il attendait en quelque sorte que monsieur de Revel lui dît : Vous méritez que le malheur ne vous évite pas.

« Oui, s'écria vivement Ladislas, je suis

» votre ami, et jamais la fortune ne vous en
» donna un si véritable, si dévoué. Je vous
» en conjure; dites-moi, comme vous disiez
» autrefois : Dînez avec nous. »

Monsieur de Revel souffrait, l'orgueil dominait encore. « Je ne puis vous faire une » si triste invitation, » répondit-il en s'efforçant de sourire; « mais si vous le voulez... je » ne m'oppose point... » Ladislas ne le laissa pas achever : il courut auprès de la table; elle n'était pas encore servie, personne ne songeait encore à s'y asseoir; il s'y établit : rien ne l'aurait déplacé.

Pendant le dîner, lorsque monsieur de Revel lui adressait quelques mots d'excuse, il prenait sa main, et la pressait avec une affection qu'aucune parole n'eût pu exprimer. A la fin du repas, monsieur de Revel lui demanda quand il comptait partir. — « Lorsque » vous me renverrez, » répondit-il, en le regardant avec un air de confiance mêlée de crainte.

Monsieur de Revel se promettait bien de ne pas abuser de son attachement; mais il se sentait consolé en pensant qu'il lui restait un ami.... Au souper, Ladislas, ne se regardant

plus comme étranger, se plaça avec les autres; il n'imaginait pas qu'il lui fallût une nouvelle invitation; la famille n'y pensait pas non plus. Au milieu de ce frugal repas, il se leva pour servir Mathilde; monsieur de Revel voulut le prévenir, l'arrêter: Ladislas, avec cet empressement respectueux qui semble contraindre en tremblant, le força de se rasseoir. Ce fut le dernier effort de l'orgueil; après, ils s'obligeaient mutuellement:

Heureux de ne devoir à pas un domestique,
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient!

CHAPITRE L.

Que Ladislas était heureux à Ritzebüttel? Il avait des mouvemens de joie que souvent il se reprochait, en voyant la détresse de cette famille : mais au fond de son cœur était l'espoir que le jour viendrait où elle disposerait de sa fortune. Dans cette sécurité, il s'abandonnait au bonheur de contempler sans cesse Eugénie. Elle, de son côté, jouissant de l'air satisfait de Ladislas, combien elle le trouvait généreux de rester dans un si triste séjour! Avec quel timide contentement elle se disait que le plaisir d'adoucir leurs peines pouvait seul l'arrêter!... Paraissait-il plus gai? elle lui supposait le désir de les distraire.... Éprouvait-il de ces momens de mélancolie, inséparables d'un véritable amour? elle le croyait affligé de leurs chagrins; enfin, elle lui savait gré de tout.

Dans ce village, ils n'étaient point gênés

par les convenances factices de la société; et le besoin de s'entr'aider, de se plaire, remplaçait la froide politesse. Madame de Couci était la seule qui conservât de l'humeur. Elle regrettait Ernestine, n'en recevait aucune nouvelle; et attribuant son départ à la jalousie que Mathilde lui avait inspirée, elle n'était occupée qu'à chercher quelque chose de désagréable à lui dire. Mathilde rejetait sur les chagrins de l'âge une injustice qu'elle supportait, sans y faire trop d'attention.

Ladislas ne les quittait plus. De longues promenades avec les deux sœurs, des lectures aux heures du travail, des espérances à donner à madame de Revel, des conversations politiques avec son mari, remplissaient sa journée.

En partant de La Haye, il s'était procuré tout ce qui peut distraire dans la solitude; des livres, des échecs, de la musique : et si une personne de la famille formait un désir, il se trouvait toujours que, le hasard lui ayant donné les mêmes goûts, il pouvait offrir ce que l'on paraissait souhaiter.

Madame de Couci riait en elle-même de la bonne foi avec laquelle son gendre et sa

fille exaltaient la sensibilité de Ladislas. Elle se rappelait les soupçons qu'Ernestine avait excités dans son esprit; et ne doutait point que Mathilde ne fût l'objet d'un sentiment d'autant plus dangereux, qu'il se cachait sous les formes d'une tendre et innocente amitié. Souvent elle avait eu fort envie d'avertir madame de Revel que la prudente Mathilde pourrait bien oublier Edmond; mais, arrêtée par cette sorte de pitié craintive, qui empêche d'ajouter aux chagrins d'une personne déjà accablée, elle se contenta de jeter cette inquiétude dans le cœur de monsieur de Revel.

Ce fut comme un trait de lumière. Il se souvint que Ladislas, respectueux près d'Eugénie, avait, depuis long-temps, avec Mathilde un air de confiance et d'intimité inexplicable. Frappé de cette idée, un matin que ses deux filles sortaient avec Ladislas pour la promenade, il les suivit de loin. Quand elles furent sur le bord du fleuve, il les vit s'asseoir, lui près de Mathilde, Eugénie à côté de sa sœur.

Cependant, lorsque monsieur de Revel se montra tout-à-coup, loin d'être embarrassés

par sa présence, ils firent tous un cri de joie. Mathilde se rapprocha de Ladislas, pour faire placer son père entre elle et sa sœur. Ce premier mouvement n'échappa point à monsieur de Revel; et son air froid, mécontent, fit bientôt disparaître la sérénité qui avait régné d'abord entre ces trois personnes.

On ne se parlait plus que par mots interrompus, et à de longs intervalles, lorsqu'un pêcheur s'avança avec son bateau. Par un de ces hasards que Ladislas savait toujours préparer, cet homme apportait des lignes, et, la veille, Mathilde en avait désiré. Elle l'avait déjà oublié; mais son père se le rappelait. Il résolut d'éclaircir à l'instant les soupçons qui le tourmentaient, et dit à Ladislas et à Eugénie de l'attendre, tandis qu'il se promènerait un moment avec Mathilde. Elle jeta sa ligne aussitôt, et suivit son père.

C'était la première fois depuis son arrivée à Ritzebüttel que Ladislas se trouvait seul avec Eugénie. Une extrême agitation altérait sa voix, rendait ses paroles incertaines. Eugénie, également émue, ne pouvait exprimer combien elle était touchée de le voir rester près de ses parens dans cette solitude.

— « Ce pays est affreux, » lui dit-elle, du ton le plus doux, et comme on remercie. — « Affreux, » reprit-il, « quand vous vous » en plaignez. » — Elle sentit tout ce que cette réponse renfermait d'affection et de dévouement. Un peu confuse, car elle l'était toujours quand on lui parlait d'elle, Eugénie ne put lui répondre. Ne sachant que faire de son regard, de son silence, elle chercha des yeux monsieur de Revel et Mathilde.

Ils étaient assis; on les voyait sans pouvoir les entendre. Mathilde cachait sa tête dans son mouchoir. « Elle pleure, » dit Eugénie surprise.... « elle baise la main de mon père.. » il la presse contre son cœur... Les jours » d'Edmond seraient-ils menacés ?.... Sont-» ce de nouvelles peines dont mon père la » console ?.... » Ladislas suivait de même tous les mouvemens de Mathilde. Il avait remarqué l'air contraint de monsieur de Revel, et une voix secrète l'avertissait qu'il parlait de lui.

En effet, lorsque monsieur de Revel avait été un peu éloigné, il avait dit à Mathilde : « Mon enfant, le malheur et la solitude res-» serrent tous les liens : je suis votre ami; mais

» ai-je votre confiance ? » — Elle baisa la main de son père. — « Vous êtes jeune, et, » sans le prévoir, vous pourriez peut-être » vous attacher trop vivement à l'homme le » plus aimable que j'aie jamais connu. Il a » bien su gagner mon cœur, demeurer avec » nous, pour ainsi dire, malgré moi. Peut-être » obtiendrait-il votre affection, sans même » y prétendre ; car je lui rends justice, et le » crois incapable de vouloir porter le trouble » dans ma famille, en affectant les dehors » d'un respectueux intérêt : non, ma fille, » il est honnête, généreux. » — « Ah ! » s'écria Mathilde, « ces pensées viennent de » ma grand'-mère ; elles ne sont pas de vous. » Vous savez qu'Edmond occupe toute mon » ame ; que jamais il ne m'a été plus cher, » et que je voudrais donner ma vie, pour » le sauver des dangers auxquels il s'ex- » pose. »

La vérité a une expression qui persuade toujours : cependant monsieur de Revel, rassuré pour le moment, s'alarmait encore sur l'avenir. « Mon enfant, je le répète, vous êtes » bien jeune ; je ne puis douter de vos senti- » mens, mais mon expérience craint pour

» votre repos. D'ailleurs, il existe entre vous » une liaison particulière, un secret inexpli» cable qui m'étonne. Parlez-moi avec sin» cérité; Ladislas ne peut être pour vous un » ami plus sûr que votre père. »

Mathilde cherchait dans les yeux de monsieur de Revel si le moment était venu de lui parler de ses projets; ou si, en les avouant trop tôt, elle ne risquerait pas d'en rendre le succès douteux. Elle l'assurait que la plus innocente amitié l'attachait à Ladislas. — « Mais convenez-vous qu'il existe un secret » entre vous? » — « Oui, mon père. » — « Ma fille, » reprit sévèrement monsieur de Revel, « pourriez-vous l'avouer à Edmond? » — « Il le sait, mon père. » — « J'espère, ma » fille, que vous ne vous êtes point laissé » aveugler par l'espoir d'adoucir les priva» tions de votre mère; que vous ne contrac» terez jamais aucune obligation.... » — « Jamais, mon père, » repartit Mathilde d'un air offensé. — « Puisque Edmond est » instruit; puisque jamais vous n'oublie» rez ce que chacun de nous doit aux » siens, je ne me crois plus obligé d'exiger » votre confiance. Mais serai-je condamné

» à vous savoir, avec un étranger, un secret » que vous refusez à votre père ? » — Elle garda le silence.

Monsieur de Revel sentait avec douleur combien il avait peu de pouvoir sur sa fille. Mathilde n'osait hasarder un aveu qui déciderait sans retour du sort de sa sœur. Elle détournait les yeux, pour ne pas voir l'air mécontent de son père ; elle pleurait ; et c'étaient ces larmes dont Eugénie étonnée ne pouvait deviner la cause.

Tout-à-coup Mathilde se mit à genoux : « Ma sœur nous regarde, » lui dit-elle ; « et » doit être inquiète. Sa présence me gêne ; » et mon secret demande plus de temps » pour être confié. Accordez-moi quelques » jours ; mais soyez sûr que l'ame la plus » noble anime Ladislas ; qu'il mérite votre » attachement, votre estime, et que je suis » digne d'être son amie. » L'exaltation qui régnait sur le visage et dans les paroles de Mathilde augmentait l'anxiété de monsieur de Revel. — Quoi ! se disait-il, elle croit se louer assez en m'assurant qu'elle est digne d'être son amie !

Eugénie, effrayée de voir sa sœur à ge-

noux devant son père, n'eut plus la force de cacher la peine qui la tourmentait depuis long-temps. Elle avait remarqué la première l'intimité de Mathilde et de Ladislas. Elle en souffrait, et se demandait si elle ne pouvait pas leur être également chère : mais, toujours douce, elle ne se permettait pas un seul reproche : son trouble secret la portait seulement à plus de réserve. Que de fois, en les voyant se promener ensemble, elle s'était éloignée pour les laisser causer en liberté!

A l'instant où elle vit Mathilde à genoux, elle dit à Ladislas : « Si vous savez ce qui » peut l'affliger, apprenez-le moi, je vous en » conjure. » Puis elle ajouta tristement : « Vous possédez sa confiance comme je » l'avais autrefois. » — Ladislas surpris, et ne songeant qu'à son amour, répondit : « Elle » a peur de vous déplaire. » — « Avant de » vous connaître, » reprit douloureusement Eugénie, « elle me disait toutes ses pensées. » — Ladislas savait bien que, pour défendre Mathilde, il suffirait d'avouer ses sentimens; mais il était trop sûr qu'un seul mot pourrait alarmer l'ame timide d'Eugénie. La veille encore, elle avait parlé avec regret de

cette tranquillité d'esprit, de cette paix de l'ame qu'elle avait goûtée dans le cloître.

Eugénie, remarquant que Ladislas rougissait sans lui répondre, craignit de l'avoir offensé, et lui dit avec une douceur touchante : « Je m'afflige sans me plaindre. » Monsieur de Revel revenait près d'eux : elle jeta sur Ladislas un pénible regard; elle se rappelait qu'un jour il lui avait demandé d'être son amie...... elle soupira, en se disant qu'il n'y pensait peut-être plus.

CHAPITRE LI.

La journée se passa dans une contrainte qu'ils n'avaient jamais éprouvée depuis leur arrivée à Ritzebüttel. Monsieur de Revel était silencieux et sévère. Madame de Couci, près de laquelle on se réunissait, avait un air de satisfaction aigre, de ces airs qui disent : « J'avais raison. » Mathilde évitait à la fois, et les regards de son père qui paraissait mécontent, et ceux de Ladislas à qui elle ne voulait pas adresser un seul mot, dans la crainte que si monsieur de Revel les voyait se parler, il ne s'inquiétât encore de leur intimité.

Ladislas, ne pouvant tenir au morne silence qui régnait dans cette petite chambre, alla se promener jusqu'à l'heure du souper. Eugénie ne se croyait inquiète, et même un peu jalouse, que de l'amitié de Mathilde. Cependant, comme elle était alarmée de le voir absent si tard! Que de fois elle demanda

quelle heure il était ! et que de fois, surtout, elle y pensa sans oser le demander !

Le souper fut encore plus triste que le dîner. Dans le monde, il est facile de supporter ces petits orages domestiques. L'arrivée d'un indifférent force l'humeur à se cacher ; un plaisir la dissipe : mais, dans la solitude, rien ne distrait ; tout est bonheur ou peine.

Il était impossible que Mathilde échappât à la vigilance de son père, ou à l'impatience de Ladislas. Le lendemain, dès qu'elle fut levée, monsieur de Revel la fit appeler. Il s'aperçut qu'elle tremblait en approchant de lui : pour la rassurer, il s'efforçait de sourire. « Ma fille, » lui dit-il, « j'ai résolu de » savoir de vous, chaque matin, si le jour » est venu où vous m'accorderez votre con- » fiance ? » — « Mon père, » répondit-elle, « plus j'y réfléchis, et plus ce que j'ai à vous » dire me paraît terrible. Je crains de vous » déplaire, peut-être de vous offenser ; ce- » pendant je serais désolée, si vous m'arra- » chiez une espérance qui m'adoucit toutes » nos peines. »

Monsieur de Revel affectait une tranquillité qui était bien loin de son ame ; chaque

mot de Mathilde augmentait ses inquiétudes. Il la fit asseoir près de lui, et l'encourageait par les plus tendres promesses d'indulgence et d'affection.

Tout ce qui avait paru simple à Mathilde lui semblait dans ce moment le comble de la démence. Engager son père à s'accuser lui-même de trop de rigueur envers Eugénie! Comment s'en flatter? — « Mon enfant, ma » fille chérie, si j'avais des chagrins, voudriez-» vous que je vous en fisse un mystère? » lui disait-il. — « Est-il possible que vous ne devi-» niez pas mon secret? » répondait Mathilde. — Monsieur de Revel se perdait dans les pensées les plus contraires, les plus affligeantes. Enfin il s'écria : « C'est trop déchirer mon » ame; parlez-moi à l'instant, ou ne me » parlez jamais. » — « Eh bien, » reprit Mathilde en cachant son visage dans ses mains, « ce n'est pas moi que Ladislas aime. » — « Dieu! » s'écria monsieur de Revel, « serait-» ce Eugénie, ma trop malheureuse Eugé-» nie! Hé! ne l'ai-je pas condamnée à ne » rien aimer?.... »

Mathilde saisit ce mouvement de remords échappé à son père, et lui dit : « De grâce,

» daignez m'entendre. Ladislas l'adore ; ses » désirs, ses espérances sont d'arriver à » votre cœur, de mériter qu'un jour vous » décidiez Eugénie à se faire relever de ses » vœux. » — « Que dirait le monde ? » — « Il nous blâmera peut-être ; mais qu'im» porte ? Ne voyez-vous pas que dans le » malheur il nous oublie ? » — » Croyez» vous votre sœur capable de consentir ?... » — « Non, du moins quant à présent ; mais » elle estime Ladislas : j'espère en son pen» chant pour lui, et surtout en son obéis» sance pour vous. » — « Lui a-t-il parlé de » son amour ? » — « Jamais ; elle fuirait » si elle le soupçonnait. » — « Imprudente » Mathilde ! comment êtes-vous entrée dans » une si dangereuse confidence ? » — « La » première fois, par hasard ; tous les jours » depuis, par le désir de voir ma sœur heu» reuse. » — « Serait-il possible de me dé» terminer !... » — « Ah ! mon père, » lui dit-elle, s'empressant de l'interrompre, « si » vous étiez au moment de décider, il vous » serait bien difficile de prononcer une se» conde fois le malheur d'Eugénie. » — « Cruelle Mathilde ! » s'écria monsieur de

Revel, « pourquoi dire une seconde fois ?
» pourquoi me rappeler que ma préférence
» pour vous a pu me séparer d'elle une pre-
» mière ? » — « C'est à cause de cette préfé-
» rence même qu'il me faut son bonheur ; sans
» quoi ma vie ne serait qu'amertume et re-
» pentir. Écoutez-moi, mon père, » dit-
elle en joignant les mains avec une anxiété,
une tendresse inexprimable ; « écoutez-moi :
» on m'a dit que beaucoup d'exemples peu-
» vent autoriser Eugénie ; que plusieurs re-
» ligieuses ont réclamé contre leurs vœux. »
— « Et vous voulez, Mathilde, que votre
» sœur fasse retentir les tribunaux de son
» nom ? D'ailleurs, où sont-ils aujourd'hui
» ces tribunaux ? Croyez-moi ; lorsqu'il n'y
» a plus de juges, l'opinion seule com-
» mande. » — « Nous ne dépendons point
» de la France ; c'est à l'autorité ecclésias-
» tique que l'on peut s'adresser. » — « Direz-
» vous donc que j'ai été un père dénaturé ?... »
— « Jamais, mon père : mais Eugénie était
» un enfant ; elle a été entraînée par l'exemple
» de ma tante, qu'on avait aussi faite reli-
» gieuse d'après des calculs de fortune. Ma
» sœur a prononcé ses vœux à l'âge où tout

» autre engagement serait nul. » — « Ré-
» pondez, ma fille, avec plus de sincérité :
» avez-vous réfléchi qu'il faudrait que votre
» sœur rendît plainte contre moi ? » —
« Cette idée lui ferait horreur. » — « Avez-
» vous donc pensé que je m'accuserais moi-
» même ? » — « Oui, mon père ; je l'ai cru,
» et je l'espère encore. »

Monsieur de Revel prit Mathilde dans ses bras ; il la pressait contre son cœur. « Cette
» confiance m'est due, » lui dit-il, vivement touché. « S'il ne fallait que m'accuser
» pour assurer le bonheur d'Eugénie, je
» n'hésiterais pas. Mais, ma fille, il m'en
» coûterait trop pour braver l'opinion, sur-
» tout dans un moment où elle est notre
» unique force, notre seul espoir. Puisque
» votre sœur ignore l'amour de Ladislas,
» laissons-la poursuivre son innocente vie. »
— « Mon père, elle l'aime ; sans le savoir,
» il est vrai : mais elle l'aime. Si vous en
» doutez, examinez vous-même les senti-
» mens de ma sœur, et ensuite prononcez. »

Monsieur de Revel resta long-temps absorbé dans ses pensées ; il paraissait souffrir. Mathilde appelait son attention, son regard

par de timides caresses, par des expressions tendres. « Mon père, » lui disait-elle, « je
» suis l'enfant de votre prédilection; il n'est
» pas un instant de ma vie où vous ne m'ayez
» comblée de bontés : aussi ai-je vu que
» ma présence vous consolait toujours; tan-
» dis que le souvenir du sort de ma sœur
» ajoutait souvent à vos peines. Je connais
» votre cœur, mon père; il ne vous man-
» quera rien si Eugénie est heureuse. »

« Ma fille, » reprit-il, « je vais vous parler
» avec franchise. Si Ladislas était émigré
» comme nous, et comme nous infortuné;
» si votre sœur l'aimait, je consentirais à
» laisser parler un monde toujours prompt à
» juger avec rigueur. Mais il ne faut pas
» s'aveugler : dans cette circonstance, il au-
» rait une apparence de raison; car la for-
» tune de Ladislas est trop considérable,
» pour que l'on ne crût pas qu'elle a influé
» sur ma détermination. »

« Depuis que tant de calamités nous ont
» accablés, » repartit Mathilde, « nommez-
» moi donc ceux qui vous ont témoigné de
» l'intérêt, qui sont venus vous offrir des se-
» cours ou des consolations? » — « Je n'au-

rais jamais accepté de secours. » — « Non ;
» mais les refuser eût été une dernière satis-
» faction ; et je ne vois que Ladislas qui se
» soit inquiété de nos malheurs. Au surplus,
» mon père, je n'ajouterai qu'un mot. Eu-
» génie aime ; la condamnerez-vous à nour-
» rir un amour sans espoir ? N'est-elle donc
» en ce monde que pour souffrir ? » — « Je
» vous en conjure, ma fille ; ne me répétez
» plus qu'elle a toujours souffert ; ne réveil-
» lez pas des souvenirs qui me sont trop
» douloureux. Puisqu'Eugénie aime, je ne me
» sens pas le courage d'insister sur ses en-
» gagemens. Autrefois j'eusse éloigné La-
» dislas ; aujourd'hui je connais l'infortune,
» et suis devenu craintif. Cependant, j'exige
» que vous ne disiez pas un mot à votre
» sœur qui puisse affaiblir son respect pour
» ses vœux. »

Il se leva, et avec un accent qui se grava profondément dans le cœur de Mathilde, il ajouta : « Promettez-moi de ne parler à per-
» sonne de l'entretien que nous venons d'a-
» voir. Si un jour Eugénie m'avoue ses sen-
» timens ; si elle me demande sa part de
» bonheur, je m'accuserai, ma fille, avec plus

» de sévérité que vous ne pouvez le croire.
» Alors vous direz à Ladislas qu'à l'instant
» où vous m'avez parlé, j'ai fait le serment
» irrévocable de me tenir séparé de sa for-
» tune. Je resterai dans la retraite que je me
» serai choisie : je veux y vivre inconnu, y
» mourir oublié. Eugénie suivra Ladislas,
» si l'Église permet leur union. Quant à moi,
» ils ne me reverront que lorsque j'aurai re-
» couvré ma patrie et mes biens. » — Mathilde saisit la main de son père, et la pressa dans les siennes avec une exaltation, un dévouement passionné dont il fut ému jusqu'aux larmes. « Mon père, » s'écria-t-elle, « recevez aussi un serment irrévocable : ja-
» mais je ne vous quitterai ; ensemble nous
» adoucirons nos peines, et nous penserons
» au bonheur d'Eugénie. » — Tous deux, dans les bras l'un de l'autre, répétaient les noms sacrés d'enfant et de père ; et malgré tant de sujets d'affliction, ce moment eût suffi pour leur faire bénir l'existence.

CHAPITRE LII.

En quittant monsieur de Revel, Mathilde entra dans la chambre de sa sœur. Eugénie leva les yeux pour regarder qui arrivait, et les baissa sans rien dire. Elle ne savait quelle douleur secrète l'oppressait; mais, pour la première fois, elle voyait sa sœur sans la saluer d'un sourire ou d'un mot affectueux. Mathilde s'approcha, et lui dit : « Ma bien » aimée Eugénie, tu ne m'as jamais été si » chère ! » — « Le comte Opalinsky est » venu plusieurs fois vous chercher, » répondit froidement Eugénie; « il a reçu des » lettres de La Haye, et m'a dit en avoir » une pour vous, qu'il croit être d'Edmond. » En effet, Ladislas, en quittant la Hollande, avait pris des mesures pour que les lettres de France adressées à Mathilde lui fussent envoyées par un courrier.

Mathilde laissa bien vite sa sœur, pour

aller joindre Ladislas qui se promenait au bord de la mer. Dès qu'il l'aperçut, il lui montra la lettre. Quels transports en voyant l'écriture d'Edmond ! en apprenant qu'à la tête d'un parti nombreux, il se flattait de rendre sa cause triomphante, et promettait de revenir près de Mathilde pour ne plus s'en séparer ! Toutes les expressions d'Edmond lui donnaient la certitude de le revoir bientôt.

C'était trop de bonheur en un jour pour la vive Mathilde. Elle ne pouvait supporter tant d'émotion. Quand elle eut bien lu et relu la lettre d'Edmond, Ladislas lui demanda quel était le motif du mécontentement de monsieur de Revel ? — « Imaginez, » lui dit-elle, comme si c'eût été une chose inimaginable, « que ma grand'mère lui avait mis dans l'es» prit que je pourrais avoir pour vous un » sentiment trop tendre. » — Malgré son inquiétude, Ladislas ne put s'empêcher de sourire, et répondit : « Il me semble que » vous l'avez bien désabusé. — « Complète» ment. » — « M'est-il permis d'espérer un » accueil plus favorable que celui qu'il m'a » fait hier ? » — Oui ; mais hier, aujourd'hui,

» demain, mon père ne saurait avoir tort.
» Aimez-le, Ladislas, sans même que le sou-
» venir d'Eugénie vous y engage; aimez-le,
» car il vaut mieux que nous tous. »

Mathilde éprouvait un excès de joie qu'il lui était impossible de modérer. Les promesses de son père avaient surpassé ses espérances; et la lettre d'Edmond achevait de la rendre trop heureuse. « Je n'ai plus ma » raison, » disait-elle; et elle avait envie de pleurer, besoin de rire, et ne pouvait se calmer.

« Savez-vous, » lui dit Ladislas, « que j'ai
» résolu de vous fuir, avec autant de soin
» que je vous ai cherchée jusqu'ici? » —
« J'en suis enchantée, car il me faut une lé-
» gère peine pour me rendre à moi-même. » —
« Je crois en effet, » reprit-il, « que cette
» peine serait légère. Quoi qu'il en soit, je
» vous apprendrai que madame de Couci a
» sûrement jeté quelques nuages dans l'esprit
» d'Eugénie. Je crains qu'elle ne m'accuse
» aussi d'aimer la femme de l'heureux Ed-
» mond. » — « Chacune de vos paroles me
» cause un plaisir! » répondit Mathilde en riant, parce qu'il fallait que sa gaieté s'échap-

pât, et qu'elle ne pouvait s'empêcher de rire.
« Vous êtes ingrat; Eugénie est injuste; je
» devrais être fâchée, et je n'ai jamais été si
» satisfaite. Oui, c'est aujourd'hui précisé-
» ment que ma sœur doit être mécontente
» de moi. » — « Pourquoi aujourd'hui plus
» qu'un autre jour? » — « C'est mon secret. »
— « Bonne Mathilde, ne pouvez-vous me le
» confier? » lui dit-il d'un air suppliant: « vous
» n'ignorez pas que tout ce qui regarde Eu-
» génie m'agite et me trouble. »

Elle se rappela la défense de son père, et lui répondit: « D'abord, persuadez-vous
» que vous ne saurez rien; et puis j'admire
» que, le jour où vous me faites part de la
» belle résolution où vous êtes de m'éviter,
» vous vous croyez encore le moindre em-
» pire sur moi! » — « Mathilde, un moment
» suspendez cette gaîeté pour me rassurer. »
— « Tenez, lui dit-elle, j'ai du bonheur
» plus que mon cœur ne peut en contenir:
» je ne saurais ni vous plaindre ni m'affliger;
» ainsi, à demain. » — Il voulut la retenir, prit sa main pour l'arrêter, et l'abandonna bien vite lorsqu'elle eut ajouté: « J'ai laissé
» Eugénie à la fenêtre; elle nous voit. » —

Aussitôt Ladislas se mit à fuir; Mathilde s'écria : « Et si je vous priais de rester ? » — « Je m'en irais. » — « Jamais, reprit-elle, » je ne vous ai trouvé plus aimable : malgré » cela, je vais bien gronder ma sœur. »

Il revint aussitôt sur ses pas. « L'envie de » me tourmenter vous porterait-elle à lui » répéter la remarque qu'à peine j'ai osé » faire ? » — « Je ne lui parle jamais de » vous. » — « Mais c'est affreux ! » — « Oh ! » c'est un crime ! Cependant comme je suis » contente, je veux bien vous donner un » petit plaisir, et vous apprendre que ma » bonne Eugénie vient de me recevoir très- » mal. » — « Comment ? dites-moi ?... » — Mathilde le quitta sans vouloir lui répondre. En arrivant elle trouva son père, sa mère, et sa sœur réunis, et leur donna la lettre d'Edmond. Tous partagèrent l'émotion dont son ame était remplie. La figure de Mathilde était si animée, ses yeux brillaient d'une joie si vive, que sa mère la regardant avec ravissement, s'écria : « Je voudrais » qu'Edmond la vît aujourd'hui! »

CHAPITRE LIII.

Pendant plusieurs jours, monsieur de Revel, examinant Eugénie avec soin, reconnut trop qu'elle aimait et qu'elle était malheureuse. Triste, oppressée, elle semblait près de succomber. Ses yeux se levaient avec peine pour répondre; elle souriait encore de bienveillance, jamais de satisfaction. Son père, plus tendre, plus occupé d'elle, paraissait même la gêner. Désirant la solitude, elle se retirait dans sa chambre, commençait à lire, et, bientôt distraite, elle ne savait pas ce qu'elle avait lu; elle revenait sur les mêmes feuilles, essayait de fixer son attention, sans y parvenir, et quittait le livre, pour prendre son ouvrage qui la fatiguait également.

Eugénie ne sortait plus qu'aux heures où elle croyait ne pas trouver Ladislas. Assise à sa fenêtre, elle attendait qu'il fût rentré.

Alors elle suivait doucement le même chemin qu'il venait de parcourir, ne s'apercevant pas qu'elle n'aimait que les lieux où il avait été.

Plusieurs fois il avait essayé d'aller à sa rencontre. Elle s'était détournée en le voyant. Mathilde aussi lui faisait mal; elle lui paraissait trop gaie pour leur situation. Madame de Couci était celle de la famille qui lui convenait le mieux. Son humeur chagrine, qui la rendait insupportable à tous les autres, mettait Eugénie plus à l'aise. Il semblait qu'elle eût besoin de peines. Voyait-elle sa grand'mère plus souffrante? elle sentait du moins quelque plaisir à la distraire; et son cœur malade trouvait du repos, en lui portant des soins ou des consolations.

Madame de Couci parlait toujours de Mathilde avec aigreur. Eugénie la défendait, car elle la croyait incapable d'oublier Edmond. Mais, à force d'entendre sa grand'mère l'accuser de coquetterie, elle pensait qu'accoutumée aux mœurs d'un monde frivole, sa légèreté s'amusait peut-être du sentiment qu'elle avait inspiré.

Eugénie soupirait, en demandant à sa

grand'mère si véritablement elle croyait à cet amour qui ne laisse plus maître de soi ?... Madame de Couci, pour aggraver les torts de Mathilde, embellissait Ladislas de tous les charmes d'un caractère généreux, d'une ame passionnée. « Si beau, si aimable, di» sait-elle, qui aurait fait le bonheur de sa » famille, venir s'ensevelir dans cette soli» tude ! » — Eugénie demandait encore en tremblant, si madame de Couci avait été témoin d'un amour assez malheureux pour conduire à une fin sinistre ?... Alors sa vieille grand'mère lui racontait mille histoires qu'elle prétendait s'être passées sous ses yeux; c'étaient toujours des femmes belles et légères, qui avaient inspiré des passions insurmontables à des hommes dont les vertus auraient mérité un attachement sincère.

Eugénie ne remarquait pas que tous ces portraits de femmes belles et légères ressemblaient à Mathilde ; mais elle comparait Ladislas à ces amans trop aimables et trop malheureux. Son imagination frappée de vains fantômes le lui présentait, traînant une vie remplie de dégoûts, d'amertume, et finissant par une mort prématurée. Près de sa grand'-

mère elle recevait ces impressions fortes et profondes qui ne s'effacent plus. Elle accusait sa sœur de coquetterie, ou du moins de ce désir de plaire qui remplace dans le monde le pouvoir d'aimer.

Mathilde venait souvent la prier de lui dire quels étaient ses chagrins? Eugénie n'en avait que trop, pour justifier des larmes dont elle n'osait pas lui confier la véritable cause. Elle répondait à sa sœur, en lui parlant de la situation de leur famille, de l'incertitude de l'avenir..... Mathilde cherchait à lui donner du courage, et ne voulait pas qu'elle s'appesantît sur des malheurs qu'il leur était impossible d'empêcher.

Madame de Couci, affaiblie par l'âge, accablée par ses maux, n'était pas encore en état de continuer son voyage. Monsieur de Revel, forcé de rester à Ritzebüttel, regrettait chaque jour de n'avoir pas choisi d'abord la retraite où ils devaient se fixer.

Ladislas, remarquant qu'Eugénie l'évitait toujours, tomba dans une sombre mélancolie. Elle l'attribuait à la passion dont sa grand'-mère le disait tourmenté. Elle le plaignait, souffrait pour lui; et, lorsqu'elle

découvrit qu'il craignait de rencontrer Mathilde, touchée de cette résolution qui lui paraissait demander tant d'efforts, elle cessa de le fuir, et osa même lui adresser quelques mots obligeans. Ses promenades sur le bord de la mer n'étaient plus seulement aux heures où Ladislas terminait les siennes; elle ne le cherchait point, ne l'attendait pas; mais s'il fût venu, elle se serait arrêtée pour lui parler.

Eugénie s'était si souvent détournée en l'apercevant, qu'il n'avait plus la force de s'offrir à sa vue. Il s'affligeait sans se plaindre; étonné d'éprouver cet amour timide et soumis dont il aurait cru jadis que son ame se serait révoltée. Cependant, un jour qu'Eugénie, s'abandonnant à ses tristes pensées, avait prolongé sa promenade bien plus qu'à l'ordinaire, Ladislas inquiet alla au-devant d'elle.

Elle était assise au bord de la mer, et si absorbée dans ses rêveries qu'elle ne l'avait pas entendu venir. Il resta quelques instans debout, en silence. Enfin il lui demanda si elle n'avait pas peur de se trouver seule, loin de toute habitation? Le premier mot de

Ladislas avait fait tressaillir Eugénie. Il s'excusa de l'avoir importunée. « J'ai eu peur, » lui dit-elle, parce que j'ai craint que ce » ne fût un autre. » — Ces mots si doux, ses regards plus doux encore, enhardirent Ladislas ; il s'assit près d'elle.

D'abord ils parlèrent de la beauté du jour,... des peines de la vie..... comme on gâtait souvent, par des besoins factices, ces biens que la nature accordait à tous. — « Ne pensez-vous pas, lui dit-elle, qu'avec » un si beau jour l'on ne peut se croire mal- » heureux? » — « Un beau jour, dit La- » dislas, rend plus vif le sentiment d'un bon- » heur qu'on n'ose espérer. » Le plaisir qu'elle avait éprouvé en le voyant, fit place à la douleur. — C'est Mathilde qu'il regrette, disait-elle. Il lui reste assez de vertu pour sentir qu'il ne doit pas l'aimer, mais pas assez d'empire sur lui pour triompher de son amour.

Elle soupira, et ce soupir acheva de troubler Ladislas; il ne fut plus maître de son secret. « Que je suis malheureux! » s'écria-t-il, de ce cri de l'ame qui vous livre sans réserve à celle qui l'entend. Eugénie le re-

garda avec des yeux remplis de larmes : sans le vouloir, elle tendit sa main vers lui. Ladislas la saisit, la pressa contre son cœur, et répéta : « Que je suis malheureux!... » Eugénie retira sa main avec une sorte d'effroi, surprise de la voir dans celle de Ladislas; et détournant son visage, elle dit : « Ah ! Mathilde! que l'on peut causer de peines sans » croire être coupable! » — « Que dites-vous » de Mathilde? reprit-il; je ne puis plus me » taire : vous m'éloignerez, je le prévois; » mais du moins vous saurez que je n'aime » que vous au monde; qu'avant de vous » connaître, l'amour n'était pour moi qu'un » mot imaginaire.... » — Eugénie, entendant que c'était elle qu'il aimait, éprouva un frémissement de crainte et de joie inconnu. Toutes les facultés de son ame étaient comme suspendues; le passé, l'avenir n'étaient rien. Joignant les mains, elle s'écria : « O mon » Dieu, pardonnez-moi! » car elle sentait qu'une émotion si vive pouvait suffire au bonheur et au repentir d'une vie tout entière.... Il n'était plus possible à Ladislas de se contraindre; il ne savait que répéter qu'il l'aimait.

« Gardez-vous de croire, » ajouta-t-il, « que je me flatte du moindre retour. Je » vivrai pour vous aimer, sans espoir, sans » vous en reparler jamais. Seulement, ne me » dites pas de surmonter cet amour qui est » devenu ma vie. Le jour où vous me direz » de me guérir, ce jour, la mort viendra. » — « Ne parlez jamais de mourir, » répondit-elle, à travers ses sanglots, et la tête cachée dans ses mains. — Ladislas, inquiet de ses pensées, ne s'occupait qu'à la rassurer contre lui-même. « Ne craignez plus de m'en» tendre, » reprit-il; « j'éviterai même de » vous parler. Ordonnez à mon regard de se » baisser, à ma voix de se taire. Je vous » obéirai; mais, par pitié, laissez-moi vivre » près de vous : alors tous les sacrifices me » seront possibles.... Si vous me renvoyez, » si vous me fuyez, rien ne contiendra ma » passion; mon cœur vous adressera un der» nier adieu, et j'aurai tout quitté... » — Eugénie porta sur lui des yeux craintifs, et lui dit : « Je ne m'appartiens pas, et je frémis » en vous écoutant. » — Il voulut répondre. — « Laissez-moi seule, » ajouta-t-elle, « je » vous en conjure; je me sens près de mou-

» rir. » — Il cherchait encore à la rassurer; elle lui fit signe de s'éloigner. — « Je vous » obéis, » lui dit-il; « mais promettez-moi » du moins que je vous reverrai encore une » fois. » — Elle baissa la tête comme pour y consentir, et lui fit de nouveau signe de la laisser seule.

Il sentit qu'il perdrait à jamais sa confiance, s'il s'arrêtait un instant de plus. Il alla à quelque distance attendre... la regarder.... aucun de ses mouvemens ne lui échappait..... — Elle resta long-temps comme accablée... puis il la vit se mettre à genoux, et lever ses yeux au ciel... Après avoir prié, elle regagna lentement sa maison. — Il la suivait de loin, dévoré d'inquiétude; il ne demandait plus qu'elle répondît à son amour, mais du moins qu'elle supportât sa présence.

CHAPITRE LIV.

Eugénie eut à peine la force d'arriver jusque chez elle. Retirée dans sa chambre, ne pouvant plus se soutenir, elle s'assit; ses yeux se fermèrent. Elle ignorait si elle existait, ou si son imagination séduite ne l'avait point trompée : elle rappelait ses devoirs, cherchait ses scrupules; et malgré elle, le bonheur d'être aimée de Ladislas se faisait toujours sentir.... Lui, ne concevant pas comment il n'avait pas été plus maître de son secret, vint trouver Mathilde chez madame de Couci. Elle comprit assez, à l'altération de sa figure, qu'il désirait lui parler : cependant elle n'osait sortir pour demander la cause d'un trouble si imprévu; car sa grand'mère, qu'on ne laissait jamais seule, lui avait dit de faire une lecture haut; et il fallait la continuer, au moins jusqu'à la fin d'un chapitre.

Ladislas s'était placé de manière que ma-

dame de Couci ne pût l'observer. Mais si elle ne le voyait pas, elle suivait fort bien les regards inquiets de Mathilde, et distinguait son impatience, à cette voix monotone d'une personne qui presse les mots, et lit sans comprendre ce qu'elle dit.

Madame de Couci, persuadée que Mathilde se faisait un jeu cruel de la passion de Ladislas, trouvait un secret plaisir à contrarier sa coquetterie. Devinant qu'ils avaient à se parler, elle employait son autorité pour la retenir. Tantôt c'étaient de longues remarques sur des passages insignifians; d'autres fois elle la faisait revenir sur des pages entières qu'elle prétendait avoir été lues d'une manière inintelligible. Elle la garda ainsi jusqu'à l'instant où monsieur et madame de Revel arrivèrent pour dîner.

Chacun prit sa place ordinaire. Eugénie ne paraissant point, monsieur de Revel la fit appeler : elle sortit avec peine de cet état de vague rêverie auquel elle s'abandonnait sans en connaître le danger. Elle descendit, ne sachant comment elle pourrait soutenir la présence de Ladislas. Pâle et tremblante, elle alla s'asseoir près de son père. Si on lui

adressait la parole, elle rougissait, et n'avait pas la force de répondre.

Ladislas, aussi ému et plus craintif encore, ne s'était pas servi d'une vaine expression en lui disant : « Ordonnez à mon re-
» gard de se baisser, à ma voix de se taire ;
» je vous obéirai. » Il ne se permit même pas de lever les yeux sur Eugénie, ni de prononcer un seul mot. Tout ce qu'il aurait pu dire, ne l'eût pas aussi bien servi que cette réserve qui la laissait sans défiance. Peu à peu elle se rassurait, et elle osa le regarder. Une profonde mélancolie rendait plus touchans encore les traits de sa noble figure. Eugénie n'avait d'abord jeté qu'un seul regard; mais son air souffrant, malheureux, ramenait involontairement ses yeux vers lui.

Elle finit par se demander pourquoi elle voudrait éloigner Ladislas, puisqu'il bornait ses désirs à rester près de sa famille, sans lui reparler de ses sentimens? De quel droit priver ses parens d'un ami qui les consolait?... Sûre de sa conscience, elle ignorait l'empire des passions, et croyait qu'il était toujours possible de les maîtriser. Elle se flattait qu'en rappelant elle-même à Ladislas ses de-

voirs et ses vœux, il reviendrait à une affection moins vive. Dans un pays protestant, loin des conseils de sa religion, elle ne pouvait soumettre sa conduite à des guides sévères qui l'auraient éclairée.... Elle pensa plusieurs fois à s'adresser à son père; mais n'étant point accoutumée depuis l'enfance à faire dépendre de lui toutes ses actions, elle le craignait trop pour lui parler de l'agitation de son ame, et une timide réserve l'empêchait d'avouer qu'elle était aimée. D'ailleurs elle trouvait un extrême orgueil à croire qu'elle eût inspiré un amour insurmontable.

Eugénie mit donc toute sa sécurité dans le caractère de Ladislas. Elle se proposa de ne point user de vains détours, mais de lui confier son repos, en lui disant qu'elle serait à jamais malheureuse, si son ame pouvait être tourmentée par quelque remords. Elle éprouvait même une secrète satisfaction à tenir de lui sa tranquillité. Cependant elle résolut de l'éviter, sans qu'il y vît un projet marqué de le fuir; car elle n'avait pas le courage de l'affliger.... S'il persiste dans ce fatal amour, elle ira chercher un pays catholique, et se réfugiera dans un couvent. Alors elle espère

que Ladislas, ne la voyant plus, ne conservera d'elle qu'un souvenir doux et paisible.... C'est ainsi qu'Eugénie essayait de calmer cette voix du cœur, ce sentiment du devoir qui ne trompe jamais. Elle s'aveuglait, jusqu'à ne pas sentir qu'elle aimait mieux s'immoler elle-même, renoncer au monde, à sa famille, que de demander à Ladislas de s'éloigner, puisqu'il avait paru le craindre.

CHAPITRE LV.

Le lendemain Ladislas attendit Mathilde avec impatience. Dès qu'il l'aperçut, il lui apprit qu'entraîné par sa passion, il avait osé révéler à sa sœur le secret de son ame; et qu'Eugénie, sans colère comme sans indulgence, ne s'était pas permis de lui répondre, et avait seulement témoigné le désir d'être seule.

L'inquiétude de Ladislas troublait sa raison. Il prenait le silence d'Eugénie pour une indignation qui ne daignait pas s'exprimer... et si elle eût parlé, ses paroles lui eussent paru le langage de la haine.... tout le désespérait. Mathilde, plus sûre du sentiment de sa sœur, ne craignait que ses résolutions. Elle recherchait dans sa pensée tous les mouvemens d'Eugénie, et se rappelant que, la veille au soir, sa prière avait été plus longue et plus fervente, elle pensait avec tristesse que peut-

être cette ame pieuse avait voulu se rattacher à ses vœux.

« Parlez à mon père, » dit-elle à Ladislas. —Il fut aussi surpris qu'effrayé d'une démarche qui devait amener une décision irrévocable et si prochaine. « Ah! qu'hier j'étais » encore heureux! » s'écria-t-il. — Mathilde n'osait lui apprendre qu'elle avait tout avoué à monsieur de Revel. Il l'avait défendu; mais elle employait sa persuasion pour rassurer Ladislas, et lui répétait : « Venez avec moi; » fiez-vous comme moi à la bonté de mon » père. »

Elle prit la main de Ladislas, et l'emmenant en quelque sorte malgré lui, elle le conduisit dans la chambre de monsieur de Revel. « Voilà, lui dit-elle, un fils qui vous chérit » comme un de vos enfans. » — Elle était vivement émue, et monsieur de Revel attendri ne pouvait revenir à des expressions d'usage. — « Ah! lui dit Ladislas, une voix » secrète semble m'avertir que je ne serai » jamais votre fils;.... au moins cette seule » fois, laissez-moi vous nommer mon père. » — « Eugénie consentirait-elle à un titre qui » me serait bien cher, mais qu'elle seule doit

» m'autoriser à vous donner? » répondit monsieur de Revel. — Ladislas lui rendit un compte sincère de ses sentimens, de sa conduite passée, de ses espérances, et surtout de ses craintes.

« Il n'est pas de jour, » lui dit monsieur de Revel, « où je ne me reproche les vœux
» que ma fille a prononcés; pas d'instant où
» je ne sois prêt à m'accuser de trop de ri-
» gueur. Cependant, je dois être vrai, et
» vous dire que je ne me permettrai pas un
» seul mot qui puisse la déterminer à récla-
» mer sa liberté. Je me repens avec douleur
» de l'avoir privée d'une destinée plus heu-
» reuse; mais Dieu me garde de lui préparer
» des remords pour l'âge où toutes les pen-
» sées se dirigent vers un monde meilleur! »
Voyant l'air consterné de Ladislas et la tristesse de Mathilde, il ajouta: « Si l'on parvient
» à persuader à ma fille que l'Eglise qui a
» reçu ses vœux peut aussi les rompre, je
» serai plus satisfait que vous; car, en obte-
» nant son bonheur, je croirai la plus grande
» faute de ma vie effacée. »

Ladislas pressait monsieur de Revel dans ses bras. Mathilde à genoux devant son père,

baisait ses mains avec la plus tendre reconnaissance. « Il n'est pas temps de me remer-
» cier, leur dit-il. Si Eugénie, pieuse et
» timide, regardait ses scrupules comme des
» devoirs; si elle me demandait de la
» sauver de son propre penchant; si elle vou-
» lait vous fuir parce qu'elle se craindrait elle-
» même; alors je vous regretterai, Ladislas;
» mais il faudra respecter son repos. Parlez-
» lui une seconde fois, j'y consens : je veux
» même que Mathilde l'engage à venir m'ou-
» vrir son ame. Soyez tranquille; je lui dirai
» sur vous tout le bien que j'en connais, et
» m'arrêterai seulement où l'empire de la
» religion commence. » — « Vous me faites
» trembler! » s'écria Ladislas. — Monsieur de Revel n'osa point augmenter ses peines, en lui annonçant la résolution de ne jamais partager sa fortune, de ne point suivre Eugénie. « Si un jour, dit-il, il m'est permis
» de vous donner ma fille, ce jour, Mathilde
» vous apprendra quelles sont mes inten-
» tions. » — « Quoi! reprit Ladislas, Ma-
» thilde vous avait donc confié?... » — « Elle
» a rassuré mon cœur inquiet. » — « Excel-
» lente Mathilde, dit Ladislas, comment

» pourrai-je reconnaître une affection si
» tendre, si soutenue? » — Elle le nomma son ami, son frère; et dans sa pensée ces noms répondaient à leurs souvenirs et à leurs espérances.

Monsieur de Revel, décidé à s'interdire tout conseil qui eût pu influer sur la détermination d'Eugénie, croyait cependant avoir le droit de l'instruire de ses propres sentimens. Il saisit un instant où Ladislas était sorti, et parla de lui, devant elle, avec une estime, une affection qui devaient prouver le plaisir qu'il avait à le voir. Madame de Revel, sans pénétrer le motif de son mari, fit également l'éloge de Ladislas: — Sa présence, disait-elle, était l'unique plaisir qui leur restât, son attachement leur unique consolation.

Eugénie, émue jusqu'au fond de l'ame, les yeux baissés sur son ouvrage, écoutait avec ravissement ce concert de louanges. Madame de Couci s'exprima plus fortement encore, et dit que Ladislas était le seul homme de qui elle n'avait jamais pu trouver à dire du mal : « Je l'ai cherché, continua-
» t-elle; car enfin il faut bien connaître les gens

» avec qui l'on vit. Hé bien ! je suis très-
» vieille, j'ai beaucoup vu, et ne sais pas
» encore la vertu qui lui manque, ni le dé-
» faut qu'on en pourrait craindre. Aussi ai-
» je été forcée de l'aimer, d'abord par estime
» pour lui, ensuite par comparaison avec
» tant d'autres. »

Après cet éloge, si contraire aux habitudes de son esprit, elle regarda Mathilde et ajouta : « Il deviendra, je crois, comme tout ce qu'il » y a de bon sur la terre, la victime de » quelque femme bien coquette, bien légère; » et son premier tort sera la folie d'en être » malheureux. » — Mathilde devinait la pensée de sa grand'-mère; mais fière de son innocence, elle parla aussi de Ladislas, et avec tout l'enthousiasme d'une amitié telle qu'on la ressent à vingt ans. Eugénie, en silence, éprouvait la plus délicieuse émotion; elle recueillait ces éloges dont chaque mot pénétrait dans son cœur, et s'y gravait pour ne plus s'effacer.

CHAPITRE LVI.

Depuis plusieurs jours Eugénie, suivant le plan qu'elle s'était proposé, évitait soigneusement de se retrouver avec Ladislas. Elle ne voulait pas lui parler; elle craignait de l'entendre : mais elle le voyait souffrir, et ressentait toutes ses peines.

Quelquefois, pendant les lectures que l'on faisait en famille, elle considérait avec effroi combien cette passion avait changé le caractère de Ladislas et altéré ses traits; souvent il la surprit, le regardant avec des yeux remplis de larmes. Toutes les craintes que sa grand'-mère avait fait naître dans son ame, quand elle croyait à Ladislas un amour malheureux pour Mathilde, toutes les terreurs d'une fin prématurée, revenaient saisir le cœur d'Eugénie. C'est lorsqu'elle était seule, qu'elle fuyait les occasions de le rencontrer; mais en présence de ses parens, elle restait

près de lui, et osait même lui adresser quelques mots touchans, dans l'espérance de le ramener à l'amitié qu'elle pouvait partager.

Ladislas, dévoré d'inquiétude, voulut obtenir d'elle un entretien qui décidât de son sort; il lui écrivit la lettre suivante :

« Votre père connaît mes sentimens. Il
» m'a permis de vous revoir encore. Ne
» soyez pas plus sévère que lui, et daignez
» m'écouter. Si vous l'ordonnez, je ne
» vous parlerai plus d'un amour qui vous
» offense; mais j'ai besoin de vous croire sen-
» sible à ma douleur.

» Demain matin je serai à cette même
» place où mon secret m'est échappé; je
» vous attendrai.... Demain !... votre ame
» paisible peut-elle se peindre le supplice
» d'une incertaine et longue attente?... ô si
» vous alliez me laisser à mes tourmens! Si
» vous portiez votre rigueur jusqu'à dé-
» daigner de me faire savoir que vous re-
» jetez ma prière! Je frémis d'y penser....
» Vous ne concevrez jamais à quel excès
» vous pouvez me faire souffrir.

» Ladislas. »

Après le souper, avant qu'on se séparât, il s'approcha d'Eugénie, posa sa lettre dans la corbeille où elle serrait son ouvrage, et s'éloigna aussitôt. Elle le remarqua, et n'osa pas le rappeler. Comment déclarer devant sa famille des sentimens qu'elle avait eu la faiblesse de cacher ?

Revenue chez elle, Eugénie prit cette lettre qui n'était pas cachetée. Elle se promettait de ne pas l'ouvrir ; mais, en la regardant, au lieu d'adresse elle vit ces mots : *Au nom de votre père, ne refusez pas de lire ces lignes*. Cette demande, faite au nom de son père, l'effraya. Peut-être Ladislas le savait-il menacé de quelque nouveau malheur. Eugénie ne songeant plus à son amour, ne voyant que sa famille, loin d'hésiter encore, s'empressa d'ouvrir cette lettre qu'elle ne se fût pas permis de lire, si elle eût su qu'il n'y était question que d'elle.

Eugénie demeura comme accablée après l'avoir lue. Monsieur de Revel était instruit ; et ce n'était pas à sa confiance qu'il devait ce fatal secret ! Le noble, le généreux Ladislas, plus sincère qu'elle, n'avait point craint les regards d'un père !

La supériorité qu'elle accordait à Ladislas ne lui était point pénible ; elle jouissait de l'estime qu'il devait avoir inspirée à monsieur de Revel. Mais tout-à-coup il lui vint dans l'esprit que Ladislas même serait étonné du silence qu'elle avait gardé envers les siens. — Il a cru devoir parler à mon père, disait-elle; et moi j'ai renfermé mon secret dans mon cœur... Jamais il ne saura que la crainte de l'affliger m'a seule arrêtée... Il ignore que si j'étais libre, je n'aurais pas hésité à lui consacrer ma vie.... Je le verrai, je me le dois à moi-même; cette démarche ne peut être coupable, puisque mon père l'a permise... Ensuite je fuirai le monde; mais du moins Ladislas apprendra que j'ai mieux aimé retourner dans un cloître, que d'avouer un sentiment qui eût décidé mes parens à exiger son départ. — Elle passa la nuit dans l'agitation, dans les larmes; car elle était résolue à quitter le lendemain tout ce qui lui était cher.... Elle se voyait rentrant pour toujours dans ce dernier asile, où elle n'existerait plus que pour ses souvenirs et pour ses devoirs.

Dès qu'il fut jour, elle se leva, et resta les yeux fixés sur le chemin par où Ladislas

allait passer. Elle se sentait déchirée par des combats intérieurs qu'elle n'avait pas la force de supporter. Il parut... Quel désordre dans sa figure, dans sa démarche!.... Elle demeurait incertaine; mais son cœur le suivait. Lorsque Mathilde entra dans sa chambre, elle crut que Dieu l'envoyait comme un ange protecteur. « Viens avec moi, lui dit-elle; viens, » ne m'abandonne pas. Je veux lui parler » une dernière fois : je veux que tu m'en- » tendes, que tu dises à mon père ce qu'il » m'en a coûté, surtout que tu ne quittes pas » Ladislas. »

Mathilde, frappée du trouble qui régnait dans les paroles de sa sœur, voulut la retenir. « Viens, reprit Eugénie; un moment de » plus, et je ne pourrais aller le trouver; un » moment, et je ne pourrais le fuir, viens. » — Elle entraîna Mathilde, et courut plutôt qu'elle ne marcha à la rencontre de Ladislas. En les voyant arriver ensemble, il se persuada qu'Eugénie employait ce vain détour pour éviter de lui répondre, sans refuser de l'écouter. Un froid mortel gagna son cœur; et la regardant avec une indignation concentrée : « Je vous comprends, madame, lui

» dit-il ; mais je méritais plus de confiance :
» je le vois, nous nous sommes mal connus... »
— Il s'éloigna. Sa voix étouffée, une sorte de dédain exprimé dans tous ses traits, sa fuite précipitée, achevèrent de bouleverser la timide Eugénie ; elle tomba assise à cette même place : « Suis-le, Mathilde, dit-elle à
» sa sœur ; car je suis accablée, je ne puis
» faire un pas..... Tâche de le calmer.... ô
» ce n'est pas lui que je craignais ! » — Mathilde ne pouvait consentir à la laisser seule ; Eugénie la conjura d'aller le retrouver, et resta anéantie par la crainte et par la douleur.

Mathilde ne le joignit qu'au moment où il était près de rentrer dans la maison. Elle l'appela, et lui reprocha avec véhémence une injustice, un emportement qui avait causé à sa sœur l'effroi dont elle était encore mourante.... Ladislas désolé de la violence de son caractère, suppliait Mathilde de revenir avec lui près d'Eugénie.... Elle allait le suivre, lorsqu'elle s'entendit appeler par sa mère.

Madame de Revel avait appris que Mathilde était sortie de grand matin. Etonnée de ne l'avoir pas vue à l'instant de son ré-

veil, elle l'attendait et s'était mise à la fenêtre pour la voir rentrer. Quelle fut sa surprise, lorsqu'elle aperçut Ladislas fuyant, et Mathilde courant après lui sans pouvoir l'atteindre? A peine en crut-elle ses yeux. Ladislas avait tous les signes du désespoir; et elle jugeait du trouble de Mathilde par ses gestes, par son air.... Inquiète, alarmée, elle appela sa fille de ce ton de mère qui sait se faire obéir.

Ladislas, resté seul et livré à lui-même, ne concevait pas qu'il eût pu s'oublier jusqu'à offenser Eugénie; et il s'empressa de retourner près d'elle. Elle était encore à la même place où il l'avait quittée. « Écoutez-moi, je vous en » conjure, et pardonnez-moi, » s'écria-t-il, en se jetant à ses pieds. — Elle ne répondit point, mais ne lui dit pas de s'éloigner. — « Je vous aime avec une exaltation qui ne me » laisse plus maître de moi-même. Votre » père connaît mes sentimens; il les ap- » prouve et voudrait nous unir.... Seulement » il demande que vous lui permettiez de » solliciter votre liberté. »

La possibilité d'être unie à Ladislas ne s'était jamais présentée à l'esprit d'Eugénie.

Elle fut saisie d'une émotion inexprimable de surprise et de joie.... A travers les ténèbres dont elle était environnée, il semblait qu'un rayon de lumière lui laissât entrevoir une existence nouvelle... son visage se colora, ses yeux brillèrent d'un éclat qu'ils n'avaient jamais eu.... Mais, revenant aussitôt sur elle-même, elle ne vit dans cette espérance qu'une douleur inattendue, qu'un supplice réservé pour elle seule, puisqu'il lui faudrait refuser le bonheur que son père même la sollicitait d'accepter.

Elle n'avait plus le courage de regarder Ladislas, ni de lui répondre.... Il avait vu tous les traits d'Eugénie s'animer, et pour la première fois il osa lui peindre son amour : — « Je vous adore, lui dit-il; rien ne détruira » ma passion.... D'un mot vous pouvez me » promettre une félicité suprême, et telle » que mon imagination ardente la désirait, » sans espoir de la trouver.... Mais aussi, » d'un seul mot vous pouvez me faire détester la vie... Je vous fuirai, et je ne sais » où mon délire me portera... Ah! par pitié » pour vous-même, ne me condamnez pas » au malheur que je prévois; le reste de vos

» jours serait livré au repentir.... Eugénie, » s'écriait-il, laissez-moi seulement une es- » pérance, un doute; je vous en conjure, » regardez-moi avant de répondre.... Que » je devine votre ame avant de vous en- » tendre !.... » — Eugénie, la tête cachée sous son voile, craignait de lui laisser connaître sa résolution.

Ladislas, les yeux fixés sur elle, les mains jointes et serrées, éprouvait des angoisses insupportables. — « Regardez-moi, lui dit-il, » pour savoir du moins à quel excès je » souffre! » — Ses yeux se portèrent vers lui; et les détournant aussitôt, elle lui dit: « Si j'osais vous parler!.... » — « N'êtes- » vous pas maîtresse de mon sort? répon- » dit-il; mais souvenez-vous que vous allez » décider de ma vie. »

« O que ne suis-je près de voir la mienne » s'éteindre!..., reprit-elle, écoutez-moi » avec calme, et plaignez-moi... » Elle ajouta d'une voix tremblante: « Ladislas, il est des » sentimens gravés depuis l'enfance. Je ne » vous parlerai point des vœux que j'ai » faits à seize ans : comme vous, je pour- » rais croire que dans ce jeune âge on m'a

» peut-être entraînée.... Mais vous ignorez
» qu'au moment où l'on ouvrit notre retraite,
» nous nous rendîmes toutes dans l'église ;
» que toutes ensemble, toutes en prière,
» nous renouvelâmes ces vœux. La reli-
» gion nous disait que ce second sacrifice,
» plus solennel, plus libre que le premier,
» serait aussi plus digne du Ciel, et désar-
» merait sa colère. »

Ladislas vit tout ce qu'il devait craindre de cette circonstance qu'il avait ignorée. Il frémissait, malgré lui jetait des cris, et ne laissait échapper que des mots sans suite.... Eugénie n'osait poursuivre : « Continuez,
» s'écria-t-il, j'ai besoin de souffrir. » —
« Eh bien ! le souvenir m'en est encore pré-
» sent ; toutes dans l'église, victimes volon-
» taires, prévoyant les malheurs de la France,
» nous espérions sauver nos familles, en
» nous consacrant une seconde fois... Moi-
» même prosternée, je me rappelle qu'avec
» une ardeur, une voix qui devait arriver
» jusqu'à Dieu, je renouvelai mes vœux ; et
» ces vœux-là sont écrits dans le ciel : rien
» ne peut les effacer... je vous soumets ma
» situation ; jugez-la vous-même, et pronon-

» cez. » — « Cette cruauté vous manquait, » s'écria-t-il, avec une frénésie dont elle ne s'était fait aucune idée ; « mais à mon tour » vous m'écouterez : je vous aime ; et pour » moi, c'est ne vouloir plus exister sans » vous. » — Eugénie joignit ses mains, et lui dit d'un air suppliant : « Ne pouvez-vous » revenir à des sentimens plus tranquilles ? » — « Ne l'espérez jamais ; ces mots ne con- » viennent qu'à des amours faibles et vul- » gaires. Sachez que je préfère ma passion, » malheureuse comme elle l'est, à ce repos, » à ce sommeil de l'ame qui ne laisse » qu'un long dégoût et le désir de finir... » Vous m'avez offert la réunion de tout ce » qui pouvait me subjuguer. Votre figure » céleste, dont vous paraissiez ignorer le » charme, avait d'abord fixé mes regards » surpris. Ce voile qui vous séparait du reste » de la terre, cette croix placée entre vous » et moi, m'attiraient au lieu de m'éloigner... » Si je vous avais rencontrée libre, indé- » pendante, et qu'entraînés l'un vers l'autre, » vous eussiez consenti à notre union ; peut- » être aurais-je craint de ne vous avoir ins- » piré qu'un simple goût de préférence ;

» peut-être une secrète jalousie m'eût fait
» douter de votre amour. Je vous aurais fui,
» si, par la pensée seulement, vous aviez pu
» distinguer un autre homme... Mais j'ai
» trouvé en vous tout ce qui devait m'en-
» chaîner... un cœur libre de toute affection,
» et cependant engagé.... un sentiment timide
» que je devinais, et qui vous troublait quel-
» quefois en me voyant.... A chacun de vos
» pas, à chacun de vos mouvemens, j'attachais
» un bonheur, une crainte, un triomphe; et
» mon ame ravie osait, dans son audace,
» vous disputer au Ciel même. » — « Ne
» parlez pas ainsi, » lui dit-elle; « je crain-
» drais que Dieu ne vous punît. » — « Vous
» me dites de prononcer sur vos engage-
» mens, » reprit Ladislas; « et moi je vous
» demande de prononcer sur ma vie. »
— Il attendit quelques instans; mais Eu-
génie gardait le silence. — « Vous voulez
» ma mort, » disait-il; « et peut-être vous
» faites-vous un mérite de votre cruauté! »
— Il s'arrêtait, espérait un mot, un regard...
Eugénie presque mourante ne pouvait pas
lui répondre. — Ladislas, hors de lui-
même, s'écria: « Vous n'aimez rien. Votre

» orgueil se complaît à voir ma douleur ; la » pitié vous est inconnue. » — Elle leva les yeux au ciel, s'adressant à Dieu qui jugeait mieux ses tourmens. — « Non, vous n'aimez » qui que ce soit au monde. Votre famille » est près de l'abîme ; le nécessaire va lui » manquer. Votre père, trop fier pour ac- » cepter de moi aucun secours, eût peut-être » reçu de vous tous les biens que je voudrais » lui offrir ; mais vous jouirez de son mal- » heur! Votre sœur, son enfant, votre » mère, tous sont menacés.... Que répon- » drez-vous à leurs cris, à leurs larmes? Et » moi-même, à quoi me réduisez-vous? » Moi! parler de cette fortune que je détes- » terais si vous y attachiez du prix.... Mal- » heureux! malheureux! » s'écria-t-il désespéré. « N'importe, parlez, prononcez; que » je vous entende les condamner tous à » souffrir! Peut-être parviendrai-je à cesser » de vous aimer. » — L'infortune des siens décidée par elle!.... La vie de Ladislas en péril! elle n'en doutait pas, il le disait.... Des peines si cruelles surpassèrent les forces d'Eugénie. Elle sentit un serrement de cœur qui l'empêchait de respirer; et d'une voix

éteinte, elle dit : « O mon Dieu! je vous » remercie, car je vais mourir. »

Ladislas vit ses yeux se fermer. Aussitôt maudissant sa colère, il se prosterna devant elle; il couvrait son voile de larmes, et ne laissait plus entendre que des paroles de douceur et de soumission.... Eugénie, revenue à elle-même, éloigna doucement sa tête qui dans sa faiblesse s'était penchée sur Ladislas, et lui dit : « Allons près de mon père; il décidera » de mon sort. » — Elle ne pouvait respirer. « Ladislas, » ajouta-t-elle, en portant la main sur son cœur, « il s'est gravé là une douleur » qui ne s'effacera plus. » — Elle se leva si faible, si alarmée, que, pour la première fois, son bras chercha le bras de Ladislas. Tous deux frémirent en se touchant. « Ah! » reprit-elle, les yeux baignés de larmes, « aucun » mortel n'aurait dû être mon soutien... » — Ladislas sentait un feu dévorant le consumer pendant qu'il guidait les pas incertains d'Eugénie, et qu'il se disait : « Moi seul ai pressé » cette main tremblante! »

Eugénie marchait avec peine, et involontairement elle s'appuyait sur lui.... Il employait toute sa force à ne pas l'ap-

procher de son cœur, à ne point l'entourer de ses bras, à ne plus lui répéter qu'il l'aimait.

Son accablement l'obligeait de s'arrêter à chaque pas; toujours oppressée, elle cherchait en vain une respiration que son cœur brisé ne pouvait trouver.... Ladislas se faisait horreur à lui-même : son visage était couvert de larmes, et il ne les sentait pas couler; elles ne le soulageaient pas. Eugénie détournait sa tête pour lui cacher les siennes. Lorsqu'ils furent près de la maison, au moment de se quitter, elle ne put s'éloigner sans lui adresser un mot consolant : « Croyez, » lui dit-elle, « qu'il ne me restera que le souvenir » de votre affection et mes remords. »

CHAPITRE LVII.

En quittant Ladislas, Eugénie entra chez monsieur de Revel; elle se jeta à ses pieds, et s'écria : « Mon père! que je suis malheu» reuse! » — Il voulut la relever, la faire asseoir près de lui. Mais dans son trouble, ne sachant si c'était à Dieu ou à son père qu'elle s'adressait, elle restait à genoux, et demandait d'être sauvée d'un amour qu'elle n'eût jamais dû écouter. — « Mon enfant, » disait-il, « calmez-vous; demain nous exa» minerons ce que l'Église peut accorder à » ma prière. » — « L'Église ! » reprit-elle d'un air égaré : « O par pitié, éloignez de moi » cette espérance. » — « Ma fille, je m'ac» cuserai..... » — « Non, non, mon père. » Si je n'avais prononcé que les vœux de» mandés à ma jeunesse, votre autorité pour» rait vouloir les détruire; mais vous ignorez » que librement, qu'avec toute la puis-

» sance de mon ame, je me suis consacrée
» à Dieu une seconde fois. » — Toujours aux pieds de son père, elle lui disait : « Abandonnez-moi à mon sort, et soyez l'ami,
» soyez le père de Ladislas; que Mathilde
» le chérisse d'une affection de sœur; soyez
» tous pour lui ce que vous auriez été pour
» moi. » — « Mon enfant, je puis, je dois
» m'accuser. Songe que si tu t'opposes à cette
» démarche, que si tu persistes dans ta résolution, Ladislas doit nous quitter. » — « Lui!
» non, ô! non mon père! qu'il reste près
» de vous; il a besoin d'un appui et d'un guide.
» Lui n'a pas comme moi des devoirs qui engagent, et la prière qui soutient; il a séparé
» sa vertu de la religion, et il croirait pouvoir
» mourir........ Mon père, écoutez-moi :
» pendant que Ladislas me parlait, Dieu m'a
» inspiré de flatter sa douleur. Je veux lui
» dire que, désirant examiner ma conscience
» dans la solitude, il me faut être seule en
» présence du ciel; qu'après six mois de retraite dans un cloître, j'en sortirai soumise
» à votre volonté..... Mon père, d'ici là je
» ne serai plus.... Ah! laissez-moi du moins
» le seul bien qui me soit permis, laissez-moi

» adoucir sa peine! » — « Que dites-vous,
» Eugénie? » s'écria monsieur de Revel saisi d'effroi; « vous vivrez..... » — « Non; tout
» mon sang s'est retiré vers mon cœur; vous
» le voyez, je ne respire plus. » — « Ja-
» mais, ma fille, je ne consentirai que vous
» vous sépariez de nous. » — « Où donc me
» réfugier? » s'écria-t-elle éperdue. « Qui
» me sauvera de moi-même? Mon père,
» c'est à vous seul que je puis avouer le trouble
» de mon ame. Je l'aime, et j'ai trop senti
» ce qu'il m'en a coûté pour résister à sa
» prière. Si je le vois, si je l'entends encore,
» aurai-je la force de me refuser à des dé-
» marches que ma conscience réprouve? Sa-
» chez que, si j'étais assez faible pour y donner
» mon aveu, la passion m'entraînerait sans
» pouvoir m'aveugler. Sachez que, lorsqu'on
» m'interrogerait sur ma vocation, s'il ne fal-
» lait que mon silence pour rompre mes liens,
» malgré moi, ma voix répéterait mes vœux.
» Ils ont été écrits dans le ciel, ce jour où,
» espérant obtenir pour vous tous la protec-
» tion divine, je les ai renouvelés. »

Monsieur de Revel profondément ému tenait les mains de sa fille dans les siennes, et

lui disait : « Mon enfant, c'est ton père qui
» t'implore ! accorde-moi un jour, un seul
» jour pour chercher à concilier tes devoirs
» et mon repentir. » — « J'y consens, » répondit Eugénie : « mais pendant cette journée,
» je me tiendrai près de vous, je ne vous
» quitterai pas; Ladislas ne pourra plus me
» faire entendre ces expressions de tendresse
» qui me font tressaillir... » Tout-à-coup revenant sur elle-même, elle ajouta : « Mon
» père, mon malheur me donne le droit de
» vous imposer une condition, sans laquelle
» je fuis à l'instant. Jurez-moi que vous ne
» lui direz rien qui puisse l'affliger. O pour
» unique grace, laissez-lui tout espérer de l'a-
» venir ! Croyez-moi, je puis engager cet
» avenir que je ne verrai jamais.... » — « Tu
» veux donc le tromper ? » — « Non : mais
» pendant que ma vie se consumera, vous
» calmerez sa tête égarée, vous lui direz de
» respecter mon repos ; et lorsque Dieu
» m'appellera vers lui, Ladislas saura que je
» l'attends. Il pourra lever ses yeux vers le
» ciel qu'il ne m'aura pas fermé. »

Monsieur de Revel promit à sa fille de suivre ses intentions ; mais il exigea qu'a-

vant de se retirer dans le cloître, elle lui accorderait ce jour qu'il lui demandait si vivement. Elle resta près de son père accablée de douleur; ses yeux étaient fermés; l'on aurait pu croire qu'elle n'existait plus, sans la difficulté qu'elle avait à respirer.

Quand il fallut retourner au milieu de sa famille, elle descendit soutenue par monsieur de Revel; la pâleur de la mort couvrait son visage. Elle s'approcha de Ladislas, et lui dit avec un pénible sourire : « Mon père désire » me voir heureuse; mais il faut lui laisser » le temps de consulter mes juges. Pro- » mettez-moi de ne plus vous affliger. » — A ces paroles inespérées, Ladislas, hors de lui, jura aux pieds d'Eugénie de se soumettre à toutes ses volontés, et de n'exister que pour elle.... Eugénie cherchait en vain à calmer son cœur trop ému; elle ne trouva de refuge que dans les bras de son père; cependant elle dit à Ladislas : « Jusqu'à ce que ma » liberté me soit rendue, souvenez-vous que » je ne dois plus vous entendre. » — Il cessa de lui parler, mais s'adressant à monsieur de Revel, il lui dit : « Permettez-moi, » en sa présence, de vous nommer une seule

» fois mon père. » — Le courage, la voix manquaient à monsieur de Revel; Eugénie s'empressa de répondre pour lui : « Oui, » nommez-le votre père; le ciel lui devait » un si bon fils. » — Elle entraîna monsieur de Revel qu'elle voyait près de laisser échapper son secret, et le reste du jour elle ne le quitta plus.

CHAPITRE LVIII.

Monsieur de Revel passa la nuit à chercher comment il pourrait retenir Eugénie. Il souffrait trop d'avoir une fois abusé de son autorité sur elle, pour penser à l'employer encore... Il voulait le départ de Ladislas, et ne savait par quels moyens lui faire sentir que son absence était nécessaire.... Quelquefois il se promettait de lui avouer avec sincérité le penchant de sa fille, et sa résolution de quitter le monde.... Mais Ladislas serait-il assez maître de lui pour renfermer dans son ame la certitude d'être aimé ? Pourrait-il s'éloigner, sans qu'Eugénie vît, à sa douleur, qu'il ne faisait qu'obéir à la volonté d'un père ?.... D'ailleurs monsieur de Revel se demandait si c'était bien tenir la parole qu'il avait donnée à sa fille ?

Le jour parut, et il n'avait fait qu'envisager les difficultés de sa situation, sans en ré-

soudre aucune : elles augmentaient à mesure qu'il y réfléchissait.... Dans son anxiété, il crut devoir s'aider de quelques conseils ; et quoique, en toute autre circonstance, il eût peut-être dédaigné les avis de madame de Revel et ceux de madame de Couci, dans ce moment il sentit une espèce de soulagement à les consulter, et à ne pas décider seul du sort de sa fille. Dès que sa belle-mère fut éveillée, il descendit chez elle, et fit dire à madame de Revel de venir l'y trouver.

Aussitôt qu'ils furent réunis, il s'écria : « Je suis bien malheureux ! » — Madame de Revel trembla pour Mathilde; madame de Couci, après l'absence d'Ernestine et la perte de sa fortune, ne concevait pas quel nouveau malheur pouvait les menacer. — Monsieur de Revel leur apprit l'amour de Ladislas pour Eugénie, et comment il serait possible d'obtenir de l'autorité ecclésiastique la permission de disposer de sa fille. — « Et vous appelez » cela un malheur ? » reprit sèchement madame de Couci. — « Oui, et un extrême » malheur; car Eugénie m'a assuré que jamais elle ne consentirait à rompre ses » vœux. » — « Si elle ne l'aime point, » dit

madame de Revel, « malgré tous les avan-
» tages que Ladislas peut lui offrir, elle ne
» doit point se sacrifier une seconde fois. »
— « Si elle ne l'aime point ! » s'écria madame
de Couci : « voilà de ces idées qui ont amené
» la révolution. Une jeune personne doit
» être mariée par ses parens, et se détermi-
» ner d'après la volonté de sa famille. » —
« Eugénie aime Ladislas, » reprit sévèrement
monsieur de Revel, « mais elle respecte ses
» devoirs; » et il ajouta ému jusqu'aux
larmes : « elle l'aime assez, pour me faire
» craindre qu'elle ne survive pas à un sen-
» timent que sa conscience réprouve. » —
« En vérité, » repartit madame de Couci,
« je crois que plus les intérêts de famille de-
» viennent incertains, plus la faiblesse des
» parens augmente. Pourquoi écouter ces
» exagérations de sentiment ? Tant d'exem-
» ples autoriseront la réclamation d'Eugé-
» nie. » — « Ne pensez-vous pas, » répon-
dit monsieur de Revel, « que si je pou-
» vais l'engager à consentir aux démarches
» que je voudrais faire, ce public impi-
» toyable croirait que la fortune de Ladislas
» m'a décidé ? » — « Il le dira sûrement,

» et le croira peut-être, » répliqua madame de Couci; « mais que vous importe? Dans ce » moment, comme autrefois, vous ferez un » mariage de convenance; la passion de La- » dislas, le goût de votre fille en feront un » mariage d'inclination : ce n'est pas votre » faute. D'ailleurs, il suffira qu'après leur » union Eugénie vive retirée; qu'au moins » la première année, elle se refuse à toutes » les distractions de la société. Ensuite, je » connais le monde; soyez sûr qu'il est plus » juste qu'on ne pense, et que lorsqu'on » jouit avec modération des avantages de la » fortune, il finit par voir que ce n'est pas » elle qui vous a déterminé. »

« Quel langage différent de celui que vous » teniez, lorsqu'il était question de faire » Eugénie religieuse! » repartit monsieur de Revel. — « J'avais alors la même pru- » dence qu'aujourd'hui. Alors vous étiez » gêné par une substitution qui emportait » la plus grande partie de vos biens. Dans » l'impossibilité d'établir convenablement » vos trois filles, je pensais qu'il valait mieux » voir l'une d'elles à la tête d'une abbaye » royale, que pauvre ou mésalliée. » —

« Ah ! » s'écria madame de Revel, « pen- » dant cette inutile discussion, vous oubliez » qu'Eugénie ne consentira jamais.... » — « Il faut agir à son insu, » dit madame de Couci, sans daigner répondre à sa fille, et s'adressant uniquement à monsieur de Revel : « Lorsque vous aurez réussi, vous emploie- » rez votre autorité pour la contraindre à » être heureuse. » — « Je n'ai pas encore pu » vous apprendre, » répliqua-t-il, « qu'Eu- » génie, craignant l'empire de Ladislas sur » son cœur, veut se retirer dans un cloître. » — « Je suis obligée de convenir qu'ils ne » doivent point demeurer ensemble, tant » que cette affaire sera en suspens, » ré- pondit madame de Couci ; « voilà, par » exemple, un sentiment de convenance » très-réel, et que j'approuve. Je regrette » que Ladislas ne puisse rester près de nous ; » mais Eugénie ne doit pas vous quitter, » parce qu'on dirait peut-être que vous » agissez malgré elle. Il faut donc que ce » soit lui qui s'éloigne, jusqu'à ce que vous » ayez reçu la décision de l'Église. Pendant » son absence, nous nous réunirons pour » éclairer Eugénie sur ses intérêts. Lors-

» qu'elle aura dans le monde un état bril-
» lant, croyez que les indifférens nous ap-
» prouveront ; et quant aux envieux, ils
» seront fort les maîtres de nous blâmer. »

Monsieur de Revel s'en alla mécontent de ne trouver dans madame de Couci que des réflexions dictées par l'orgueil, et de ne lui avoir pas entendu dire un seul mot d'estime ni de pitié sur la malheureuse Eugénie. Cependant, sans en examiner la raison, il se sentait soulagé d'un grand poids, en voyant de quelle hauteur elle jugeait cette opinion publique qui l'avait si fort effrayé.

Il désapprouvait les conseils de madame de Couci, parce que leur forme dure et dénuée d'affection le révoltait, et pourtant il se décida à les suivre tous. D'abord, il croyait prudent de commencer les démarches nécessaires pour rendre Eugénie à la liberté, soit qu'elle y consentît ou non. Ensuite, il résolut de dire à Ladislas qu'il emporterait les vœux de la famille ; et il se promit d'employer Mathilde pour le déterminer à s'éloigner sans plainte, sans désespoir, et même sans faire de douloureux adieux. Pendant qu'il était disposé à croire que tout s'arran-

gerait suivant ses désirs, il ne manqua pas de se dire aussi que, durant cette absence, on ramènerait peut-être Eugénie à des sentimens plus raisonnables.

Satisfait d'espérer le bonheur de sa fille, monsieur de Revel conclut que madame de Couci avait une excellente tête; et que ces femmes âgées, dont on n'a guères besoin dans le bonheur, deviennent d'un grand secours pour vous tirer des embarras de l'esprit. Tout content, il se disait : Ces femmes qui n'ont plus rien à démêler avec leur cœur, ont un jugement net et sûr qui leur laisse apercevoir le point vrai de chaque chose. Aussi, après avoir quitté madame de Couci, il ne pensait plus qu'à s'emparer de l'esprit d'Eugénie; mais c'était pour assurer son bonheur.

CHAPITRE LIX.

Monsieur de Revel, en se flattant de voir enfin sa fille heureuse, éprouvait un contentement de cœur, un repos d'esprit qu'il n'avait pas connu depuis long-temps. Madame de Couci l'avait délivré de tous les retours qu'il faisait sur lui-même ; il ne craignait plus le soupçon d'avoir été séduit par la fortune de Ladislas, et se livrait tout entier à l'espérance de lui donner sa fille.

Après avoir présenté à Mathilde les réflexions de madame de Couci, comme étant les siennes propres, il la pria d'obtenir de Ladislas qu'il s'éloignât sans délai, et sans dire à Eugénie combien sa famille souhaitait pouvoir les unir. Mathilde adopta les projets de son père, et promit d'engager Ladislas à suivre un plan qui devait amener son bonheur et celui d'Eugénie ; mais elle

fut d'avis que son père lui parlât d'abord. Il y consentit, et elle le fit appeler.

Monsieur de Revel apprit à Ladislas qu'il avait fait part à sa femme et à sa belle-mère de l'attachement qu'Eugénie lui avait inspiré, et que toutes deux se joignaient à lui pour l'assurer de l'approbation des siens. « Mais, » ajouta-t-il, nous avons à ménager une » ame timorée que tout épouvante : ce serait » trop de lui demander son consentement à » des démarches qui exigent de longues for» malités. Elle les ignorera donc, jusqu'au » jour où je pourrai lui en apprendre le suc» cès. Pendant ce temps, je ne veux point » l'abandonner à une lutte douloureuse » entre ses sentimens, et des scrupules » qu'elle respecte comme garans de ses de» voirs. Laissez donc Eugénie à nos soins. » Confiez-vous en Mathilde, en moi. Je vous » instruirai fidèlement de mes espérances ou » de mes craintes. » — « Quoi! s'écria La» dislas, me condamnez-vous à m'éloigner » d'elle? » — « Oui, il le faut; parce qu'elle » vous aime, et que tant que ses vœux » subsisteront, elle se trouvera coupable » envers le ciel. » — « Ah! repartit Ladis-

» las, elle ne doit pas redouter une affection
» assez tranquille pour lui laisser prendre si
» facilement la résolution de ne plus me
» voir. » — « Ladislas, » reprit avec sévérité
monsieur de Revel, « je vous le demande
» comme père, et comme un ami qui s'a-
» dresse à un homme d'honneur : pouvez-
» vous me répéter que vous ne croyez pas
» être aimé d'Eugénie ? »

Ladislas n'osa pas lui répondre ; il savait bien qu'il était aimé, et croyait seulement ne pas l'être avec cette passion qu'il éprouvait. Après avoir attendu quelques instans, monsieur de Revel prit sa main en lui disant : « Votre silence m'attache à vous davan-
» tage ; il ajoute à ma confiance : je le sens,
» votre noble cœur ne saurait tromper.
» Je serai également sincère. Avec le désir,
» la volonté de vous donner ma fille, tant
» que son état sera incertain, je dois veiller
» à son repos. »

Ladislas ne pouvait supporter la pensée de la savoir livrée à elle-même. Il s'écriait que, loin de lui, elle ne verrait plus que ce voile, cette croix, ces maîtres de son ame et de sa jeunesse. — « Non, » dit Mathilde, « près de

» vous elle ne pense qu'à se défendre du pen-
» chant qui l'entraîne; pendant votre ab-
» sence, l'inquiétude et les regrets vous ren-
» dront tout son cœur. » — « Que je la voie
» encore une fois! » disait le malheureux Ladislas. — « Vous la verrez, » répondit monsieur de Revel, « mais en ma présence. Je
» ne veux ni pour vous, ni pour elle, que votre
» amour impatient cherche à en obtenir une
» promesse qu'elle n'a pas encore le droit de
» prononcer; ou qu'effrayée par ses remords,
» elle renouvelle des sermens que j'aspire à
» détruire..... Fiez-vous à moi, » ajouta-t-il du ton le plus tendre; « je désire plus que
» vous d'effacer ma rigueur passée, d'assurer
» le bonheur de ma fille, et de vous nommer
» mon fils. »

Ces expressions touchantes subjuguaient Ladislas. Il promettait de partir, mais demandait du temps; et monsieur de Revel ne pouvait lui accorder un jour, car Eugénie voulait fuir. — « Si vous restez près de nous, » dit Mathilde, « apprenez que ma sœur nous
» quittera aujourd'hui même, pour aller s'en-
» fermer dans un cloître; et là, craignez
» que des religieuses ferventes, que des

» conseils sévères ne s'emparent de son
» ame. »

Ladislas frémit à cette menace, et consentit à partir dans la journée. Avec quelle anxiété il les priait de le rappeler souvent au souvenir d'Eugénie! Décidé à s'éloigner, il ne savait plus que faire de lui-même : « Où
» me laisserai-je conduire ? » disait-il; « que
» deviendrai-je abandonné à mes tourmens ? »
— Tout-à-coup une vive satisfaction vint ranimer ses traits : « Mon amie, ma sœur, » dit-il à Mathilde, « ce temps ne sera pas sans
» bonheur. J'irai en France vous chercher
» des nouvelles d'Edmond ; je saurai ce que
» devient Ernestine : du moins je m'occuperai
» de vous tous, que j'aime d'une si chère af-
» fection. » — Monsieur de Revel connaissait trop la terreur qui régnait alors, pour ne pas s'opposer à ce généreux dessein. — « Je
» n'ai rien à redouter des Français, » lui dit Ladislas : « je suis Polonais ; je me suis battu
» pour la liberté de mon pays. Avec d'autres
» sentimens, avec un but différent, les mêmes
» mots ont conduit nos bannières. J'irai en
» France, oui, j'irai ; et tout ce qui rendra
» vos cœurs heureux vous viendra de moi. »

— Monsieur de Revel, Mathilde le pressaient dans leurs bras; les larmes de leur reconnaissance couvraient son visage. — « Eugénie, Eu-» génie! » s'écria Mathilde, appelant sa sœur, pour la faire jouir aussi de la bonté de Ladislas qu'elle regardait comme sa Providence sur la terre. — « Arrêtez, » lui dit-il; « vous » ignorez la jalousie de mon amour. Dieu » me préserve d'avoir la pensée que mon dé-» vouement puisse rien ajouter à l'affection » d'Eugénie : je veux qu'elle m'aime, parce » que je l'aime..... Vous ignorez que dans ma » folie, j'ai souvent désiré de vous savoir tous » ligués contre moi, et Eugénie m'aimant » encore, parce que je l'aime..... O! comme » alors tremblant de crainte et de joie, mon » cœur inquiet aurait suivi les mouvemens » de cette ame tendre et timide! Qu'elle me » pardonne : mais bien des fois j'ai souhaité » de voir son penchant plus fort que sa rai-» son; trop heureux s'il eût pu l'entraîner vers » moi malgré elle, et malgré tous les siens. »

CHAPITRE LX.

Monsieur de Revel apprit à Eugénie que Ladislas était déterminé à s'absenter. — Elle dit à son père : « J'aurais voulu pour lui » qu'il restât près de vous ; et je persiste à » croire qu'il vaudrait mieux moi-même » m'éloigner. Ma place est dans le cloître : » peut-être y retrouverai-je la paix de ma » jeunesse. » Monsieur de Revel, blessé de la voir toujours prête à quitter sa famille, lui répondit avec humeur : « Ladislas est » calme et résigné. » — Calme et résigné! se disait-elle ; s'il allait m'oublier ! Si je devais ne plus le revoir ! — Son cœur se serre, ses yeux se remplissent de larmes ; elle laisse monsieur de Revel et fuit tous les regards.

Eugénie, renfermée chez elle, pleurait avec une amertume et des angoisses qu'elle n'avait jamais ressenties. A trois heures il

fallut descendre pour dîner; Ladislas put au moins juger de ses regrets par les traces de ses larmes. Elle ne mangea point, ne dit pas un mot, et paraissait accablée de douleur.

Après le dîner il s'approcha d'elle, et lui annonça qu'il allait s'embarquer à l'instant: « Voulez-vous, » ajouta-t-il, « me recon-» duire jusqu'au bord de la mer? Votre » famille consent à m'accompagner. » — « Quoi! déjà! » répondit-elle bien bas. — « Dites un seul mot, » reprit-il, « et je reste. » Combien cette séparation lui devenait difficile, forcée de refuser elle-même le bonheur que son cœur désirait!

Ladislas prit avec elle le chemin de cette longue prairie qui s'étendait jusqu'à la mer. Ses parens les suivaient de loin. « Eugénie, » lui dit-il, « recevez le serment que je fais de » ne vivre qu'autant que j'aurai l'espoir » d'être à vous. Mais, au moment de nous » quitter, ne me direz-vous pas un seul mot » qui puisse rassurer mon cœur, lorsque le » regret et l'inquiétude me poursuivront? » — A travers ses larmes, elle répondit: « J'ai » souvent désiré de mourir; et jamais ma » pensée n'a pu se porter jusqu'à vouloir

» vous oublier. »—Il joignit ses mains d'un air suppliant : « Je ne vous demande pas si » vous m'aimez, » reprit-il; « mais si, libre » de tout engagement, vous auriez pu m'ai- » mer ? » — Elle ne répondit plus. — « Je » pars, » continua Ladislas ; « et une sépa- » ration si douloureuse a quelque chose de » sinistre qui ressemble à la mort. Eugénie, » je vous en conjure, dites-moi seulement » si, libre de suivre votre penchant, vous » m'auriez aimé ? » — « Ah ! » reprit-elle, « ne le savez-vous pas ? »—« C'est assez pour » mon bonheur, » s'écria-t-il ; « je pars plus » heureux que je n'aurais osé l'espérer. A » mon retour, je serai plus digne de vous, » et nous serons unis par tous les liens qui » attachent des ames sensibles et géné- » reuses. » Ils arrivèrent au bord de la mer ; une petite chaloupe attendait Ladislas, pour le conduire au vaisseau sur lequel il devait s'embarquer.

Monsieur et madame de Revel, Mathilde s'avancèrent. Chacun voulait lui faire entendre les expressions d'une parfaite amitié. Ladislas les écoutait tous avec un abandon, une tendresse de cœur qu'il ne pouvait

exprimer ; il les serrait dans ses bras, en leur donnant les noms les plus chers. Cependant, l'assurance d'affection qu'il désirait le plus lui manquait encore ; il regarda Eugénie, et dit : « Ne m'accorderez-vous pas un seul mot ? » — Elle tremblait... sa famille écoutait en silence.... Toutes les facultés de l'ame de Ladislas étaient suspendues, les battemens de son cœur arrêtés ; il attendait ce mot, ce dernier mot qui devait répondre à tous les momens de l'absence... Elle lui dit, les yeux baignés de larmes, et d'une voix étouffée par la douleur : « La vie aurait pu m'être bien » chère ! » — Pour la première fois, il osa baiser sa main avec le plus tendre respect, et s'élança dans le bateau, comme s'il eût craint d'entendre une autre voix après celle d'Eugénie. Ils se regardèrent tant qu'ils purent se voir. Lorsqu'il eut disparu, la famille revint dans cette petite maison que l'éloignement d'un seul rendait si solitaire.

Le soir personne n'avait rien à se dire, excepté quand l'un d'eux prononçait le nom de Ladislas. Alors tous parlaient à la fois pour ajouter à son éloge ; venaient ensuite

de longs silences, qui n'étaient interrompus que pour parler encore de lui.

Le lendemain, le temps était orageux, les vagues s'élevaient avec violence; le vaisseau était à portée de la vue, et on pouvait l'apercevoir luttant pour éviter le rocher d'Helgoland. Eugénie et ses parens ne quittèrent pas de tout le jour les fenêtres qui donnaient sur la mer. Combien elle se reprochait d'avoir consenti au départ de Ladislas! Que n'avait-elle suivi sa première impression! Dieu ne lui avait-il pas inspiré de retourner dans le cloître?... Elle se regardait comme la cause de la mort de Ladislas, s'il périssait; et à cette horrible idée, elle se sentait près de mourir.

Le jour suivant, la mer était calme, et le vaisseau immobile paraissait s'être rapproché de la terre. Le troisième jour, le vent annonçant une nouvelle tempête, il rentra dans le port de Cuxhaven.

Après le dîner, comme ils étaient réunis, Ladislas parut.... Quels cris de joie! quels transports! Pour lui, ne voyant qu'Eugénie, il s'avança vers elle; et faisant de ces temps

contraires un augure favorable, une volonté divine, il cherchait à lui persuader que le ciel même s'opposait à leur séparation. Elle osait presque le croire ; car son ame douce et tendre avait besoin d'espérer qu'un Dieu bon et indulgent ne condamnait pas l'amour de Ladislas. Malheureux qu'il était de ne pas lire dans sa pensée ! Peut-être eût-il obtenu de rester près d'elle ; peut-être aurait-elle donné un libre consentement aux démarches de son père ! Mais il n'interpréta pas son silence, et repartit à l'heure qu'il avait marquée pour son retour.

Lorsqu'ils l'accompagnèrent de nouveau jusqu'au bord de la mer, elle regardait le ciel, et disait intérieurement : « S'il revient encore » une fois, je croirai, comme lui, que la » puissance céleste le ramène, et je laisserai » mon père disposer de mon sort. » — Elle dit adieu à Ladislas avec moins de regret : une secrète confiance lui ôtait la crainte de ne plus le revoir ; elle ne s'effrayait plus des dangers de la mer ; elle attendait, elle espérait.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Eugénie, incertaine et tremblante, ouvrit sa

fenêtre; elle ne vit plus rien.... le vaisseau avait fait voile pendant la nuit; elle n'aperçut qu'un immense horizon sans bornes, sans repos. Cet espoir qui s'était emparé de son ame devint son tourment; cette volonté suprême qui semblait s'être manifestée, se montrait terrible depuis qu'elle en avait fait un présage et un guide. Dans ce moment, c'était le ciel même qui les séparait une seconde fois, et pour toujours. Elle tomba à genoux, en s'écriant : « O mon Dieu! vous » m'avez sauvée, mais faites qu'il soit heu» reux! »

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

